

57e année, No 31

Montréal, 22 décembre 1945

L

PER
S-400
Ex. 2

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



Noël 1945

Quel cadeau agréable

Couple Parker
Junior Vacumatic
pour hommes ou femmes:
le couple \$10.00
stylo \$6.00 crayon \$4.00

Nécessaire de
bureau Parker ZM,
dimension: 4" x 6"
\$15.00

Nécessaire de
bureau Parker EL
dimension: 6 1/4" x 12"
\$50.50

Nécessaire de
bureau Parker BBM
dimension: 4 1/2" x 7"
\$23.75

Nécessaire de
bureau Parker AM
dimension: 4" x 6"
\$12.00

Les couples Parker font la joie de ceux qui les reçoivent... le plaisir de ceux qui s'en servent. Ces stylos et crayons assortis sont aussi les cadeaux de Noël par excellence.

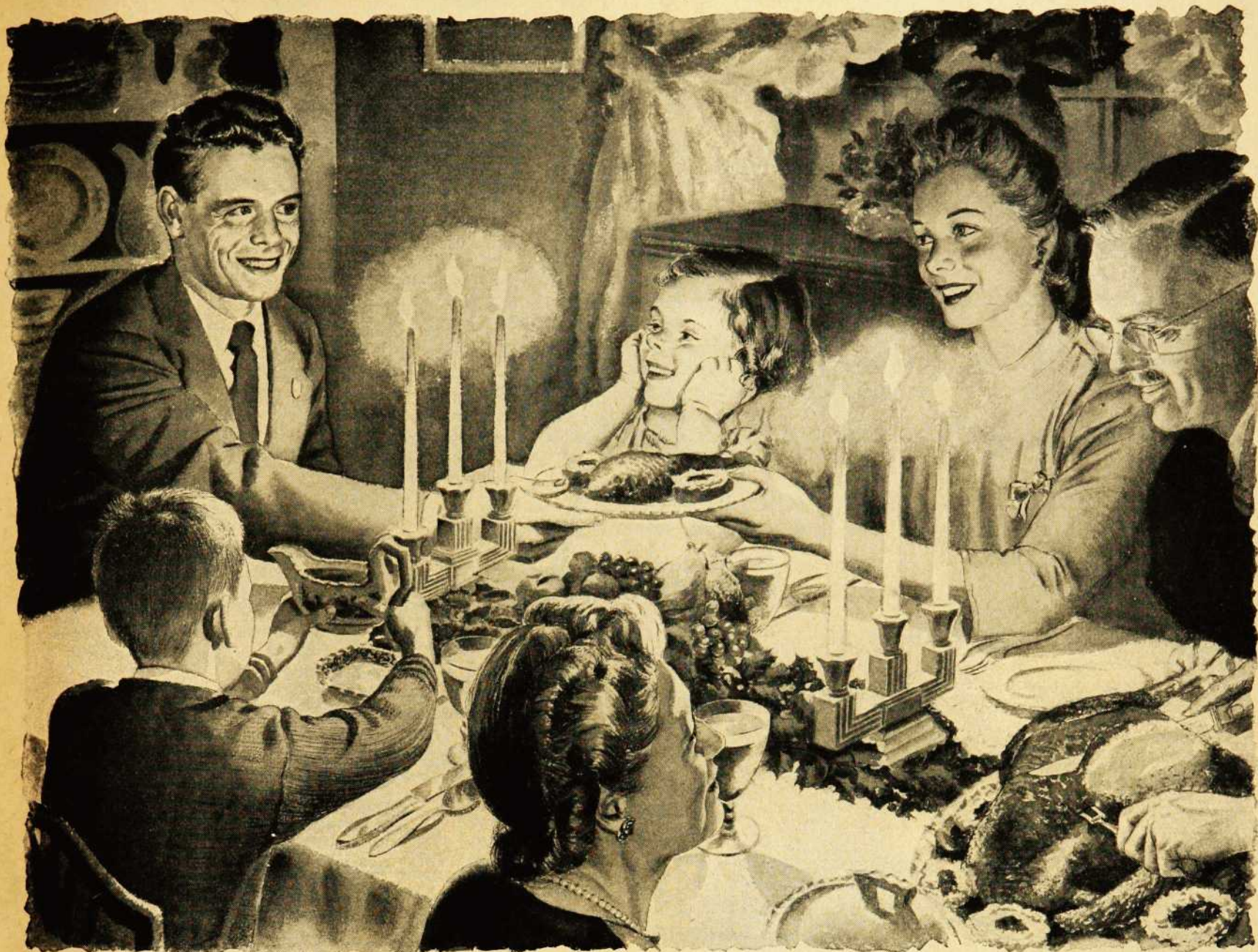
Les plumes Parker, en or 14 carats, ont une pointe en osmiridium extrêmement douce. Les barils télévision vous permettent de voir le niveau de l'encre en tout temps. Les stylos Parker sont profilés et parfaitement équilibrés. Les nécessaires de bureau ont un socle de beau marbre noir et or.

Vous êtes toujours certain de faire plaisir quand vous donnez un Stylo et un crayon Parker, ou un nécessaire de bureau. Voyez-les à tout comptoir de bons stylos.

Couple Parker
Major Vacumatic
pour hommes
ou femmes:
stylo \$10.25
crayon \$4.75
le couple \$15.00

GARANTI POUR LA VIE
Parker
VACUMATIC
STYLOS ET CRAYONS

Les stylos qui portent le losange bleu sont garantis pour la vie de leurs propriétaires contre tout, excepté la perte et le dommage volontaire, moyennant 35¢ pour frais d'assurance, d'emballage et d'envoi à condition que le stylo soit envoyé au complet pour recevoir ce service.



Noël est revenu!

CETTE FOIS C'EST VRAIMENT NOËL ! Il est au foyer.

- ♦ Pas besoin de prétendre maintenant... n'ayant pour unique compagnon qu'une photo. Inutile, le sourire factice qui d'ailleurs ne vous réconfortait point. Il est *de retour*.
- ♦ Il est assis là... plein d'appétit. Rayonnant!
- ♦ Pour tous, l'attente a été longue et pénible. Mais il est arrivé... Noël 1945.
- ♦ A papa et à maman il apporte le plus beau cadeau... peut-être un peu plus gros... peut-être un peu plus vieux. A la bonne heure!... la dinde sera plus grosse... plus large la place dans leur coeur.

♦ A bien y penser, la maison n'a pas beaucoup changé de physionomie. L'arbre est semblable à celui qu'il traînait il y a six ans... recouvrant le plancher de neige et oubliant de l'en nettoyer. Quel garçon! Même le gui est suspendu tête-bêche au-dessus du portrait de grand-papa... Il ne parvint jamais à le faire tenir en place. Les cartes de Noël sont en si grand nombre sur le manteau de cheminée qu'il est impossible d'y voir l'horloge. Comme la famille a de nombreux amis! Et chacun de s'écrier: Joyeux Noël!

♦ Oui, il est revenu de même que Noël... ce sera donc cette fois un vrai Noël!

♦ *Faisons en sorte qu'il en soit ainsi... toujours.*

Calvert
Distillers (Canada) Limited
AMHERSTBURG, ONTARIO

Le cancer a aussi son côté

lumineux!



Il commence en

petit, par une excroissance maligne de

cellules, à un point donné du



corps, et il est susceptible de se

répandre



rapidement. Fort

heureusement, le cancer envoie souvent

des signaux



de danger qui per-

mettent de reconnaître sa présence de

façon précoce, et s'il est traité comme il

faut, il est généralement possible de

l'arrêter.



Voici les signaux de danger du cancer

1—**Toute grosseur insolite**, tout épaissement, particulièrement dans les seins.

2—**Tout saignement irrégulier**, ou que rien n'explique.

3—**Toute plaie** qui refuse de se guérir, particulièrement autour de la bouche, sur la langue ou les lèvres.

4—**Perte d'appétit**, ou mauvaise digestion persistante que rien n'explique.

5—**Changements notables** dans la forme, la grosseur ou la couleur d'une verrue ou d'un naevus.

6—**Tout changement persistant** dans les habitudes d'élimination.

Voici des nouvelles encourageantes: Ces signaux de danger n'indiquent pas invariablement qu'il s'agit du cancer. Ce qu'ils signifient, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas, et qu'il est nécessaire de vous faire examiner immédiatement par un médecin compétent.

Dans une de nos plus importantes cliniques contre le cancer, on a constaté que 88 femmes sur 100, qui s'étaient présentées à l'examen parce qu'elles avaient reconnu un signal d'alarme, n'avaient pas le cancer. Le point important, c'est qu'elles se sont fait examiner et que, de ce fait, elles ont été délivrées du souci qu'elles se faisaient, et que celles qui avaient réellement un cancer, ont augmenté leurs chances de guérison permanente.

On a fait des progrès énormes, au point de vue des connaissances et de l'habileté, dans le domaine médical, et nombre de perfectionnements ont été

apportés aux moyens de diagnostic et de soins techniques. Mais il faut bien se rappeler que la science médicale ne peut guérir le cancer que si celui-ci est repéré de façon précoce, avant qu'il ait eu la possibilité de grandir et de se propager.

Il n'existe pas de médicament susceptible de guérir le cancer. Méfiez-vous des charlatans et de ceux qui promettent de guérir le cancer à l'aide de drogues ou d'autres méthodes qui n'ont pas fait leurs preuves.

Il n'y a que trois choses qui puissent enrayer, détruire ou supprimer le cancer: ... les rayons X, le radium, l'intervention chirurgicale, employés séparément ou de concert. Il n'existe pas de chemin de traverse, ni de méthode de remplacement qui puissent mener à la guérison.

Demandez à la Metropolitan sa brochure gratuite qui vous apportera plus amples renseignements sur le cancer. Adressez-vous au Service des Brochures 1258, Direction Générale au Canada, Ottawa.

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

New-York

PRÉSIDENT DU CONSEIL Frederick H. Ecker PRÉSIDENT Leroy A. Lincoln

Direction Générale au Canada: Ottawa

Le Samedi

Les hommes de bonne volonté, par Olivier Maurault, p.s.s., Recteur de l'Université de Montréal	5
Etrennes d'amour, nouvelle par Paul Rouget	6-7
Nos hivers d'antan	8
La verrerie d'art chez nous	9
Noël de paix chez M. et Mme Albert Cloutier	10
Le gâteau du Jour de l'An, par Henri-Jacques Ploumen	11
Son meilleur amour, récit sentimental par Henry Dantrain	12
Le Noël de Gilberte, conte par Catherine Phrébert	14
Dans le monde sportif, par Oscar Major	17
Horoscope	18
Vous brodez, madame?	20
Qui est-il, qui est-elle?	22
Les ronces du sentier, (dernière tranche) par Emile Richebourg	24
La Vierge et l'Enfant, gravure en couleurs	25
Le Noël des Petits Lits-Blancs	26-27
De la mine à l'atelier, par Robert Lyon	28
Mon menu de Noël, par Mme Rose Lacroix	31-41
Invitation au ski, par René Payen	37
Les Croix	38
La mode	39
Jeux à découper pour les petits	40

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON :

MISERABLES DESTINEES

par CHARLES MEROUVEL

Mots croisés	46
Le capitaine Martial	52
Tom, l'intrépide	59
Lutins orthographiques, par Albert Lemieux	60
Rien de sérieux	61
Epurons notre vocabulaire	61
Notes encyclopédiques	62

A tous ses lecteurs,
annonceurs, dépositaires
et amis,

LE SAMEDI souhaite un

Joyeux Noël

EDITORIAL

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITÉE

Membres de l'A. B. C., et de
l'Association des Éditeurs de
Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638*

Président: **FRED POIRIER**
Vice-prés.: **GEO. POIRIER**
Directeur: **JEAN CHAUVIN**

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:

WILFRID DAOUST
20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA

Un an - - - - - \$3.50
Six mois - - - - - 2.00

ETATS-UNIS

Un an - - - - - \$5.00
Six mois - - - - - 2.50

AU NUMERO:

10 cents

HEURES DE BUREAU:

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

Les Hommes de Bonne Volonté

L'ENFANT-DIEU repose dans son berceau de paille pendant que Marie, sa mère, et Joseph l'adorent en silence. Au loin, dans la campagne, les anges annoncent aux bergers sa naissance en chantant: « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Les hommes de bonne volonté, où sont-ils? qui sont-ils? Ils nous entourent de toute part.

Il y a ceux qui, émus de la détresse de la Pologne, la nation martyre, touchés des malheurs de la France, prisonnière dans son propre territoire, inquiets de la menace terrible suspendue dans le ciel de la Grande-Bretagne, ont quitté leur famille, franchi l'océan et mis leurs bras, leur intelligence, leur vie au service des Alliés, pour sauver la civilisation chrétienne. Pendant deux, trois, cinq ans, ils ont lutté d'endurance et d'audace avec les armées ennemies fanatisées. Ce fut un combat de géants où les héros ne se comptent plus. Hommes de bonne volonté, ils le furent admirablement; ils ont gagné la paix. Combien ils méritent qu'on la leur donne, complète et radieuse!

Il y a ceux qui, tout en demeurant dans leurs foyers, ont consenti allégrement les rationnements variés, la gêne des priorités, les lourds impôts, les censures de toute espèce, les arrêtés en conseil, la discipline du tout pour la guerre. Certes, rien de cela ne leur plaisait: ils ont fait taire leurs protestations intimes et ont appliqué toute leur bonne volonté au service de la cause à laquelle le pays avait promis son aide. A eux aussi la paix, avec sa détente bienfaisante, avec le retour à la liberté, à la modération, à la douceur de vivre!

Il y a aussi, osons le penser, des hommes de bonne volonté, dans le camp ennemi, parmi ceux qui, hier, étaient nos adversaires. Trompés par leurs chefs, trompés par leurs journaux et leur radio, enfermés dans un cercle d'erreur mais de bonne foi, ils ont souffert, ils ont lutté, ils ont prié, eux aussi. Souhaitons-leur la paix avec la lumière. Dieu, qui est le père de tous les hommes et qui sonde les consciences, ne la leur refusera pas.

Au pied de la crèche de l'Enfant Jésus, en compagnie des bergers, demandons la paix. La Victoire, sans doute, l'a imposée au monde; nous savons qu'il faut maintenant l'organiser. La tâche sera ardue. Elle sera d'autant plus ardue que les hommes qui l'ont assumée ne paraissent pas s'inspirer assez de la charité et de la justice évangéliques. Ils ont délibérément négligé, eux, de formation protestante ou schismati-

que, le plus grand pouvoir spirituel de l'univers, la papauté. Mais du Vatican est venu à tous les prêtres l'ordre d'invoquer dans leur messe quotidienne l'Esprit-Saint, qui seul pourra inspirer les puissants dans l'élaboration d'une paix solide et juste.

Ayant prié avec les bergers en ce jour de Noël, nous nous empresserons de revenir auprès de l'Enfant-Dieu, avec les Mages, pour lui porter nos dons et, surtout, ceux de notre gratitude et de nos résolutions d'avenir.

Nous recevons des lettres de nos amis d'Europe: elles nous décrivent la pénurie, la faim, le froid, les inquiétudes, les persécutions dont ils ont été l'objet depuis cinq ans. Nous lisons les journaux: ils nous ont raconté et racontent encore les destructions de villes,

les cruautés sans nom des camps de concentration, les déportations de peuples entiers, les exterminations en masse, les collaborations avec l'ennemi et la suspicion entre frères, la propagande communiste au sein des sociétés désaxées, bref la détresse indicible de l'Europe, celle, en particulier, qui nous est le plus sensible, de notre ancienne mère-patrie... Et nous avons échappé à tout cela! Nous avons dû nous priver d'essence, de sucre, de vins importés, de caoutchouc; la vie a coûté cher, au Canada, mais elle a continué d'être faclie, en somme! Par prudence, nous avons pratiqué l'obscurisation, mais notre ciel n'a pas gémi de l'infernal sifflement des robots; aucune bombe n'a atteint nos monuments; nos bibliothèques et nos églises sont restées intactes. Par le fait de guerre, aucun civil au pays n'a perdu la vie. Quelle grâce, due à quelle protection! Puisque Dieu nous a épargné les ravages qu'a connus le vieux monde, sachons lui en marquer notre gratitude et lui dire merci.

Une parole d'actions de grâce, c'est bien; une vie d'actions de grâce, c'est mieux. Et c'est cela que l'Enfant-Dieu réclame de nous. Il est souvent téméraire et quelquefois faux de dire de tel ou tel malheur qu'il est un châtement divin. Mais quand une hécatombe prend l'ampleur inouïe de la dernière guerre, on peut croire que Dieu a voulu donner une grande leçon aux hommes. Cette leçon, nous la sentions venir, à la vue du dévergondage des sociétés humaines. Aurons-nous des oreilles... pour ne pas entendre, et des yeux... pour ne point voir? Joignons plutôt à l'or, à l'encens et à la myrrhe des Mages, l'offrande de notre bon propos, de notre volonté de mieux vivre. Ainsi nous mériterons la Paix.

Olivier MAURULT, p.s.s.,

Mgr Olivier Maurault, auteur de notre carnet de Noël, est né à Sorrel en 1886. Cours classique au Collège de Montréal, études théologiques au Grand Séminaire et cours de lettres à l'Institut Catholique de Paris. Professeur au Collège de Montréal, de 1913 à 1915. Vicaire à Saint-Jacques et curé de Notre-Dame. De 1929 à 1934, supérieur du Collège André-Grasset. Depuis 1934, recteur de l'Université de Montréal. Prêlat de la Maison de Sa Sainteté. Membre de la Société Royale du Canada, président de la Société des Ecrivains canadiens, membre de la Société Historique de Montréal et du Groupe des Dix. Officier de l'Instruction Publique de France, Compagnon de l'Ordre de St-Michel et St-Georges (1943), doctorats de nombreuses universités.



ETRENNES D'AMOUR

Par **PAUL ROUGET**

Dessin de Millet

DANS LA SALLE-À-MANGER ruisselante de lumière, pardessus les gerbes de fleurs, les conversations étaient joyeuses, coupées de rires perlés fusant de bouches jeunes et jolies. On avait d'abord parlé théâtre, art, poésie. Soudain, une voix jeta :

— Mais voici la fin de l'année : si nous devisions étrennes !

Cette proposition amena de nombreuses approbations...

— Oui ! oui !...

— C'est si agréable, les étrennes !

— Il y en a de si jolies !

Toute rose et fraîche, avec une peau de satin vivant, des yeux grands ouverts comme deux fenêtres sur le matin clair d'une vie de bonheur, une bouche savoureuse derrière laquelle se devinaient de la nacre et de la pourpre, une jeune fille s'écria :

— Vous savez, mes chères cousines, que mère m'a déjà fait mon cadeau de Nouvel-An !

— Ah !... Et c'est ?

— Devinez ?

— Voyons, ne te fais pas désirer ainsi : tu ne vois donc pas que nous sommes sur des charbons ardents !...

La jeune fille sourit gracieusement, décortiquant, du bout de ses doigts fluets, une écrevisse ; puis, quand elle eut sucé une des pattes, prolongeant malicieusement le silence, elle se décida à annoncer, levant sa main :

— Eh bien ! c'est cette bague que je porte ce soir !

— C'est vrai !... Nous n'avions pas remarqué !... Pourtant, comme elle est jolie !



Chacun alors, autour de la table, formula son compliment sous forme d'un qualificatif enthousiaste :

- Superbe !
- Délicieuse !
- Adorable !
- Exquise !
- Voyez ces feux que jette le brillant !

— J'en suis bien contente, continua la jeune fille. Je la désirais depuis le mois dernier. Mère a été gentille, et elle me l'a achetée hier...

— Elle est vraiment magnifique !

La clarté du lustre de Venise s'épandait comme une nappe éblouissante, allumait des éclairs sur les cristaux et l'argenterie. Des étincelles aussi jaillissaient par minutes quand une main blanche s'agitait, un doigt constellé de brillants. Et, sous la lumière vive, palpitante, les fleurs reprenaient comme une intensité de vie, essaimaient, en une griserie, leurs parfums plus doux.

Et les conversations reprenaient, plus vives.

Une jeune femme dit à son tour :

— Et moi, j'aurai une montre que je convoitais depuis plusieurs mois. Je l'avais vue chez un bijoutier de la galerie d'Orléans, au Palais-Royal. Mon mari me l'a promise hier...

Le mari, acquiesçant, fut félicité.

— Et toi, Lucette ? demanda un des convives.

— Oh ! moi, je suis gâtée, cette année... D'abord, par père et par mère... Puis, par mon fiancé...

— Monsieur de Rouvres a déjà envoyé son cadeau ?

— Parfaitement, mes amies, affirma la mère de Lucette, la maîtresse de maison, très-belle, très-décorative encore, dans sa robe de soie noire.

Elle ajouta :

— Vous verrez l'écrin au salon.

- Merveilleux !
- De toute beauté !
- C'est princier, ma chère !

Les brillants scintillaient, reflétaient en leur limpidité le mystère d'on ne savait quelle étrange vie intérieure.

- Ils vous iront à ravir !
- Que vous devez être heureuse !

Dans la clarté, plus discrète, du grand lampadaire à large abat-jour en soie rose, décoré de dentelles superbes et piqué de choux de ruban, des nuques blanches sur lesquelles jouaient de folâtres boucles blondes et de sévères boucles brunes se penchaient.

Parmi les habits noirs des hommes, les toilettes roses, crème, bleues des jeunes femmes et des jeunes filles mettaient une gaieté.

Des senteurs éparses, délicieuses, flottaient dans l'atmosphère tiède du salon. Il y faisait bon. Derrière les rideaux tirés, on devinait la nuit glaciale d'hiver, une nuit d'encre où papillonnait la neige.

Très-pâle avec de grands yeux de fièvre au fond desquels il y avait comme des phosphorescences, Claude Mortelles, le jeune peintre, seul, faisait presque contraste en ce milieu de gaieté douce et d'espérance fleurie.

Tout le soir il s'était torturé pour avoir le sourire sur les lèvres, mais ce sourire était faux, démenti par les plis du front, par la crispation instinctive des coins de la bouche. A plusieurs reprises, pendant le dîner, son regard douloureusement s'était porté vers l'autre extrémité de la table, sur sa jeune femme Camille. Et, chaque fois, il avait tressailli, ressentant un heurt de souffrances au cœur en la voyant, les yeux brillants de désir, regarder ces pierreries, ces bijoux magnifiques.

Elle était jolie étrangement avec les bandeaux très-noirs de sa chevelure encadrant son visage à l'ovale allongé, dont ils faisaient ressortir la mate pâleur. La simplicité de sa robe de velours lui semblait une coquetterie. Un charme un peu mélancolique alanguissait l'éclat sombre de ses yeux.

Pourquoi ne parlait-elle pas comme ses voisines, comme toutes ces jeunes filles et jeunes femmes aux lèvres rieuses ? et pourquoi, par instants, son front s'assombrissait-il ?

Claude se rendait compte de cette tristesse de sa femme. Et la sienne s'en avivait. En surprenant parfois un éclair vif jaillissant des yeux de Camille, il ne doutait point que ce ne fût la manifestation d'un désir, d'une envie !

Coquette, elle adorait les bijoux. Et jusqu'alors Claude — qui l'avait épousée pauvre, par amour — n'avait pu lui en acheter. Depuis dix-huit mois seulement, ils étaient mariés, et pour le bonheur de sa chère Camille, le jeune homme travaillait sans relâche. Mais né — comme celle qu'il avait épousée — de parents pauvres, il n'avait pour vivre que le prix de la vente de ses tableaux.

Si la valeur des œuvres artistiques ne dépendait que du talent de l'auteur, et non de sa signature, celles de Claude Mortelles eussent pu lui permettre de couvrir sa femme de toutes les parures qu'il ambitionnait pour elle. Malheureusement, jeune encore, presque débutant, il lui fallait lutter durement afin de s'imposer. Et, en attendant qu'il arrivât à ce but, il était obligé de vendre pour la vie stricte, pour presque rien, ses tableaux à des brocanteurs — ou plus justement à des exploités.

Le petit intérieur était bien modeste ; mais, les premiers mois, il avait retenti d'un presque continuelsusurrement de baisers, et l'amour à lui seul en avait fait un nid délicieux !

Seulement, depuis quelques jours, voyant approcher le 1er janvier, cette époque des étrennes, et songeant qu'il ne pourrait rien acheter à Camille, Claude souffrait.

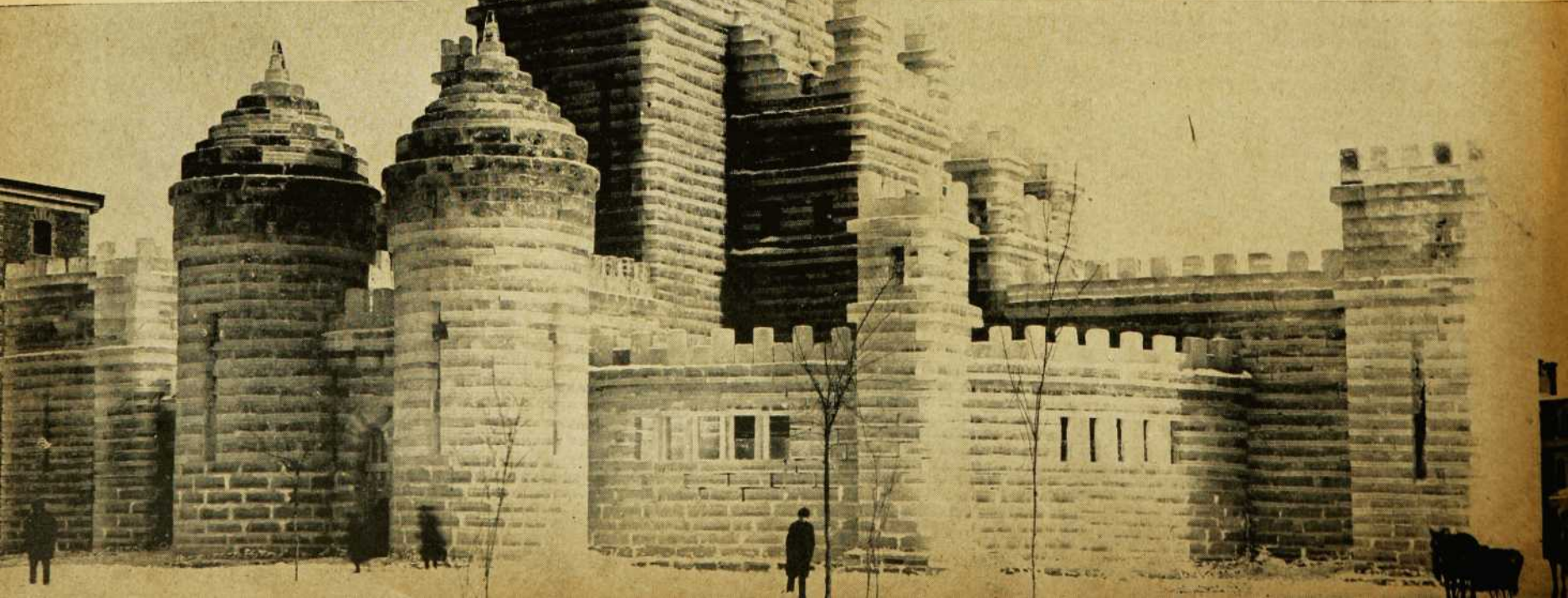
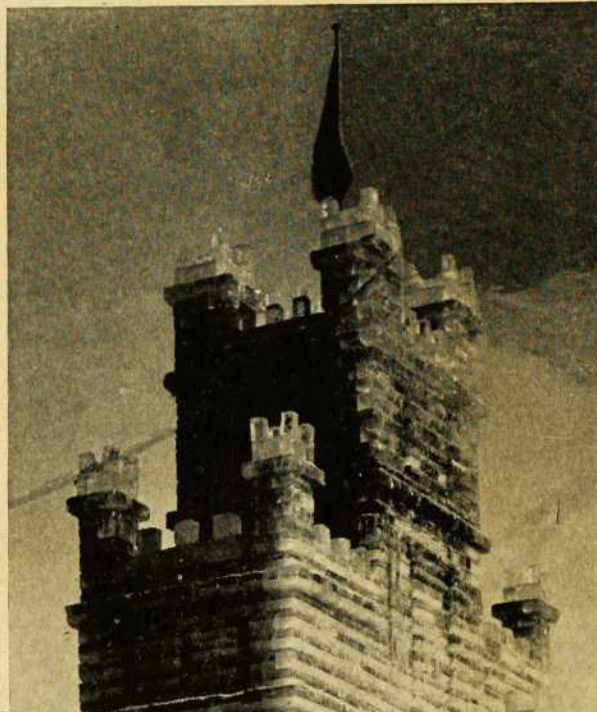
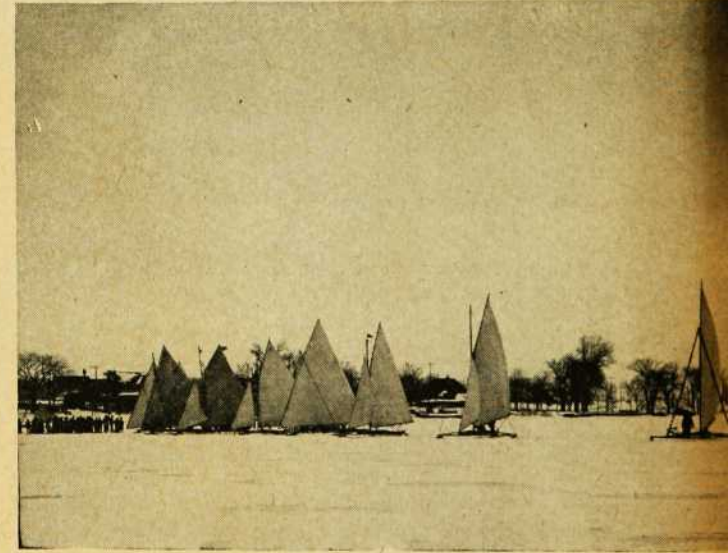
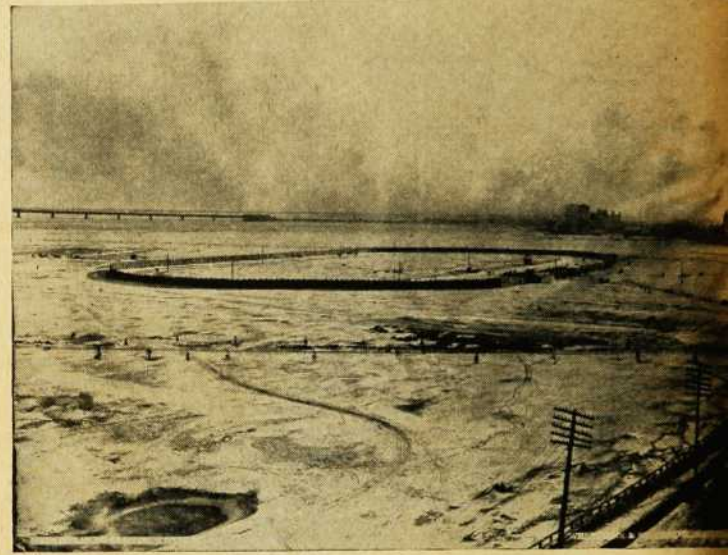
Et, ce soir, cette souffrance l'exaspérait, car en ce milieu riche, dans cette conversation joyeuse, sa pauvreté le blessait. Il était venu là pour obéir à Camille, chez des cousins éloignés, heureux et fortunés, et il s'y sentait dépaysé, triste à mourir. Il souffrait de penser que d'autres jeunes gens — n'ayant que le mérite d'être nés riches — [Lire la suite page 23]

Nos Hivers d'Antan

Photos et Scènes Montréalaises

FIERS COMME LES RUSSES de leurs hivers, nos braves Canadiens de la fin du siècle dernier ne se montraient nullement moroses aux premières chutes de neige qui, dit-on encore, étaient beaucoup plus hâtives, beaucoup plus abondantes que celles d'aujourd'hui. Pour bien se reporter à l'époque, il faut se dire aussi que l'automobile n'existait pas et que, du reste, les moyens de transport étant moins perfectionnés que de nos jours, on savait et on pouvait s'organiser pour passer la rude saison non loin de ses pénates ou de sa ville, à tout le moins. Plus chaudement vêtus, idéalement équipés pour la rigueur du climat, la vie extérieure, comme bien l'on pense, prenait une signification toute autre. Le sport, dont le nom même était probablement ignoré, se pratiquait pourtant sur une échelle, sinon plus grande, du moins bien différente et peut-être aussi plus pittoresque que de nos jours. C'est ainsi que, d'abord, sur le Mont-Royal on pou-

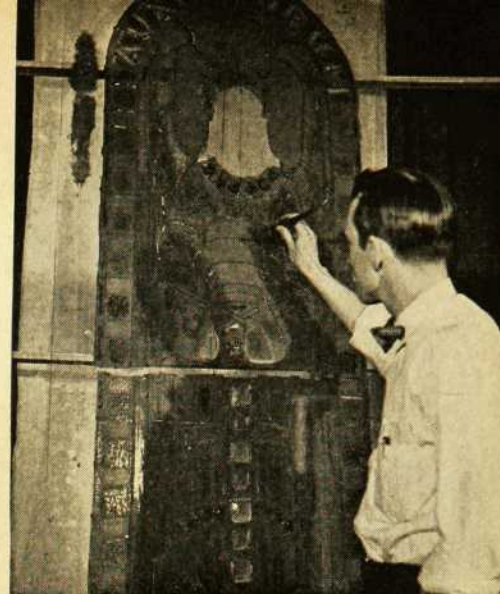
vait voir de superbes défilés d'attelages de grand train où se mêlaient volontiers les raquetteurs. Sur la rive nord du St-Laurent, non loin de l'actuel pont Jacques-Cartier, un "rond de courses" aux dimensions impressionnantes s'organisait chaque hiver pour donner lieu à d'épiques tournois de courses à traîneaux. Plus à l'Ouest, c'est-à-dire à Lachine, sur les bords du lac St-Louis, la voile sur glace connut, vers cette époque, son âge d'or. Et que ne dirait-on de ces Palais de Glace et de ces festivals si joyeux et si lointains qu'on les croirait relégués dans une ballade de François Villon? Montréal, à cette époque, présentait un aspect fort différent aussi. La rue Bleury, plus précisément, ressemblait à ces gravures du temps jadis, si l'on en juge par celle ci-dessous, où l'on voit l'établissement William Notman & Son Ltd., photographes déjà populaires à l'époque et de qui nous tenons les photos ornant cette page dédiée à nos hivers d'antan.



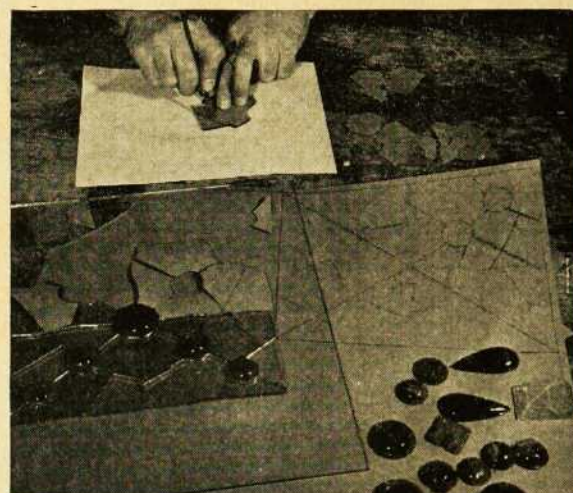
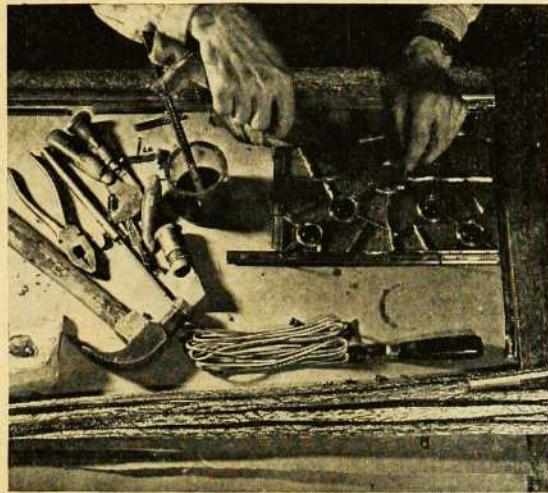
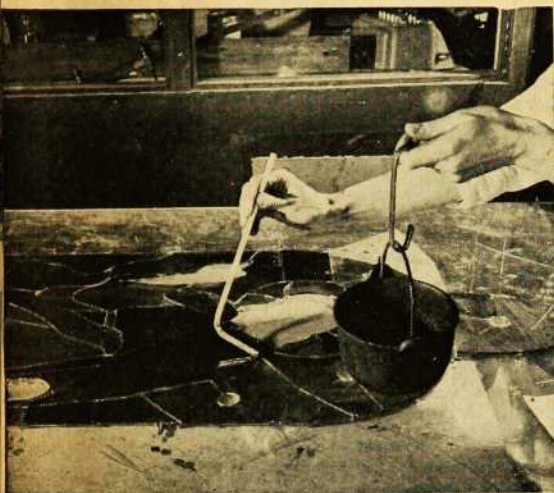
LE VITRAIL CHEZ NOUS

D'AUCUNS se demandent si l'art du vitrail qui fit jadis tant de merveilles ne serait pas aujourd'hui un art périmé, sans avenir? Ceux qui connaissent l'histoire de l'art et qui ont quelque clairvoyance de l'orientation nouvelle que prennent les diverses formes du Beau, répondent avec une tranquille assurance que le vitrail continuera, malgré toutes les évolutions artistiques, d'exercer son attrayante magie, non seulement chez les initiés, mais auprès des profanes, pris collectivement. Le vitrail a connu son apogée vers le XIII^e siècle. Comme tous les autres arts, il connut aussi sa décadence, et celle-ci se constate entre le XV^e et le XVI^e siècle. En d'autres termes, l'élément de naïveté et de mystère

caractéristique au XIII^e siècle fit place à une conception trop précise, trop photographique, pourrait-on dire, des sujets représentés. Aujourd'hui, les maîtres-verriers songent à reprendre les anciennes formes pour les rajeunir, tout en ne négligeant pas d'adapter graduellement, rationnellement certaines audaces de l'art actuel, dit moderne. Chose étonnante, M. Flavien St-Pierre, maître-verrier montréalais, nous fait remarquer que les procédés de réalisation dans l'art du vitrail, sont aujourd'hui, exactement les mêmes que ceux utilisés durant les grandes périodes du Moyen âge. Les photos de cette page nous révèlent quelques phases de la réalisation d'un vitrail.



M. Flavien St-Pierre, maître-verrier, procède à quelques retouches de modelage qui consiste à donner du relief au moyen d'une peinture vitrifiable, translucide, aux teintes brune ou noire. Chose curieuse à noter, l'art du vitrail se poursuit depuis des siècles avec exactement les mêmes procédés de réalisation utilisés par les grands maîtres-verriers du Moyen âge. Comme on le voit, le dessin du bas a pris corps et bientôt l'œuvre sera terminée.



Ci-dessous, le maître-verrier extériorise sur la maquette le projet qu'il a conçu pour un vitrail. Ce croquis, exécuté à l'échelle, donnera aux intéressés une idée précise de ce que sera l'œuvre une fois réalisée, cette maquette servira également de point de départ à l'artiste. Ci-contre, à droite, le projet commence à prendre ses proportions justes sur un dessin en grandeur nature, indiquant les lignes de plomb en noir. Un duplicata servira pour la taille du verre, l'original sera utilisé pour l'assemblage. — Ci-dessus, photo de l'extrême droite, taille du verre colorié d'après les gabaris prélevés sur le dessin original. — Ci-dessus, extrême gauche, collage des pièces de verre sur la grande glace au moyen de cire d'abeille. — Ci-dessus, au centre, posage dans le plomb et soudage des joints. — Photo du haut, angle droit, opération du modelage à l'aide de peinture vitrifiable.

Photos O.N.F.



Ci-contre, M. Flavien St-Pierre applique les couleurs sur la maquette d'après laquelle sera construit le vitrail dont le dessin, en grandeur nature, apparaît dans la photo de droite et dont copie sera tirée pour servir de guide à la taille du verre.



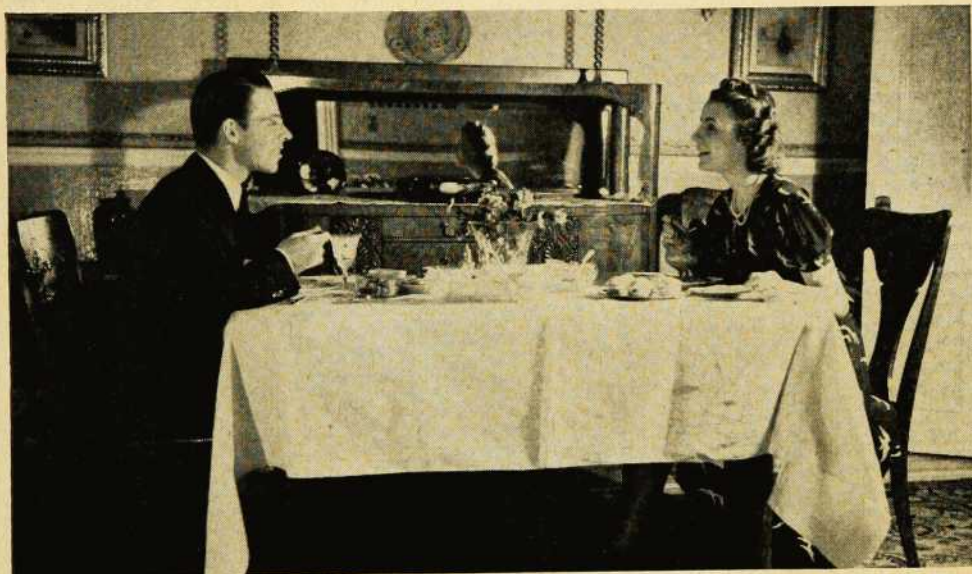
CHEZ M. ET MME ALBERT CLOUTIER

NOËL

DE PAIX



Noël approche, on ne songe qu'à tous les heureux événements qui entoureront bientôt cette grande fête. On a beau coudre au moulin, étudier, l'attention ne peut se concentrer, c'est que, dans l'air, "ça sent" Noël et, ce qui plus est, un Noël de paix, chose que nous n'avions pas goûté depuis six ans. Quand même, tel des enfants distraits, on doit s'appliquer à son travail, c'est encore le meilleur moyen de savoir attendre, n'est-ce pas ?



Mais en plus du travail, il y a encore le tête-à-tête dans la salle à manger. Chaque repas est un plaisir nouveau puisque Madame a l'art d'apprêter des plats savants dont Monsieur raffole. — Et (ci-dessous) nous voilà enfin rendus au matin de Noël. Qu'y a-t-il de plus agréable, pour Albert Cloutier que de détacher avec curiosité la corde qui cache une surprise. Pour sa part, Mme Cloutier (Marcelle Lefort) sourit et partage la même curiosité.

DANS TOUS LES FOYERS, "Noël" est fêté. Les cloches se font entendre à toutes les portes.

Les foyers de la Pointe St-Charles, comme ceux de St-Henri, d'Outremont, de St-Roch entendent cette harmonie.

C'est le premier Noël de paix !

Les personnages du "Bonheur d'Occasion", comme ceux d'"Au Pied de la Pente Douce" et de "Deux Solitudes" vivront des heures de joie. La vie ordinaire sera momentanément oubliée et on ne se souviendra pas, en recevant et en donnant des présents, des fatigues de la rue Sainte-Catherine.

Le charbonnier comme le député — comme si un charbonnier ne peut pas être député — aura sa part de bonheur.

L'artiste, le marchand, le manufacturier, tout le monde sera dans la joie.

Plusieurs travailleront, soit pour des utilités publiques ou pour cette grande utilité qu'est la radio, devenue dans la vie ce que le téléphone possède d'indispensable.

Au matin de Noël, on prendra place devant l'arbre de Noël, on ouvrira toutes les petites boîtes, les grandes aussi ; et pour cela on prendra place à terre sur le tapis du salon devant le foyer.

Que de surprises !

On suspendra pour quelques jours les travaux du soir, madame laissera la machine à coudre et monsieur déposera la papperasse et le stylographe ; cela jusqu'après les "Rois". Puis, la vie reprendra son cours ordinaire.

C'est Noël, fêtons Noël !

Le premier Noël de Paix.



IL ÉTAIT OBLONG, superbement elliptique de contour et haut de forme, noblement, comme un mont. Ses flancs avaient des tons chauds et croustillants d'amandes et montrait, en stratifications savantes, des lits moelleux de crème de moka, d'appétissantes bavures de gelée rose et d'ardentes éruptions de caramel, coulant en lave dorée si tentante qu'on l'eût endiguée du bout de la langue avec une délectation olympienne. Sa cime portait un merveilleux glacis, plus blanc et plus mystérieux qu'un lac gelé couvert de neige. Des filets roses enguirlandaient mollement ses bords et sa surface était semée de fleurettes de sucre, bleues et rouges. Son centre jetait dans l'air la gloire d'une rose pourpre énorme, épanouie, truluculente, et qui semblait vivante tant étaient veloutés ses pétales de massepain.

Ce fut Mme Marthe Tourmerol qui l'acquiesça, pour une somme si importante que ses yeux s'arrondirent et que ses lèvres tremblèrent. Et la vitrine, dépouillée du prestigieux gâteau, prit l'aspect désolé d'une petite ville dévastée.

— C'est fait! déclara Marthe Tourmerol en rentrant chez elle. Mon ami « il » est superbe, je t'assure. Imagine-toi...

Elle fit du gâteau une description si chaude que, dans son coin, le petit Albéric, la langue retroussée en spirale jusqu'à son nez frémissant, avait un peu les yeux du chat qui voit la souris à travers les barreaux de la souricière.

— Eh bien! dit Marthe à son mari, tu es content, j'espère? Nous devons bien cela aux Maugeret. Car, enfin, c'est grâce à leur appui que tu as été nommé chef de bureau. Et il faut garder leur sympathie: ces gens-là sont puissants!

— Sans doute, sans doute, grogna Tourmerol... Je suis satisfait... C'est égal, soixante-dix francs pour un gâteau du jour de l'an...

Pendant ce temps, l'impressionnant gâteau pénétrait chez les Maugeret. Exclamations et hommages

tombèrent sur l'éblouissant glacis de son faite, festonnèrent entre les fleurs délicates et pénétrèrent enfin, comme des abeilles butineuses, dans la corolle du centre.

— Ces pauvres Tourmerol! s'écria Maugeret tout ému!... Voilà des gens au moins qui ont le culte de la reconnaissance! Si elle est vraiment à la mesure de ce gâteau...

— Elle doit être énorme! déclara Mme Maugeret. Ecoute, mon ami, les pâtisseries te sont funestes. Ce gâteau merveilleux te causerait les pires désagréments... Si nous l'envoyions à Madame Beauval?

— Excellente idée! Voilà une attention qui ne nous coûtera pas un maravédis et dont Beauval me saura gré. Il a l'oreille du ministre des Travaux publics, et je compte bien sur son appui lorsqu'on me proposera pour la rosette...

Le gâteau capital, donc, s'en alla chez les Beauval qui le considérèrent avec des mines ahuries et sévères. Directeur au ministère des Travaux publics, Beauval trança, sur un ton d'autorité:

— Ce gâteau est trop grand, trop gros, trop glacé, trop pomponné. Il fleurit le courtisan. C'est un Panthéon de la pâtisserie. Dites-moi, ma chère amie, comptez-vous en offrir le sacrifice ce soir à nos invités?

— Dieu m'en garde! se récria Mme Beauval. Ce n'est pas un gâteau, c'est la Butte Montmartre, avec le jardin du Luxembourg par-dessus! Voudriez-vous donc, mon cher, que l'on nous prit pour des parvenus?... Il me vient une idée. Nous devons un pré-

sent aux Lacourette. Si nous leur offrions ce monument, élevé, sans doute, à la gloire de Rangueneau?...

Le gâteau fleuri continua sa route triomphale. Il alla de Vaugirard à Montmartre, obliqua vers Passy, traversa le Pont d'Iéna et, dans les eaux agitées de la Seine, l'image de sa boîte envoya superbement ses ondes vers le mirage, flèche en bas, de la Tour Eiffel. Il gravit des escaliers aux marches innombrables, emprunta des ascenseurs, frôla l'ombre quiète de Notre-Dame, huma l'air confiné des rues étroites du Quartier-Latin et l'atmosphère humide des Champs-Élysées. Insolent, gonflé d'orgueil, il ouvrait, sur tous les yeux impavides, ses corolles de sucre. Il voyait battre des paupières, des lèvres s'arrondir, des joues rosir, des mains se joindre, dévotieuses. On l'adulait, on le révérait comme une idole. Mais il était trop beau, trop éblouissant pour qu'on osât y toucher seulement du bout des doigts. Le couvercle alors se rabattait sur ses roses et le replongeait dans la nuit de sa cellule.

[Lire la suite page 22]

LE GÂTEAU DU JOUR DE L'AN

Par

Henri - Jacques
PROUMEN

Dessin de MILLET



Récit sentimental

SON MEILLEUR AMOUR

Par HENRY DANTRAIN

EN CETTE MATINÉE du 12 juillet, vers dix heures et demie, Mme Perret, concierge d'un immeuble moderne de la rue Raynouard, achevait son ménage quotidien dans le grand hall d'entrée, quand un cabriolet gris souris, s'arrêtant à la porte, un homme de trente à trente-deux ans en sortit et, en hâte, pénétra dans la maison.

— Bonjour, madame Perret! jeta-t-il l'air joyeux, beau temps aujourd'hui, mais une fichue chaleur!

Sans répondre à cette remarque de son locataire, la brave femme, à sa vue, s'écria :

— Ah! c'est vous, monsieur Baudry! Madame va être joliment contente. On vous a prévenu?

Le jeune homme, prêt à monter dans l'ascenseur, se retourna et son visage trahit aussitôt l'inquiétude.

— Prévenu de quoi? le petit va plus mal?

— Je ne pense pas; mais Madame vous a téléphoné, paraît-il, il y a une demi-heure, pour vous prier de rentrer; et vous n'étiez pas là.

— Je vais voir, vous m'inquiétez.

Dédaignant le lift, Gérard Baudry grimpa quatre à quatre les deux étages conduisant à l'appartement que, depuis quatre ans, il occupait avec sa femme Gisèle et leur fils Daniel, charmant bambin de deux ans et demi.

L'enfant avait une forte rougeole; et, aux premiers mots de la concierge, Gérard craignit tout d'abord une rechute. Rassurée de ce côté-là, il se demandait pourquoi sa femme le réclamait de façon si urgente, et il se réjouissait d'avoir omis d'emporter certains papiers, oubli qui l'avait incité à rentrer.

Il se dirigea tout droit vers la chambre de l'enfant, où il savait trouver sa femme. Celle-ci se tenait en effet au chevet du petit malade.

— Ah! enfin, c'est toi! dit-elle en apercevant son mari. Je craignais de ne pouvoir te joindre.

Elle s'était levée et s'avançait au-devant de Gérard qui lui souriait tendrement.

Gisèle Baudry était une petite femme fluette, au visage presque enfantin, et fort jolie. Un charmant bibelot, précieux et fragile. Gérard l'adorait. Quand elle se fut blottie contre sa poitrine, il posa sur son visage anxieux quelques baisers épars et demanda :

— Que se passe-t-il? Bébé n'est pas plus souffrant?

— Non; bien que le docteur, qui sort d'ici, recommande les plus grandes précautions. Ce n'est pas pour cela que je voulais te joindre au téléphone. Le comte de Bernemont a télégraphié et te réclame à cor et à cri. Il voudrait que tu ailles à Chartres dès ce soir. C'est au sujet de la restauration du donjon. Ses enfants sont au château en ce moment, et il désirerait que son fils en discutât avec toi. Il t'attend pour dîner. Naturellement, avec son amabilité coutumière, il m'a invitée aussi. Tu voudras bien m'excuser... Du reste, voici le télégramme. Là... sur la cheminée.

L'idée de quitter son foyer, ne fût-ce que pour une nuit, parut déplaire à Gérard. Cependant, il ne voulait pas manquer cette importante affaire. En dépit de son âge, le jeune architecte possédait une certaine notoriété. Il avait déjà fait quelques travaux pour le compte de M. de Bernemont, au château des Combes, sur la route de Maintenon, et la restauration du donjon ainsi que son aménagement intérieur étaient prévus de longue date. C'était pour Gérard Baudry un travail délicat, en même temps que lucratif et il ne pouvait l'abandonner pour une raison strictement familiale.

Cependant, il s'expliquait mal cette sorte d'appréhension qu'il ressentait à quitter sa femme. Et cela lui semblait d'autant plus ridicule que ces absences étaient fréquentes. Peut-être fallait-il attribuer ce malaise à la maladie du petit Dany qui, sous la menace du danger, les avait rapprochés davantage en-

core. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait dissimuler son ennui de cette séparation passagère. Il dévisageait ardemment sa femme, et son trouble intérieur se trahissait dans son regard. Gisèle s'en aperçut.

— Pourquoi es-tu triste tout d'un coup? C'est ce voyage qui t'ennuie?

— Oui, je l'avoue: il me coûte énormément.

— Pourtant, tu attendais ce travail avec tant d'impatience!

— Ce n'est pas lui qui me contrarie, bien au contraire; mais je suis navré de vous quitter, toi et bébé, alors que celui-ci est loin d'être guéri.

Tenant toujours sa femme serrée contre lui, Gérard s'approcha du lit où sommeillait le petit Daniel. C'était un amour d'enfant, blond comme sa mère, et frisé comme elle. Son visage portait encore les traces du mal; les traits étaient tirés. Il venait en

ici ce soir. Je serai plus tranquille. Sur ce, je file à un rendez-vous que j'ai pris à Auteuil, et je serai de retour à midi et demi. C'est tout à fait par hasard que je suis repassé par la maison. J'avais oublié ici un devis pour ce rendez-vous et, de ce fait, je ne suis même pas allé à mon bureau.

— Je tenais à te prévenir, car je pensais que tu aurais peut-être des dispositions à prendre avant d'aller à Chartres.

— Tu es un amour. A tout hasard, fais-moi préparer mon nécessaire de nuit.

Après quelques rapides caresses, Gérard retourna à ses occupations...

Il était à peine deux heures quand il remonta dans sa voiture pour se rendre au château des Combes. Il partait à contre-cœur, ne parvenant pas à se libérer de son appréhension tenace. Plusieurs fois déjà il avait fait ce voyage et connaissait tous les habitants de la vieille demeure seigneuriale. Ils étaient fort peu nombreux, du reste. En plus du comte et de sa femme, tous deux quinquagénaires et restés très « vieille France », il n'y avait que leurs neveux et pupilles, deux jeunes gens de dix-huit et vingt ans, très « nouvelles couches », mais néanmoins charmants. Les enfants des châtelains étaient mariés. L'aîné, Jacques, était officier de marine et père de deux enfants; la cadette, Ghislaine, avait épousé, deux années plus tôt, un officier de chasseurs et habitait Chambéry. Ils venaient au château par intermittence, selon le caprice des congés. Aussi la présence annoncée de l'officier de marine ne surprenait nullement Gérard.

Néanmoins, durant tout l'après-midi, il y pensa. Il n'arriva aux Combes qu'à six heures passées, ayant fait à Etampes le détour prévu.

Quand, après avoir suivi la longue avenue de hêtres séculaires, il déboucha dans la cour d'honneur, il remarqua que plusieurs voitures y stationnaient. Sans nul doute il y avait des visiteurs. Contrarié, car il était en tenue de voyage et, partant, pas présentable, il contourna le corps de logis, et s'en fut garer sa voiture du côté des communs. Là, il rencontra un palefrenier près duquel il se renseigna, et il apprit ainsi que la comtesse donnait une réception intime en l'honneur de son fils Jacques, arrivé depuis deux jours seulement, mais que tous les invités se retireraient à l'heure du dîner.

Indécis s'il devait oui ou non se faire annoncer, Gérard se décida pour la négative et s'achemina vers le parc, afin de jeter de l'extérieur un coup d'œil à la tour en ruines qu'il devait restaurer. Il se ferait ainsi une idée approximative de l'importance du travail à effectuer, et pourrait en discuter plus aisément avec le comte et son fils.

Le château des Combes était un fort bel échantillon des constructions fortifiées, édifiées pour la plupart sur les rives de la Loire, au temps des Valois. Le donjon en était la partie la plus ancienne et remontait à Philippe VI dit le Hardi. La famille des Bernemont habitait depuis plusieurs générations la vieille demeure, dont toute la partie maîtresse avait été constamment entretenue en parfait état. Seule la vieille tour menaçait de s'effondrer.

Gérard qui, six mois plus tôt, avait restauré, en respectant religieusement le style, la chapelle et une impressionnante barbacane, dont les propriétaires avaient fait un fumeur, se réjouissait de s'attaquer au donjon dont, en spécialiste, il appréciait la pureté architecturale. Arrivé sur les lieux de son expertise, il s'adossa à un arbre, prit son bloc-notes et commença à prendre quelques rapides croquis. Il se trouvait tout à fait à l'opposé des locaux habités du château, et le plus grand calme régnait. Il demeura là un long moment, examinant la bâtisse sous tous ses angles, la contournant, puis revenant à son poste d'observation et annotant ses impressions.

Le Noël des malheureux

Il est minuit : on fête la Noël

Prions Jésus afin qu'il nous protège!

Le mauvais temps vient obscurcir le ciel;

A gros flocons tombe partout la neige...

Mais, tout à coup, éblouissant la nuit,

Le bleu reflet d'une étoile adorable

Fait resplendir, comme un soleil qui luit,

L'Enfant divin dormant dans son étable!

La Sainte Vierge admire, en souriant,

Son Enfant-Dieu nu sur la paille fraîche :

Bergers et rois arrivés d'Orient,

L'oeil en extase, entourent l'humble crèche,

Comme il a froid, le cher petit Jésus,

Il est tremblant que ça fait de la peine!

L'âne et le boeuf, tous deux soufflent dessus,

Le réchauffant, pauvre, de leur haleine.

Il gèle dur; le froid pique les mains,

Et, grelottant sous la neige et la bise,

Des mendiants s'en vont, par les chemins,

Chercher Jésus dans notre vieille église.

Dieu qui, d'en haut, voit tous les braves gens

Bénit ces coeurs ayant la foi profonde.

Noël! Noël! Ce sont les indigents

Qui, cette nuit, sont les vrais rois du monde!

ANATOLE LIONNET.

effet de subir l'assaut d'une très sérieuse rougeole qui, pendant plusieurs jours, avait laissé craindre une complication de broncho-pneumonie. A cette heure, tout danger semblait écarté. Le docteur l'affirmait, encore que la moindre imprudence pouvait occasionner des suites fâcheuses.

— Tu partiras à quelle heure? s'informa Gisèle.

— Après déjeuner. J'en profiterai pour passer à Etampes donner un coup d'œil au chantier... tu sais, la maison que je construis pour notre ami Genest. Je devais y aller ces jours-ci; je ferai ainsi d'une pierre deux coups.

— Tu rentreras demain, n'est-ce pas?

— J'essaierai de rentrer cette nuit; mais je doute fort qu'on me laisse partir. Le comte est un vieux mécréant qui a l'accueil laïc et obligatoire. Aussi bien, il vaut mieux prier ta mère de venir coucher

Soudain, le bruit caractéristique d'un galop de chevaux se fit entendre, venant du fond du parc. Gérard se rangea pour laisser passer les cavaliers, mais pas assez promptement cependant, car il entendit un distinct :

— Bonjour, Monsieur Baudry !

Le jeune architecte se détourna et vit s'avancer vers lui trois cavaliers, maintenant au pas de leurs montures. C'étaient les deux neveux du comte, Maurice et Pierre de Numières, accompagnant une jeune amazone que, de loin, il ne parvenait pas à identifier. Mais, dès que les chevaux se furent arrêtés à sa hauteur, Gérard devint livide. Cette femme, cette très jolie femme, n'était autre que Madeleine Salebert, celle pour qui jadis il avait voulu se tuer, à la nouvelle de son mariage avec Philippe de Marey.

Et, à cette minute, il s'expliqua, par un phénomène prémonitoire, le trouble qui l'avait agité à la seule idée de quitter sa Gisèle, pour venir au château des Combes.

Cependant, toutes ces réflexions lui étaient venues à l'esprit en l'espace d'une seconde, et Maurice de Numières, loin de se douter de son émotion, lui tendait la main en riant. Après quoi, se retournant vers la jeune femme, il dit :

— Madame, permettez-moi de vous présenter l'homme le plus « sympa » que je connaisse, M. Gérard Beaudry, architecte de grand avenir.

Madeleine, elle non plus, n'avait point besoin d'une présentation aussi protocolaire pour identifier son ancien flirt ; et ce fut comme sourdine qu'elle entendit Maurice la nommer à son tour :

— Madame de Marey.

Les regards de Gérard et de la jeune femme s'étaient accrochés et, dans cette communion rapide, tout le passé se révéilla pour eux. Néanmoins, le jeune artiste s'inclina respectueusement, s'efforçant à paraître calme. Ils n'échangèrent aucune poignée de main et, ni Maurice, ni son frère Pierre, ne purent se douter que Gérard et Madeleine se connaissaient.

— Vous restez à dîner, je pense ? demanda Pierre, s'adressant à l'architecte.

— Peut-être, car je n'ai pas encore pu joindre votre oncle. J'hésitais à me faire annoncer, car il y a du monde...

— Bah ! des raseurs, avec un grand R ! ironisa Maurice. C'est pourquoi nous avons filé. Je vais le prévenir que vous êtes là. A tout à l'heure.

De nouveau, Gérard s'inclina devant Madeleine de Marey et ne se redressa que lorsqu'il entendit le bruit des chevaux qui s'éloignaient. S'adossant à son arbre, il essaya de faire rentrer un peu de calme dans le tumulte de son cœur. Madeleine ! Après huit ans, la revoir là ! Dîner sans doute avec elle ; près d'elle, peut-être ! Il jugea la chose intolérable. Il sentait sourdre en lui, avec toute sa violence, la passion d'autrefois, passion qui avait failli lui coûter la vie.

Gérard avait connu Madeleine Salebert d'une façon assez particulière. Au cours de son service militaire, alors que jeune sous-lieutenant, il prenait part aux manœuvres, le hasard d'un billet de logement l'avait fait recevoir chez elle, dans une petite bourgade de Bretagne, à quelques lieues du Mont Saint-Michel. Elle avait vingt ans ; lui vingt-quatre, l'âge de toutes les folies.

Invité à dîner par ses hôtes, Gérard fut tout de suite séduit par le charme et la beauté de cette jolie fille, si bien que le jour suivant, quand il reprit l'étape, il savait déjà que cette rencontre fortuite aurait des lendemains. En effet, Madeleine, à laquelle le jeune officier ne déplaisait pas, lui avait dit être étudiante à Paris. Son père, avocat à la Cour, passait seulement les mois d'été en Bretagne, dans leur propriété familiale. Ravi, Gérard avait édifié des projets qui, dès l'automne se réalisèrent. Il fut invité chez la jeune fille, et un agréable flirt s'ébaucha, avec toutes ses embûches. Ce qui devait arriver arriva. L'agrément céda le pas à l'amour. Or, à mesure que ce sentiment se développait chez Gérard, il semblait décroître chez Madeleine. Aussi le jeune élève des Beaux-Arts résolut-il de mettre un terme à son angoisse et de la demander en mariage.

Le père Baudry, gros négociant en vins à Bordeaux, approuva ce projet. Fort de cet appui, Gérard se rendit un soir chez Madeleine Salebert, décidé à parler. Là, quelqu'un l'avait devancé, qui lui fut présenté comme étant M. Philippe de Marey, brillant officier de cavalerie. Or, au cours de la conversation, Mme Salebert, intentionnellement ou non, insinua le motif de sa présence. Il était, ou allait être le fiancé de sa fille.

Gérard ne sut jamais comment il revint chez lui, après avoir écourté sa visite. Résolument, il s'efforça d'oublier ; mais ce fut en vain. Au lieu de s'émousser avec le temps, sa peine allait en s'aggravant ; et, un soir de cafard, tenaillé par le désespoir, il eut recours au suicide. Mais son heure n'était pas venue. Péniblement, il se rétablit, alors qu'au fond de son cœur une blessure plus grave subsistait. Des mois, des années passèrent. Enfin, il crut trouver dans le mariage, sinon la guérison définitive, du moins le moyen de se sauver de lui-même. Et, depuis qu'il avait donné son nom à Gisèle Verney, il semblait avoir oublié cette aventure.

Le fait de se retrouver, après huit années, subitement en sa présence lui prouva qu'il n'en était rien.

Qu'allait-il en advenir ? [Lire la suite page 18]

Gisèle, troublée, un cri de révolte au cœur à la pensée de Gérard, son mari infidèle, endormit le petit Daniel, comme à l'ordinaire.

Dessin de MILLET



LE NOËL DE GILBERTE

ELLE ÉTAIT TOUTE PÂLE, la jolie Gilberte, en ce soir de Noël 1900.

Toute pâle et toute triste ! Enveloppée dans un long peignoir de drap blanc, les pieds chaussés de mignonnes pantoufles, elle restait enfoncée dans une bergère, auprès de la cheminée, où un feu clair et ronflant envoyait des clartés roses sur le tapis de la chambre qu'occupait la jeune femme.

Il était environ 10 heures et demie et les cloches de la cathédrale sonnaient à toute volée.

C'était, par les rues animées de la ville, des allées et venues continuelles de gens affairés ou recueillis. Les uns descendaient de la gare ; heureux de passer les fêtes de Noël en famille : collégiens, employés, débarquaient avec leur petite valise et se pressaient pour arriver à temps à la messe de minuit que devait suivre un joyeux réveillon.

Les autres sortaient calmes de leur demeure et se dirigeaient joyeusement vers le temple sacré, tout inondé de lumière, bientôt embaumé d'encens.

C'était une de ces belles nuits d'hiver où la lune et les étoiles brillent d'un incomparable éclat. Les toits, couverts de neige, les arbres, la campagne au loin semblaient revêtus d'un manteau immaculé, comme si pour saluer la naissance du Roi des cieux et de la terre, il n'eût fallu, pour les âmes et la nature, que blancheur et pureté !...

Et les cloches tintaient toujours, vibrantes et joyeuses !... Un soupir s'échappa des lèvres de Gilberte en même temps qu'une larme glissait sur sa joue satinée.

— Vous pleurez, ma chère amie, s'écria un homme aux cheveux grisonnants, entrant au même instant dans la jolie chambre aux meubles Louis XVI.

Pour toute réponse, la jeune femme essuya ses yeux.

— Cela vous contrarie donc bien de ne point aller à la messe de minuit ? demanda le nouveau venu, presque étonné.

— Oui, Gontran, répondit l'affligée, car pour la première fois, depuis ma première communion, je n'assisterai pas à cette touchante cérémonie.

— C'est la faute de ce vilain rhume, sans cela nous y serions allés.

— Nous ? répéta Gilberte d'un air interrogateur.

— Vous ! du moins, expliqua-t-il, légèrement embarrassé.

Gilberte baissa la tête et soupira à nouveau.

Depuis dix mois qu'elle avait épousé Gontran Aulebin, dont l'usine employait presque tous les hommes valides de M..., la jeune femme avait soupiré plus d'une fois.

Non qu'elle fut malheureuse en ménage, Gontran était juste et honnête ; mais plongé dans le trac des affaires, il n'avait pas pour sa timide compagne, les soins touchants, les mille attentions dont Gilberte avait été entourée dans son enfance.

Beaucoup plus jeune que son mari, emmenée par lui loin de sa famille, elle se sentait, malgré la profonde amitié de Gontran, parfois seule et dépaycée dans cette contrée du nord, jusqu'alors inconnue.

Aussi ce soir de Noël, était-elle affreusement triste en reportant sa pensée vers la maison paternelle où sa place resterait vide !

Timidement, elle avait demandé à son mari de la conduire dans le Cantal.

— Impossible, ma pauvre enfant, avait-il répondu. Un déplacement à cette époque de l'année serait préjudiciable au fonctionnement de l'usine. Nous irons plus tard !...

La douce créature avait dû se résigner, elle était trop jeune et trop craintive pour entreprendre un aussi long voyage !

Comme sa présence ne dissipait pas la tristesse de sa femme, Gontran la fit parler de son pays, de ses parents, espérant ainsi la distraire.

— Alors ! que faisiez-vous le soir de Noël, quand vous étiez à Aurillac ? demanda-t-il en souriant.

— Nous allions, en famille, à la messe de minuit, d'abord... [Lire la suite page 58]



Conte
de Noël
par

CATHERINE
PHREBERT

Dessin de J. M.



3 Aides pour Maman

...À L'ÉPOQUE AFFAÏRÉE DES FÊTES!

Tant à faire... et si peu de temps pour le faire! Pourquoi ne pas laisser les Soupes Campbell's vous aider à servir des repas à la fois vite préparés et très nourrissants? En avez-vous sous la main — assez pour passer les Fêtes?



RECHERCHER
L'ÉTIQUETTE
ROUGE-ET-BLANC

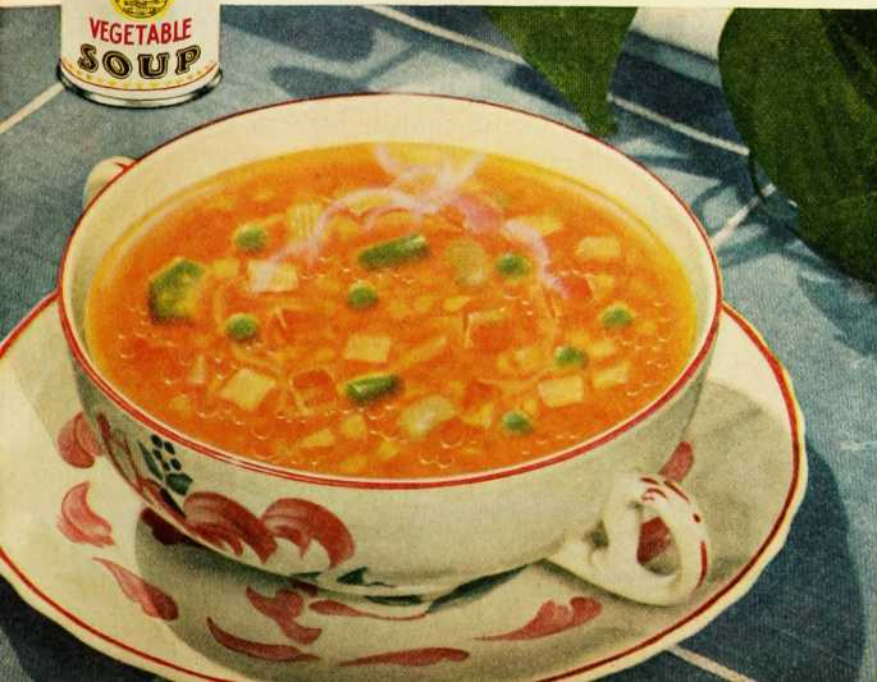
Lunch servi en un clin d'oeil!

La soupe favorite au Canada... faite suivant une recette exclusive à Campbell's, avec de délicieuses tomates mûries au soleil... qui sont mélangées avec du beurre de table et un soupçon d'assaisonnement. La Soupe aux Tomates Campbell's est toujours très recherchée pour les lunches de famille.

PRÉPARÉES PAR
CAMPBELL'S
AU CANADA

Souper prêt en un rien de temps!

Prenez simplement une casserole du placard, ouvrez une boîte de Soupe aux Légumes Campbell's! En un rien de temps, les bols de soupe fumante sont sur la table. Elle possède les éléments nutritifs du bon bouillon de boeuf, plus quinze légumes potagers. Une bonne soupe pour commencer un repas substantiel.



Vite préparée pour le dîner!

Et quelle soupe appétissante! Le Consommé Campbell's est fait avec du boeuf qui a mijoté doucement jusqu'à ce que tout ce qu'il contenait de bon soit passé dans le bouillon clair. C'est justement la soupe qu'il faut pour bien commencer un repas — y compris le festin de Noël!





Paix sur la terre

DANS SON COCON de neige, la terre mûrit encore une fois, préparant l'éclosion des moissons nourricières si impatiemment attendues;

après cinq années tragiques, les hommes peuvent enfin respirer, les enfants peuvent dormir et les femmes peuvent rêver, en berçant, un demain joyeux;

un demain magnifique qui sera de paix et de douceur et de joie; pourvu que, vrai-

ment, et comme le chantait la voix des anges parmi les tièdes étoiles de Bethléem, il y a deux mille ans, la divine Bonne Volonté descende et habite enfin le cœur des hommes rassérénés.

Car, nous le savons, il suffit d'un seul homme pour déchaîner les Furies de la guerre, tandis que la paix est une œuvre collective et quotidienne qui veut chez tous un cœur fraternel.

(Légende de Ringuelet)

LA BRASSERIE **MOLSON** LIMITÉE

Dans le Monde Sportif

Par OSCAR MAJOR

CHOSSES ET AUTRES

■ Roland Gladu, des Royaux de Montréal, l'un des meilleurs cogneurs des classes AA, ne regrette aucunement son séjour hivernal à la Havane, où il joue pour le club Cienfuegos (cent feux) en compagnie de l'habile lanceur Jean-Pierre Roy, qui se distingue sur le monticule cubain. L'équipe des deux joueurs canadiens-français occupe présentement la seconde place, une joute en arrière des meneurs, le club Habana, Cuba. Peut-être, au moment où vous lirez ces lignes, l'équipe de Roland et Jean-Pierre aura pris les devants... Roland Gladu a conservé jusqu'ici une moyenne de .340 au bâton. On lui a promis un boni de \$500, s'il termine la saison avec une moyenne de .320. C'est une affaire presque assurée pour notre frappeur naturel!... Les Cubains sont, depuis toujours, des parieurs de première zone. Ils le prouvent à chaque partie, en risquant de fortes sommes, à l'aide de preneurs aux livres qui font florès dans les estrades, à ciel ouvert, sans qu'ils soient incommodés par qui que ce soit. On sait que, dans le baseball organisé, les paris faits dans les estrades sont formellement défendus... A certaine de ces joutes, on voit une assistance de 25,000 personnes, enthousiastes au premier degré. Il n'y a aucun doute que l'appât du gain attire ces foules. A Cuba — et ce n'est pas la seule place — la classe ouvrière a de la misère à rencontrer les deux bouts, tant elle est exploitée par la gent industrielle. Et que dire de la classe pauvre! C'est inconcevable, paraît-il... Roland Gladu et Jean-Pierre Roy reviendront à Montréal, au milieu du mois de février prochain, environ un mois avant leur départ pour le camp d'entraînement des Dodgers de Brooklyn.

■ On ne vieillit pas sur le tapis. Un lutteur professionnel n'a pas d'âge. Nous avons eu maintes fois l'occasion de le constater. Ed "Strangler" Lewis, qui doit dépasser la soixantaine, prend encore part à des matches de lutte, en finale, s'il vous plaît, à Washington. Si la lutte libre était honnête, l'ancien champion mondial Lewis, qui n'a qu'un œil et des muscles prêts à l'embaumement, ne tiendrait pas un rôle de premier plan, après avoir franchi le cap de la soixantaine, quoiqu'il ait eu des ressources extraordinaires. Pour Lewis et ses combinards, la lutte est donc une fontaine de Jouvence, qui ébahit les "cochons de payants" un peu partout...

■ Réponse à M. H. Martin, Montréal. Dans l'histoire des ligues majeures, il est arrivé une fois seulement que les deux lanceurs des clubs en lice aient réussi à officier durant une joute de neuf manches, sans accorder de point, ni de coup sûr. Ce fut le 2 mai 1917 que les lanceurs Fred Toney, du Cincinnati et J. Vaughn, du Chicago, de la Ligue Nationale, bataillèrent ferme pendant 9 manches. A la dixième reprise, Toney l'emporta par 1 à 0, sans accorder de coup sûr.

CULTURE PHYSIQUE AU JUNIORAT DU SACRÉ-CŒUR D'OTTAWA

Le vieil axiome "mens sana in corpore sano" — un esprit sain dans un corps sain — est mis en relief dans le programme de culture physique, inauguré au bénéfice des étudiants du Juniorat du Sacré-Cœur d'Ottawa, maison de formation des futurs missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

Astreints à des études sérieuses et à une discipline sévère, les élèves du Juniorat y trouvent un sain délassement corporel en même temps qu'un divertissement de bon aloi. La culture physique sert maintenant de

base aux sports variés, auxquels s'adonnent les élèves et les résultats obtenus ont dépassé toutes les espérances.

Comme résultat tangible du cours, le R.P. J.-M. Montpetit, O.M.I., préfet des études, nous confiait que les étudiants qui ont montré le plus d'aptitude en culture physique sont parmi les premiers de classe et ont obtenu les meilleurs résultats aux derniers examens.

En arrivant au Juniorat, les élèves entreprennent un cours de treize années de fortes études qui n'est pas sans soulever de graves problèmes de santé. Au mois d'avril 1944, le R.P. G. Forcade, O.M.I., proposa l'inauguration d'un cours de gymnastique danoise. Il avait lui-même suivi des cours d'été durant deux ans à Calgary et avait fait bénéficier ses écoles indiennes de l'Ouest de ses connaissances en culture physique.

Grâce à l'amabilité du major Jan Eisenhardt, du Ministère de la santé nationale et du bien-être social, le Père Montpetit put assister, le mois suivant, à la première réunion du Conseil National d'aptitude physique. Peu de temps après, un étudiant, J. Cheff, d'Ottawa, fut dépêché, à Calgary, pour y suivre un cours d'instructeur. Il en revint qualifié pour l'enseignement.

Dès septembre 1944, la culture physique devenait matière obligatoire au programme d'études. Tous les élèves subirent un examen médical minutieux et furent classés en trois groupes selon leurs aptitudes et leur âge. On organisa trois périodes d'une heure par semaine, comprenant des exercices fondamentaux, complétés et agrémentés par des exercices sur matelas, tremplin et cheval allemand. Des exercices de natation furent aussi organisés, tous les mercredis.

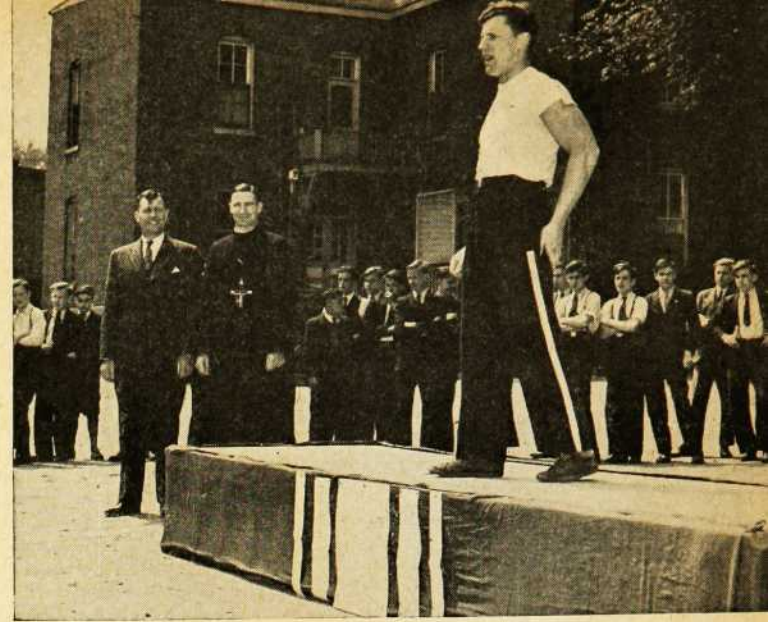
Peu de temps après l'organisation des cours, le major Eisenhardt vint encourager professeurs et étudiants de sa présence et de ses conseils. Durant toute l'année, l'enthousiasme ne connut pas de baisse et les professeurs furent unanimes à reconnaître que la culture physique favorisait la bonne humeur, la bonne digestion, la bonne santé, l'esprit de discipline, une meilleure conduite et une plus grande facilité de concentration à l'étude.

Encouragées par les résultats tangibles des cours de culture physique, les autorités du Juniorat ont décidé de les établir sur une base encore plus solide. Avec le concours du Conseil National d'aptitude physique, le Père Joly, accompagné de six étudiants, a pu suivre le cours de culture physique, donné à Calgary. Après cinq semaines d'études, ils sont revenus avec des diplômes d'instructeurs. Les élèves qui se sont qualifiés aux examens de Calgary sont Jocelyn Grenier, de Victoriaville, P.Q.; Jean-René Côté, de Baie des Sables, P.Q.; Raymond-Marie Boulet, de Saint Tite, P.Q.; Laurent Pelletier, de Shawinigan, P.Q.; Fernand Braun, de Kapuskasing, Ont., et Jean-Marcel Hébert, de South Lancaster, Ont.

A Calgary, les étudiants du Juniorat ont fait leur marque, puisque deux d'entre eux, Laurent Pelletier et Jean-Marcel Hébert, ont été élus secrétaire et vice-président, respectivement, du conseil des élèves du cours d'été.

De son côté, le Père Montpetit s'est dirigé vers Montréal où il a suivi les cours d'été de l'Institut de Culture Physique Kebedgy, acquérant ainsi de nouvelles connaissances dont pourront bénéficier les étudiants.

Les autorités du Juniorat se proposent d'instituer des examens en culture physique, sous la tutelle du Conseil National d'aptitude physique, afin de distribuer des grades en ce domaine.



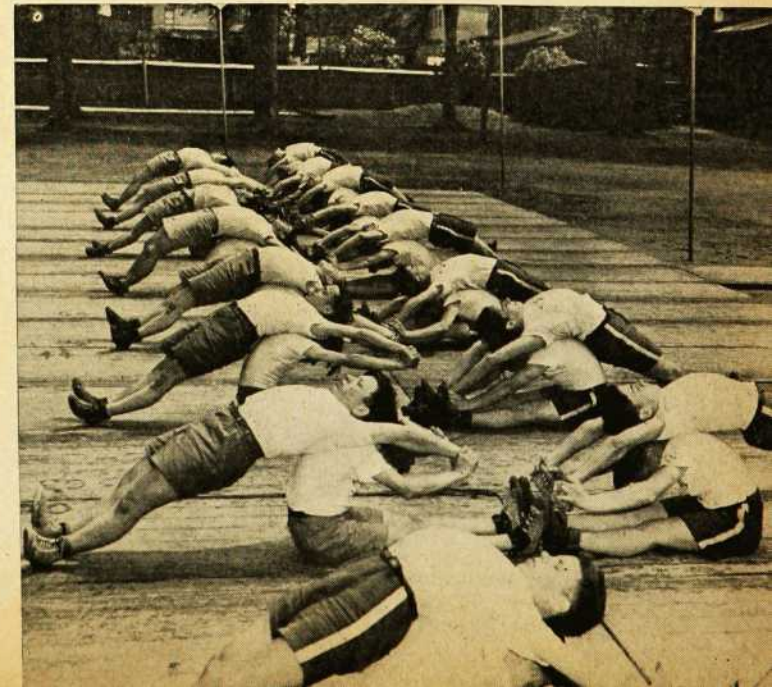
Le major Jan Eisenhardt, directeur du Conseil National d'aptitude physique, passe en revue les jeunes athlètes du Juniorat du Sacré-Cœur d'Ottawa, au cours d'un exercice de culture physique. Il est accompagné du révérend père J.-M. Montpetit, o.m.i., préfet des études. Sur la plate-forme, Joseph Cheff, d'Ottawa, un étudiant, premier instructeur, dirige les élèves.



Groupe de jeunes élèves du Juniorat du Sacré-Cœur, dont les succès en culture physique sont dus, en grande partie, au R.P. J.-M. Montpetit, o.m.i., à gauche, J. Cheff, instructeur, et le R.P. Félix Massé, o.m.i., supérieur de la maison.

Le jeu de bascule est au nombre des exercices de culture physique auxquels s'adonnent les élèves du Juniorat du Sacré-Cœur, d'Ottawa.

Photos O.N.F.



ALLO! oui; bonjour, chéri... Très bien; bébé a parfaitement dormi... Moi? moins bien. Je t'attendais presque... Oui, oui, je sais bien. Tu rentres ce soir, je pense? Demain seulement! Oh! c'est long... Oui, bien sûr; ne suis-je pas toujours raisonnable?... Bon! demain matin... Non? tu n'es pas certain? Alors je ne compte pas sur toi pour déjeuner; tu arriveras quand tu pourras... Téléphone encore ce soir, si tu peux. Je te donnerai d'autres nouvelles de Dany... Au revoir, chéri... Mais non, je ne suis pas contrariée! un peu déçue, simplement. Je croyais à une absence d'un soir, et cela se prolonge deux jours. Tu comprends?... Mais oui, mon grand! moi aussi je t'embrasse! Je t'embrasse même deux fois! Une pour moi, à la petite place que tu aimes!... L'autre pour notre bambin. Au revoir!

Ayant reposé l'écouteur, Mme Baudry essuya une larme furtive, avant de rejoindre Mme Verney, sa mère, dans la chambre où reposait bébé Dany. Celle-ci n'avait jamais beaucoup sympathisé avec son gendre, tout en reconnaissant qu'il était le modèle des maris, faisant à sa fille une existence dorée, se montrant envers elle tendre et empressé; de sorte que madame mère ne trouvait pas matière à exercer, ainsi qu'elle l'eût souhaité, son rôle de belle-maman autoritaire. Néanmoins, elle montait une garde farouche, ne désespérant point d'en trouver l'occasion.

Au demeurant, Mme Verney n'avait jamais désiré le mariage de sa fille. Elle était une de ces mères égoïstes qui ne voient le bonheur de leurs enfants qu'au travers de leur propre tranquillité. Veuve, elle caressait l'espoir de garder sa fille près d'elle, et tout prétendant éventuel prenait à ses yeux figure d'intrus. Aussi bien ce n'était pas Gérard qu'elle détestait, mais l'homme qui lui avait pris Gisèle.

Celle-ci, consciente de l'état d'esprit de sa mère, faisait tous ses efforts pour arrondir les angles, soit en gardant un silence prudent, soit en évitant certains sujets de conversation subversifs ou prêtant à équivoque.

Quant à Gérard, il n'avait pour sa belle-mère qu'une indifférence sans rides. Cependant, il reconnaissait son dévouement pour Gisèle et Dany et c'était, poussé par cet état d'esprit, qu'il avait conseillé à sa femme de l'appeler près d'elle durant sa courte absence.

Dès que Gisèle, après le coup de téléphone de son mari, eut regagné la chambre du petit malade, sa mère, bien qu'elle ne l'eût point appelée, vint la rejoindre et tout de suite, curieuse, s'informa:

— C'est Gérard?
— Oui, répondit laconiquement la jeune femme.

— Il rentre pour le déjeuner?
— Non! il ne compte revenir que demain dans la soirée.

— Tous les mêmes, les hommes! Heureusement que nous sommes là, nous les mères.

Gisèle, redoutant une digression fâcheuse, prit immédiatement position.

— Voyons, maman, Gérard est en voyage d'affaires et non pour son plaisir.

— Chartres n'est pas si loin de Paris qu'il ne puisse rentrer, alors que son fils est malade!

— Allons! tu es injuste comme toujours quand il s'agit de ton gendre. Mais tu sais que cela ne m'impressionne nullement. Je l'aime... et il m'aime. Le reste ne compte pas.

Mme Verney eut un petit sourire pointu.

— Ah! l'amour! parlons-en!... Tu es bien comme toutes tes semblables! Et tu t'imagines vraiment, ma petite,

que les hommes raisonnent comme toi?

— Comment: raisonnent comme moi? Je suis sûre de Gérard, et je sais qu'il n'aimera jamais que moi.

— Heureusement encore que tu ne dis pas qu'il n'a jamais aimé que toi! parce que là, tu pourrais faire fausse route.

— Qu'en sais-tu?
Mme Verney eut un geste vague, dont l'imprécision était plus perfide que la plus claire des affirmations.

— Ma pauvre maman, insista Gisèle, intriguée, avoue que tu ne m'as jamais pardonné mon mariage, et tu cherches tout ce qui pourrait m'éloigner de Gérard. Si tu n'étais pas ma mère, et aveuglée précisément par ton amour maternel, je ne te pardonnerais jamais cette sourde hostilité, qui n'est que de la déformation sentimentale. Mais je t'excuse. Tu ne te rends pas compte du mal que tu fais... ou que tu voudrais faire.

— N'empêche que si tu te donnais la peine d'interroger ceux qui ont connu ton mari autrefois, ils t'apprendraient qu'il a voulu se tuer... et pour une femme. Il s'est raté!... C'est peut-être tant mieux... ou tant pis!

Gisèle était livide.
— Qui t'a dit cela?... Je veux savoir.

— Oh! c'est tout à fait par hasard... au mois de mai dernier, pendant ma saison de Vichy... Jamais je n'avais voulu t'en parler...

— Et tu aurais mieux agi en prolongeant ton silence. La vie de Gérard avant nos fiançailles ne m'intéresse pas, et surtout ne m'appartient point.

Mais l'ivraie était semée. Gisèle, plus troublée qu'elle n'eût voulu le paraître, quitta la chambre, sans avoir posé la question décisive. Nonobstant, elle devait, à dater de cette minute, et quoi qu'elle fit pour s'en libérer, porter en elle le plus effroyable tourment. Gérard avait voulu se tuer pour une femme! Qui donc était cette femme, et pour-

quoi ne lui avait-il jamais parlé de cela?

Si Mme Beaudry avait accompagné son mari au château des Combes, elle eût sans doute découvert la clef du mystère. En tout cas, elle eût évité une catastrophe. Comme il le prévoyait, Gérard s'était trouvé le voisin de table de Mme de Marey et, après quelques instants de silence gêné, la conversation avait pris tout de suite une tournure significative.

— Quelle étrange chose que le hasard! dit à mi-voix Madeleine. Qui eût pu prévoir qu'il nous réunirait après huit années?

— Il serait, je crois, plus sage, observa Gérard, de ne pas évoquer le passé.

La jeune femme eut un sourire ambigu et se tut de nouveau.

Les convives étaient peu nombreux. En plus des châtelains, des jeunes neveux, de Madeleine et de Gérard, il n'y avait que Jacques de Bernemont et sa femme Clotilde, dont Mme de Marey était l'amie et vaguement cousine par son mari. C'est pour cette raison que celle-ci avait été conviée au château.

Le dîner s'acheva sans que l'architecte ait renoué la conversation dangereuse, prudemment interrompue.

La comtesse de Bernemont, sa voisine de gauche, ignorant ses relations passées avec Madeleine, fit l'éloge de Gisèle tout au long du repas. Tout était prétexte à parler d'elle. Gérard s'en trouvait très gêné, mais au fond, fort heureux d'entendre la comtesse porter aux nues les vertus conjugales de l'absente, épouse et mère accomplie, et retenue au foyer par son devoir maternel.

A plusieurs reprises, l'architecte surprit le regard de Madeleine posé sur lui, et son trouble ne fit que grandir de cette manière d'inquisition. A tel point qu'en sortant de table il mani-

festait le désir de regagner Paris. Il avait eu, avant de passer à la salle à manger, une conversation d'affaires avec le comte et son fils et, bien qu'il restât encore certains points de détail à régler définitivement, il voulait partir, sentant le danger tout proche et, s'il demeurait, inévitable.

Mais le comte poussa les hauts cris, la comtesse en fit autant, de telle sorte que, faute de prétexte avouable, Gérard se vit contraint de rester.

Au cours de cette brève controverse, Mme de Marey ne souffla mot, jouant l'indifférence, et ce fut cette comédie qui le décida. Sensation paradoxale, en vérité. Sans doute eût-il dédaigné une femme qui, manifestement, aurait cherché à le reprendre, alors qu'au contraire cette apparente froideur fut le stimulant donnant l'assaut à son orgueil de mâle. Gérard eut le désir de vaincre, parce que Madeleine semblait inaccessible. Ce n'était d'ailleurs à ce moment chez lui qu'une sorte d'enjeu qu'il s'offrait à soi-même, ne songeant pas un instant au risque qu'il courait en jouant avec le feu, risque dont Gisèle ne saurait jamais rien. Mais à l'idée de passer la nuit sous le même toit que Mme de Marey, son sang fut en ébullition et, dans son esprit, sa décision fut prise.

Toute la veillée étant consacrée à l'inévitable bridge, il ne chercha point à la joindre; mais quand, vers minuit, chacun regagna son appartement, il s'inclina devant la jeune femme, baisa avec une insistance un peu trop appuyée la main qu'elle lui tendait, mais ne dit rien. Leurs regards, cependant, se montrèrent plus bavards; aussi, quand le château se fut endormi, à pas de loup, il gagna la chambre de Madeleine que le hasard complice avait placée juste en face de la sienne. En déshabillé de soie blanche, Mme de Marey était assise devant sa coiffeuse. Dans le miroir du petit meuble, elle aperçut Gérard comme il poussait la porte. Brusquement, elle se retourna.

— Vous! s'écria-t-elle d'une voix étouffée; c'est de la folie!

— Je sais.
Ils étaient maintenant debout face à face, se fixant ardemment. Il tendit les bras, attira contre lui le corps magnifique et frémissant, et leurs bouches s'unirent farouchement. Impérieux, le passé le reprit tout entier et, dans cette minute, il oublia tout ce qui n'était pas la femme qu'il étreignait, et dont le parfum inoublié le grisait à nouveau...

Madeleine, ayant fort adroitement ranimé en lui la flamme d'autrefois, s'était fait passer pour une victime, sacrifiant son amour au devoir. Son père, prétendit-elle, ayant de grandes obligations envers la famille de Marey, l'avait en quelque sorte contrainte à cette union; mais elle affirmait n'avoir jamais aimé que Gérard. A la nouvelle de sa tentative de suicide, elle aurait voulu lui écrire, se doutant du motif de cet acte de désespoir; mais elle jugea prudent de renoncer à ce projet, craignant d'aggraver le mal. Libre aujourd'hui, elle avait à cœur de réparer le passé.

Tout ceci fut dit entre deux étreintes. Le moment était habilement choisi pour cette confession. Aussi, cette nuit-là, la pauvre petite Gisèle fut totalement oubliée.

Cependant, lorsqu'il fut seul et qu'il se retrouva en face de sa conscience, Gérard comprit et évalua les conséquences de sa conduite et il se méprisait. L'âme humaine était-elle donc si malléable qu'elle put en quelques heures s'égarer à ce point! Tout le reste de la nuit, il réfléchit à la situation telle qu'elle se présentait. Ayant formellement promis à Madeleine de rester au château jusqu'au lendemain, dès dix heures, il téléphona à sa femme pour la prévenir. Et, pour la première fois, il lui mentit.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle Série)

7	4	6	2	8	5	3	7	6	4	2	5	8	3	6	5
V	B	I	F	C	V	D	I	R	O	A	O	A	O	E	U
8	6	3	5	7	2	6	4	8	5	2	7	3	4	6	2
D	Z	N	S	S	I	A	N	E	S	T	I	N	N	L	E
6	8	2	5	7	4	3	8	6	2	7	4	8	3	5	6
A	A	S	E	T	E	E	U	M	D	E	S	U	Z	R	E
7	4	8	2	6	5	3	8	2	7	5	3	6	2	8	5
I	U	T	E	S	E	A	I	S	N	Z	U	S	H	L	D
6	3	7	5	2	6	4	8	3	6	5	2	7	4	3	5
E	X	A	U	E	D	R	E	P	E	R	U	T	P	A	E
7	3	6	5	4	7	3	2	6	5	4	7	3	6	2	5
T	U	M	V	R	E	V	R	I	E	I	N	R	N	E	I
5	7	4	6	2	7	5	3	6	5	4	6	3	7	5	2
L	D	S	U	U	L	E	I	O	E	T	S	E	N	X	

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle, pointez votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

Quand il eut raccroché le récepteur et qu'il se fut mis en quelque sorte en face de son devoir par cette courte conversation, il passa par un terrible accès de remords et de dégoût de soi-même en songeant au chagrin de Gisèle, si jamais elle apprenait la vérité. Aussi, toute la journée essayait-il de fuir Madeleine. Il y réussit, car il se trouva retenu dans le bureau du châtelain et ne put satisfaire à son désir de l'accompagner dans sa promenade.

Vers le soir, quelques instants avant le dîner, le comte lui dit à brûle-pourpoint :

— Je ne savais pas que vous connaissiez Madame de Marey.

Avant de répondre, Gérard chercha les yeux de son interlocuteur. Que savait-il au juste ?

— Je n'ai pas connu Mme de Marey, mais Mlle Salebert...

Le comte sembla rassuré et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente, Gérard ajouta :

— Et j'étais loin de m'attendre à la rencontrer ici.

— C'est une amie de ma belle-fille. Depuis la mort de M. de Marey, lequel, vous le savez sans doute, s'est tué au Concours Hippique, les deux jeunes femmes sont très liées. Je crois que Clotilde projette de l'emmener à Toulon, où Jacques vient d'être tout récemment affecté.

Gérard ne répondit rien, et pour cause. Il savait, lui, que Madeleine caressait d'autres projets auxquels il n'était point étranger. Il se trouvait partagé entre deux sentiments. Celui de rompre, quoi qu'il lui en coûtât ; et, de ce fait, la perspective du voyage à Toulon faciliterait la chose ; ou se laisser emporter au gré de sa folle passion et accepter de revoir Madeleine à Paris, où, dans la discrète immensité de la grande cité, ils pourraient se rencontrer en toute quiétude. Sans doute, ses indécisions se lisaient-elles sur son visage, car le comte lui dit :

— Vous semblez préoccupé. Je crois que nous abusons un peu de votre complaisance. J'oublie que votre petit Daniel est gravement souffrant.

Ce rappel de l'enfant qu'il chérissait, impressionna désagréablement Gérard ; et il eut sans doute influencé sa réponse et dicté sa décision si, dans le même instant, Madeleine n'était passée sur la terrasse, sous les fenêtres même du cabinet de travail.

— Je partirai demain matin, dit-il, sachant qu'il avait encore la nuit en perspective. Je travaillerai un peu après le dîner, si vous le permettez.

L'heure de se mettre à table approchait. Ensemble ils regagnèrent le salon. Chemin faisant, le comte de Bernemont, revenant à son idée, passa son bras sous celui de l'architecte en disant :

— Vous ne sauriez croire, mon cher ami, combien ma femme et moi déplorons l'absence de Mme Baudry. J'espère que vous nous l'amènerez à votre prochaine visite ?

Ils étaient arrivés à la porte du grand salon. Gérard répondit par un oui de pure politesse, car il pensait le contraire. Jamais il ne voudrait conduire Gisèle dans ce château où son malheur et le sien étaient en train de se consumer.

CHAPITRE III

CINQ MOIS plus tard. La veille de Noël. Comme toutes les mamans, Mme Baudry s'affaire aux préparatifs de la fête tant espérée par les tout-petits. Dans un coin du salon, un sapin est planté, et déjà de nombreux joujoux y sont accrochés. Plus loin, dans l'âtre, les petits souliers attendent.

Gisèle surveille l'horloge. Les aiguilles tournent trop lentement. Huit heures dix, et Gérard n'est pas rentré. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

Dans son inquiétude soudaine à l'idée d'un accident possible, la jeune femme vient se réfugier dans la chambre de son petit Daniel qui, depuis une heure, est endormi. Elle s'assied près du lit, prêtant l'oreille aux moindres bruits. Et les minutes passent, cruelles, aggravant son souci.

La pensée lui vient alors qu'elle n'était pas à la maison à midi quand Gérard est parti. Elle se trouvait au Bois avec Dany.

« — Sans doute, a-t-il a été appelé par téléphone pour quelque rendez-vous urgent », se dit-elle.

Voulant s'assurer s'il n'a pas laissé un mot, elle se lève, traverse le couloir et pénètre dans le studio où elle a l'habitude de passer toutes ses soirées pendant que son mari travaille, ou, plus exactement, où elle passait ses soirées ; car depuis quelque temps, les affaires de Gérard l'appelaient souvent au dehors, il lui arrive de dîner seule et veiller en solitaire.

Mais la célébrité croissante de l'architecte demandait quelques sacrifices et Gisèle s'était résignée, tout en regrettant en silence leurs premières années d'intimité.

Elle s'occupait beaucoup de son enfant, bien que Gérard eût exigé qu'elle prit une nurse, afin de pouvoir, plus librement, remplir ses obligations mondaines, corollaire de leur situation. Néanmoins, elle saisissait toutes les occasions d'avoir à elle seule Dany, qui devenait un charmant petit espiègle.

Elle voyait peu sa mère, dont l'hostilité pour son mari ne désarmait pas. Elle n'avait point oublié la phrase incisive de certain jour de juillet, et ce ne fut point sans beaucoup lutter qu'elle put éviter d'aborder ce sujet avec Gérard. Maintenant elle y songeait le moins possible, et seulement quand les absences prolongées de son mari la laissaient trop longtemps seule avec ses pensées.

Assise maintenant devant le bureau, Gisèle n'y trouva pas le mot qu'elle espérait, mais cependant s'attarda dans ce cadre qui lui plaisait. Elle prit sur une causeuse un livre acheté la veille et pas encore découpé. Elle chercha vainement sur la table de travail un coupe-papier, ouvrit un tiroir au hasard et sans plus de succès ; mais son regard fut attiré par un petit paquet d'où s'échappait une chaînette d'or. Sans hésiter et n'y attachant aucune importance, elle le défilça et découvrit un bracelet ancien en or massif, portant sur l'avers un lourd cabochon de même métal, orné de perles fines. Elle se dit que c'était là sans doute un cadeau que son mari lui destinait et elle s'en réjouit. L'ayant examiné plus attentivement, elle devint subitement très pâle. Dans l'axe du cabochon, sur le point opposé du bracelet, deux initiales étaient gravées : deux M entrelacés.

Comment ce bijou se trouvait-il là, et à qui était-il destiné ? Craignant le retour de Gérard, Gisèle refit soigneusement le paquet, referma le tiroir et se retira chez elle, ne voulant à aucun prix être soupçonnée de curiosité méfiante. Nonobstant, elle demeurait troublée.

Or, pour accroître son émoi, Gérard ne rentrait pas. Enfin, vers neuf heures moins le quart, il arriva, l'air joyeux comme de coutume, et porteur de plusieurs paquets, les uns pour Gisèle, le reste pour Daniel. Le visage de Gisèle s'éclaira, car parmi les cadeaux qui lui étaient destinés, se trouvait aussi un bracelet ancien, mais différent de l'autre et, tout de suite, elle pensa que celui du tiroir devait être rendu. Elle n'y songeait plus quand, au milieu du repas, Gérard lui déclara, d'une voix quelque peu gênée.

— Tu sais, chérie, qu'il va me falloir te quitter un instant. J'ai refusé de



VENEZ

Célébrer
AU Vieux Québec

LA NOËL DE LA VICTOIRE

VENEZ au Château Frontenac passer les Fêtes de Noël et du Jour de l'An, dans le cadre sympathique et somptueux de cette magnifique hôtellerie dont le style s'inspire de vieux châteaux français. Le service y est courtois, empressé — la cuisine, excellente et le confort, parfait.

Durant votre séjour à Québec, vous pourrez visiter la ville en carriole, faire du patin sur la patinoire de la Terrasse ou, mieux encore, pratiquer le ski sur les belles pentes du lac Beauport, sous la direction experte de Fritz Loosli.

Les prix sont modérés au Château. Pour réserver, écrivez au gérant de l'hôtel ou adressez-vous à tout agent du Pacifique Canadien.



diner avec Bordier, mais je n'ai pu m'en tirer qu'en lui promettant de le retrouver à onze heures chez Weber.

— Bordier ? fit Gisèle un peu froide. Qui est ce Bordier ?

— Un gros entrepreneur avec qui je travaille à Boulogne. C'est un client trop intéressant, pour que je le contrarie. Mais rassure-toi je serai de retour de bonne heure. Nous réveillonnons ensemble.

Diplomate, Gérard souligna sa phrase d'un baiser bien conditionné et se mit en devoir de raconter avec sa verve ordinaire, une histoire abracadabrante qui dérida complètement Gisèle. Ensemble ils allèrent voir Daniel endormi, et Gérard tint à mettre lui-même la dernière main à l'arbre de Noël.

— Ne pourrais-tu t'accompagner chez Weber ? demanda timidement Gisèle, que la perspective de cette soirée solitaire chagrînait un peu.

— Tu n'y penses pas ! Nous allons parler chiffres, plans et devis et, si tu étais là, je ne pourrais abrégier l'entretien à mon gré. Il faut être raisonnable, ma petite Gis. A minuit tapant, je te le promets, je serai là, tout comme le père Noël.

Gérard passa dans son bureau pour y prendre les papiers dont il aurait besoin et, après un dernier baiser, dégringola l'escalier.

Restée seule, Gisèle s'installa dans le salon. Elle avait apporté son livre, un bon roman de Pierre Benoit, et tenta de s'intéresser à l'histoire de Philippe Mestre et d'Armande Cajar, mais sans y parvenir. Elle trouvait très étrange ce rendez-vous d'affaires à onze heures du soir, une veille de Noël. Et puis il y avait le fameux bracelet aux initiales mystérieuses ! Prise de soupçon, elle retourna dans le bureau, ouvrit le tiroir, le bracelet n'y était plus.

Sur le moment, elle resta médusée, n'osant comprendre ; mais très vite, elle réalisa la fourberie de Gérard. Une colère froide s'empara d'elle. Le mention dans les paumes, elle réfléchit, et maintes choses inexplicables prirent leur valeur exacte. Depuis quelques mois, Gérard n'était plus tout à fait le même. Certes il était toujours tendre, empressé même ; cependant, cette tendresse et cet empressement apparaissaient factices et comme trop appuyés. Ses soirées passées au dehors trouvaient là leur prétexte : il y avait une femme dans sa vie, et c'était elle qu'il allait retrouver ce soir.

Gisèle était indignée. Elle revoyait son mari, un instant plus tôt, se complaire à l'arrangement de l'arbre de Noël, et elle ne pouvait croire encore à tant d'hypocrisie ! Un semblable oubli de ses devoirs lui parut tellement énorme qu'elle se refusait, malgré les apparences, à y ajouter foi. Les yeux pleins de larmes, Gisèle évoquait toutes ces douloureuses hypothèses, mais ne se laissait point abattre. Son enfant, leur enfant, les sauverait. Mais avant tout, il lui fallait savoir. Sans hésiter, elle passa dans sa chambre et s'habilla. Dehors il pleuvait, une de ces petites pluies fines qui vous pénètrent comme le poison de la jalousie ; mais peu lui importait, elle se sentait poussée par une force irrésistible. Elle voulait regarder le danger en face pour le mieux écarter, s'il en était temps encore.

Avant de partir, elle alla voir son fils, évitant de faire le moindre bruit pour ne pas donner l'éveil à la nurse qui dormait, toutes portes ouvertes, dans la chambre voisine. Elle effleura d'un baiser les fines boucles blondes, fit une prière mentale et quitta la pièce.

Quand elle fut dehors, sous la pluie glaciale, elle eut une seconde d'hésitation. N'allait-elle pas faire une sottise ? Le bracelet disparu n'était peut-être qu'un modèle, destiné, comme elle l'avait pensé, à être restitué au bijou-

tier. Les soirs de réveillon, beaucoup de magasins restent ouverts. Mais, à cet instant, la phrase perfide de sa mère lui revint à l'esprit : « Gérard avait jadis voulu se tuer pour une femme ! » Si c'était cette femme, aimée jusqu'à vouloir mourir, qu'il était allé rejoindre au risque de détruire à jamais son foyer !

Gisèle héla un taxi et se fit conduire à la Madeleine.

La malheureuse était bien près de la vérité. Depuis cinq mois, depuis leur rencontre au château des Combes, Gérard rendait visite à Madeleine de Marey. Celle-ci s'était installée boulevard de Courcelles, à deux pas du parc Monceau, dans un petit appartement coquet, où chaque jour l'architecte se présentait.

Il lui fallait fournir un gros effort pour redevenir chez lui le mari affectueux et attentionné, encore qu'il n'eût jamais cessé d'aimer sa femme. La passion qui le liait à Madeleine n'était pas de même essence que l'amour très pur qu'il vouait à Gisèle, petit être fragile et sensible.

Ce soir de Noël, et malgré son désir, il avait refusé de passer la veillée avec Madeleine. Pour avoir la paix, il était passé chez elle avant le dîner, et n'avait réussi à se libérer qu'en lui promettant de la rejoindre chez Weber. Elle irait ensuite réveiller avec des amis, et lui, Gérard, rentrerait sagement à son foyer.

Néanmoins, quand il pénétra dans la brasserie de la rue Royale et qu'il n'aperçut point celle qui devait l'y attendre, il éprouva une déception qui lui démontra une fois de plus à quel point était enraciné en lui ce méprisable attachement. Il choisit une table écartée et se prépara à la patience. Celle-ci ne fut pas trop durement mise à l'épreuve ; car, à peine était-il assis, que la jeune femme entra douillettement emmitouffée dans un manteau de vison, sous lequel se devinait la robe de soirée en crêpe vert pâle.

— Je ne suis pas en retard ? dit-elle de sa voix chaude, en tendant la main au baiser de Gérard.

— J'arrive, répondit celui-ci.

Puis, comme elle laissait gracieusement tomber sa fourrure sur une chaise voisine, il ne put céler son admiration.

— Dieu ! que tu es jolie ! C'est pour me rendre jaloux, je pense, que tu vas t'exhiber sans moi ce soir ?

Madeleine minauda :

— Oh ! tu exagères. Evidemment, à côté de ton veston, ma toilette tranche, peut-être ; mais rien ne t'empêchait d'être en habit... pas moi, toujours !

Gérard comprit que la conversation tournait de court, et il se garda de répondre, du moins sur ce sujet. La commande passée au maître d'hôtel, il sortit de sa poche le paquet trouvé quelques heures plus tôt par Gisèle, le développa et tendit le bracelet à la jeune femme.

— J'espère que tu es satisfaite ? Les initiales sont gravées selon ton désir.

Glissant le bijou à son bras, Madeleine répondit par un sourire. C'était là un cadeau offert huit jours plus tôt, et les initiales n'étaient qu'un caprice que Gérard cependant avait tenu à contenter. On sait ce qui en advint. Dans sa hâte à rejoindre Madeleine en fin d'après-midi, le jeune architecte ayant oublié le bracelet dans le tiroir de son bureau, le paquet compromettant avait été découvert par Gisèle.

Ainsi qu'il arrivait chaque fois qu'il se trouvait en public avec Madeleine, Gérard était sur des charbons ardents, craignant toujours d'être surpris. Aussi bien, en ce soir de fête, ne voulut-il pas s'éterniser. Il se rendait compte que sa place, en cette veille de Noël, était près de sa femme et de son fils.

Madeleine raisonnait de toute autre façon, et recherchait au contraire toutes les occasions de paraître en public avec son Gérard. Devant se rendre à un réveillon chez des amis, elle eût aimé n'y pas arriver seule, et elle se

résignait mal à ce qu'elle appelait froidement un lâchage.

A onze heures et demie l'architecte se leva, en s'excusant.

— Dois-je te conduire ? demanda-t-il. J'ai ma voiture.

— Tiens, c'est une idée, répondit la jeune femme.

Il l'enveloppa de sa fourrure, et tous deux quittèrent la brasserie. Il fit monter Madeleine auprès de lui et démarra.

— Ne crois-tu pas vraiment, observa-t-elle au bout d'un instant de silence, qu'il serait bon de ne plus se quitter ? Quand donc t'y décideras-tu ?

— Je te l'ai dit déjà, répondit durement Gérard. J'ai une femme et un enfant. Ne l'oublie pas !

Elle eut un ricanement cynique, haussa les épaules et jeta méprisante :

— Mari, va !

Puis elle se replongea dans son mutisme. Gérard, lui aussi, se taisait. Qu'aurait-il pu dire ?

Ils ne mirent que quelques minutes à parvenir au boulevard Saint-Germain où se rendait Madeleine. Arrivés à destination, Gérard attira contre lui la jeune femme et leurs lèvres s'unirent. Or, un gémissement sourd les sépara brusquement. Instinctivement et simultanément ils se détournèrent vers le fond de la voiture, et ce qu'ils y virent les stupéfia.

Sur les coussins, une forme humaine était étendue. Gérard poussa un cri :

— Gisèle !

Et cependant qu'il se précipitait vers elle, Madeleine sautait de l'auto et s'éloignait en hâte.

CHAPITRE IV

MONSIEUR, la nurse est là.

— Déjà ? Mais il n'est pas cinq heures.

— Pardon, monsieur, il est même cinq heures dix.

Gérard Baudry serra contre lui son petit Daniel, comme s'il ne parvenait point à s'en séparer. Conscient peut-être de ce trouble, l'enfant tendit ses petits bras, les noua autour du cou de son père et l'embrassa.

— Tu viens avec nous ? demanda-t-il.

— Non, mon chéri, j'ai du travail ici, tu le sais ; mais jeudi tu reviendras, et puis...

Il acheva sa phrase tout près de l'oreille de Daniel qui sourit. Un doigt sur les lèvres, Gérard lui imposa le silence sur le secret qu'il venait de lui confier et le remit à la femme de chambre.

Puis, le front dans ses mains, l'architecte s'abîma dans ses tristes réflexions.

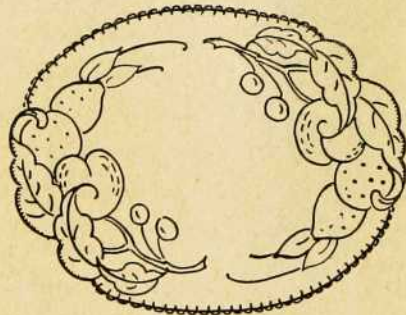
Deux ans déjà étaient passés depuis qu'à la veille de Noël, Gisèle, ayant découvert son infortune, avait exigé le divorce. Cette petite âme loyale, débordant de tendresse, n'avait pu supposer l'idée de vivre aux côtés de celui qui l'avait si lâchement trahie. Gérard, pris entre sa passion et la volonté inébranlable de sa femme, s'était incliné. S'adjudgeant tous les torts, il avait quitté le domicile conjugal. Le divorce prononcé dix mois plus tard lui laissait la liberté de voir son fils chaque semaine. Ce fut aux premiers temps de la séparation un léger adoucissement à son remords ; mais, par la suite, ces visites hebdomadaires accentuaient progressivement la peine qu'il éprouvait quand l'enfant devait le quitter.

Daniel grandissait. Il posait à son père des questions parfois gênantes, difficiles à éluder. Mais, par lui, Gérard avait des nouvelles de Gisèle, dont la santé fort ébranlée restait délicate.

Elle habitait maintenant tout près du bois, rue Erlanger. Triomphante, sa mère ne la quittait pas, égoïstement heureuse de l'avoir maintenant toute à elle et brandissant, à tort et à travers,

VOUS BRODEZ, MADAME ?

NAPPERON



Mme DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

Tout le brillant coloris des fruits se retrouve dans ce modèle destiné à un napperon oval qui convient comme fond de plateau ou comme dessus de buffet de cuisine. Il mesure 14 pouces par 18 et est estampé sur du coton blanc fini toile. Presque toute la broderie est faite au point de tige tandis que certaines grandes feuilles sont brodées au point de boutonnière et découpées afin d'être d'un effet plus réaliste. Tableau des couleurs inclus.

LISTE DES PRIX

Patron No 921

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

- | | |
|---|----------|
| <input type="checkbox"/> Napperon estampé, 14 pouces par 18, modèle de fruits | 25 cents |
| <input type="checkbox"/> Coton de couleur pour la broderie | 20 cents |
| <input type="checkbox"/> Patron estampé sur papier | 15 cents |
| <input type="checkbox"/> Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer | 10 cents |

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité

Province

Le Samedi — 22 décembre 1945

le brandon de la discorde qui se traduisait par un cruel et irréfutable :

« Je te l'avais bien dit ! »

Gisèle n'avait jamais consenti à revoir son mari. Seule l'audience en conciliation les réunit, sans toutefois qu'elle lui adressât la parole. Elle s'y montra vraiment pitoyable, tellement que, depuis lors, Gérard ne put détacher son esprit de cette navrante entrevue.

Toutefois, malgré tous ses efforts, Mme de Marey n'avait pas réussi à se faire épouser. Elle et Gérard habitaient dans le même immeuble deux appartements contigus. Cette situation ambiguë n'était dans l'esprit de Madeleine que provisoire. Elle avait la décision tenace et se faisait fort d'arriver à ses fins. C'est pourquoi, elle ne voyait jamais, d'un très bon œil arriver le jeudi, jour de la visite du petit Daniel que, par déférence pour Gisèle, Gérard ne lui avait jamais présenté.

Ce jeudi-là, comme de coutume, l'architecte, ayant déjeuné en tête-à-tête avec son fils, resta seul jusqu'au dîner. Quand vint l'heure d'aller rejoindre Madeleine, il s'efforça de se composer un visage souriant; mais sans doute y parvint-il assez mal, car elle l'accueillit par ces paroles amères :

— Eh! bien, mon cher, cela ne te va guère de jouer au père de famille. En tout cas, cela ne te donne pas l'air folâtre!

Gérard fronça les sourcils et dédaigna de répondre. Il vint près d'elle, l'embrassa du bout des lèvres et mit le nez dans son assiette. Visiblement, son esprit était ailleurs. Très adroite, la jeune femme ne parut pas s'en apercevoir.

Madeline de Marey était une maîtresse de maison accomplie, et les menus élaborés par ses soins étaient toujours judicieusement composés. Gérard ne dédaignait point les plaisirs de la table et reconnaissait que, sur ce point, Gisèle était loin d'égaliser sa rivale.

Néanmoins, depuis quelques semaines, Madeleine constatait un changement notable chez Gérard. Certes, il se montrait toujours courtois et empressé, mais demeurait soucieux. Le jeudi surtout, quand Daniel était venu. Ce jour-là, il devenait facilement irritable, et Madeleine, en femme très avisée, se rendait compte qu'elle devait redoubler d'attentions pour le ramener à sa merci...

Des semaines s'écoulèrent sans amener un grand changement à cet état de choses. Or, un mardi, alors qu'ils venaient de passer à table, la sonnerie du téléphone retentit sans que Gérard fit un mouvement pour quitter sa chaise. La sonnerie vibra deux fois, puis s'arrêta. L'architecte aussitôt posa sa serviette, se leva et, en hâte, se dirigea vers l'appareil; mais il n'y avait plus personne au bout du fil.

— Ils rappelleront, dit-il avec le plus grand calme.

Et, tout de go, il se lança, tête baissée, dans une conversation à bâtons rompus. En somme il n'y avait là rien que de très naturel. Pourquoi Madeleine ne parvint-elle pas à se mettre au diapason et ne prêta-t-elle qu'une attention distraite à ses propos? C'est que, subitement, elle se souvenait et faisait un rapprochement très significatif.

En effet, ce n'était pas la première fois que pareil fait se produisait, et toujours à la même heure. Cet appel soi-disant interrompu, avait tout l'air d'un signal convenu. La sonnerie tintait de même façon, deux ou trois fois. Ni plus ni moins. Madeleine se dit que ce n'était pas là qu'une simple coïncidence et que ceci avait un but. Mais lequel?

— Qu'as-tu à me regarder ainsi? demanda Gérard en riant. J'ai quelque chose de changé dans la figure?

— Dans la figure, peut-être pas; mais cependant...

— Allons! ne fais pas de psychologie dans le vide. Après déjeuner, si tu veux, nous pourrions nous y essayer ensemble. Ce sera plus intéressant, et tu brilleras davantage.

Il accompagna sa suggestion d'un regard éloquent. D'ordinaire, Madeleine s'en fut réjouie. Ces étreintes resserraient entre eux des liens qu'elle devinait fragiles, et elle en connaissait la magique puissance. Mais, ce jour-là, elle éluda la question et dit seulement, suivant toujours sa pensée :

— Tu m'accompagneras tantôt à l'Exposition?

— A quelle heure?

— Pour le thé, de préférence; c'est-à-dire vers quatre heures. Nous visiterons quelques pavillons avant de goûter.

— Alors, impossible. J'ai un rendez-vous à cette heure-là.

Gérard parlait nerveusement, et son attitude confirmait Madeleine dans sa décision de le surveiller. Déjà, depuis quelques semaines, elle avait de vagues soupçons que son refus de l'épouser était encore. Elle allait savoir, et s'il cherchait à la duper ou à la plaquer, elle se vengerait cruellement.

Ils passèrent au salon où le café était préparé. Madeleine le servit, alluma une cigarette et s'allongea sur un divan en soupirant :

— Toutes réflexions faites, je crois que je vais rester sagement ici. Je me sens un peu lasse.

— Ma foi, par cette chaleur, c'est peut-être ce que tu as de mieux à faire. Si tu veux, nous irons ce soir à l'Exposition, après le dîner?

Elle ne répondit que par un geste évasif, ne voulant pas trop s'engager. Tout dépendrait de l'après-midi.

— Tu vas directement à ton bureau? demanda-t-elle.

— Oui; et si tu veux me téléphoner, j'y serai jusqu'à trois heures et demie.

Madeline se laissa embrasser, mais ne fit rien pour retenir Gérard, ayant hâte d'être seule et de ruminer son dépit. Elle resta allongée, cherchant encore quelle serait son attitude si elle surprenait Gérard.

— Je le tuerai! murmura-t-elle rageuse; et la femme ensuite!

Elle s'habilla, prit la précaution de se munir de son revolver, un ravissant petit pistolet de poche; puis, pour calmer un peu ses nerfs, elle se rendit à pied rue de Lisbonne, à l'angle de l'avenue de Messine où Gérard avait son bureau. Elle traversa le parc Monceau, s'y attarda quelques instants et, à trois heures et quart, elle en sortit par la porte de Courcelles, puis revint vers la rue de Lisbonne, mais sans s'y engager. A distance, elle reconnut, devant le building, l'auto de son ami. Elle soupira. Hélant un taxi en maraude, elle y monta et ordonna au chauffeur :

— Garez-vous ici, le long du trottoir et, dès qu'elle s'éloignera, vous filerez la voiture verte que vous voyez là-bas.

Blasé sur ce genre de promenade, le chauffeur montra d'un signe de tête qu'il avait compris et alla s'embusquer à l'endroit désigné. Vingt minutes passèrent, puis Gérard sortit en courant, s'engouffra dans son cabriolet et démarra.

— Surtout ne le perdez pas de vue, recommanda Madeleine.

Et la filature commença, les conduisant vers l'Etoile puis tout au long de l'avenue Victor-Hugo et du boulevard Beauséjour, jusqu'à la Muette. Là, les deux voitures, se suivant à cinquante mètres, pénétrèrent dans le Bois. Bientôt, Gérard stoppa et descendit. Madeleine en fit autant, attentif un instant que son ami eut disparu; puis, doucement, prudemment, lui emboîta le pas. Tout d'abord elle ne remarqua rien d'anormal. Le coin était tranquille,

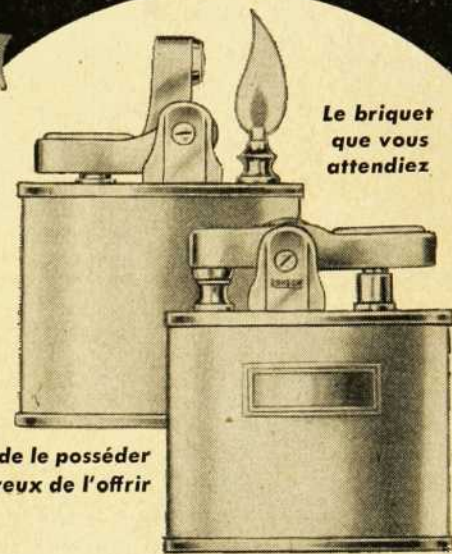
RONSON*

LE MEILLEUR BRIQUET DU MONDE

Pour Cigarettes, Cigars et Pipes

LE CADEAU IDÉAL POUR NOËL

... ou pour toute autre occasion



Fier de le posséder
Heureux de l'offrir

PRESSEZ... il s'allume
LACHEZ... il s'éteint

EN TÊTE... COMME TOUJOURS

... avec son célèbre dispositif breveté, un mouvement-à-doigt unique

Il devient de plus en plus facile de se procurer le briquet de poche RONSON qui a si fidèlement servi nos combattants sur tous les fronts.

Préférés de tous pour son dé clic fiable, sûr et rapide, ses qualités insurpassables, sa précision, sa durée et son utilité multiple, le briquet RONSON est le cadeau idéal pour votre fumeur favori, le briquet idéal pour vous.

Au fur et à mesure que diminuent les besoins de l'armée, le nombre de RONSONS augmente... chez votre bijoutier, votre magasin à rayons et votre marchand de tabac.

RONSON, Toronto, Ont.

PLUS DE 14 MILLIONS DE VENDUS DANS LE MONDE

... et comme cadeau additionnel

LES ACCESSOIRES DE BRIQUET

*RONSON
REDSKIN

Pour un allumage assuré avec TOUS briquets

les pierres RONSON
l'essence RONSONOL d'allumage rapide
les mèches RONSON super-absorbantes!

*Marque déposée



PRÉPAREZ VÔTRE AVENIR · CONSERVEZ VOS OBLIGATIONS

propice aux rendez-vous. La jeune femme, à ce moment, ne douta plus du spectacle qui l'attendait. Sa main se crispa sur son sac et sentit sous ses doigts la crosse du revolver. La haine la posséda tout entière.

Ce fut à cette minute qu'elle entendit derrière un buisson la voix de Gérard qui disait tendrement :

— Chéri, tu vois, je t'avais promis.

A pas de loup, Madeleine s'approcha et le vit de dos, assis sur un talus. Il souriait à une jeune femme dont elle ne put distinguer le visage. La rage l'envahit. Sans trop se rendre compte de ce qu'elle faisait elle sortit son arme et tira au jugé dans la direction de Gérard.

Simultanément, deux cris jaillirent. Mais en même temps la criminelle perçut distinctement une plainte d'enfant.

Les yeux exorbités, Gérard s'était retourné, et Madeleine vit avec stupeur qu'il tenait sur les genoux son petit Daniel. C'était à lui qu'il venait de parler. C'était lui aussi qu'elle avait blessé.

Le projectile, ayant frôlé sans l'atteindre le bras de l'architecte, était venu se loger dans la cuisse de l'enfant assis sur ses genoux. Le pauvre petit criait désespérément.

Sur-le-champ, Gérard avait aperçu Madeleine, immobile, à quelques pas en arrière de lui et tenant encore l'arme du crime.

— Misérable ! hurla-t-il.

Affolée par son geste meurtrier, la jeune femme perdit tout son sang-froid et retourna son pistolet sur elle. Mais au même instant, une poigne solide l'arrêta. C'était celle d'un homme d'une quarantaine d'années qui de loin avait assisté au drame.

— Une seule lâcheté suffit, madame, dit-il. Mourir n'est rien quand on a voulu tuer.

Madeleine avait l'air d'une bête aux abois. Elle se laissa emmener sans résistance. De partout les curieux affluèrent. L'inconnu remit la criminelle aux mains d'un garde-forestier et s'éclipsa...

Il était près de six heures lorsque Gisèle rentra, revenant de chez sa mère. En descendant de taxi à sa porte, elle eut un sursaut d'étonnement. Un cabriolet était arrêté qui ressemblait à s'y méprendre à celui de Gérard. Pas un instant, d'ailleurs, elle ne songea que son mari pût être monté chez elle.

Néanmoins, tant que montait l'ascenseur, elle surveillait machinalement l'escalier, comme si elle s'attendait à voir Gérard descendre. En arrivant au troisième, à l'étage au-dessous du sien, elle croisa son médecin et ce fut suffisant pour que la pensée d'un malheur lui vint à l'esprit. Elle appela :

— Docteur !

Celui-ci, la reconnaissant, fit demi-tour et remonta en hâte, de sorte qu'il atteignait le palier du quatrième, comme Gisèle, bouleversée, sortait de l'ascenseur.

— Ce n'est pas de chez nous que vous sortez, docteur ?

Le vieux praticien, qui l'avait connue tout enfant, lui prit la main paternellement.

— Un accident qui n'aura pas de suites est arrivé à Daniel. Son père l'a ramené. Il est là, près de lui.

Son Dany ! un accident ! son père ! Tout cela était si brutal et pour elle si incompréhensible, que la malheureuse mère ne pouvait y croire. Comment Gérard se trouvait-il avec son fils ?

Sans un mot, elle entraîna le médecin, ouvrit elle-même sa porte, puis, précédant le praticien, courut à la chambre de l'enfant et, comme une folle, se précipita vers le petit lit. Au chevet, Gérard était assis. A l'entrée de Gisèle il se leva, attendant en silence qu'elle songeât à lui adresser la parole.

La jeune femme serrait contre elle le petit garçon dont le visage accusait la souffrance et pleurait à chaudes larmes. Sans un regard vers son ex-mari, elle se tourna vers le docteur qui l'avait suivie.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle angoissée.

Mais l'homme de l'art étendit la main vers Gérard :

— Monsieur Baudry va tout vous dire lui-même. C'est lui le principal témoin de l'accident... ou plutôt du crime.

— Du crime ? s'affola Gisèle.

Et tout de suite la vérité se fit jour.

— C'est cette misérable femme, n'est-ce pas, qui a voulu tuer mon enfant ? Sans bruit, le docteur, par discrétion, s'était retiré, laissant face à face les deux époux.

— Ce n'est pas lui qu'elle visait, expliqua Gérard ; mais moi.

Instinctivement, en entendant formuler cette menace entre l'homme qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer, Gisèle eut un cri de révolte.

— Toi ! Oh ! la gueuse !

Gérard comprit alors, lui aussi, combien elle lui était chère. Spontanément, il l'attira contre lui, l'y retint malgré elle et, loyalement, fit sa confession.

— Tout d'abord, rassure-toi : la blessure est bénigne, ce qui n'empêchera pas que l'auteur de cette lâcheté soit puni comme il le mérite. Cette mauvaise femme est arrêtée, et c'est moi-même qui ai amené notre enfant ici et fait le nécessaire en ton absence. Gisèle, ma petite Gisèle, regarde-moi bien. Ne crois-tu pas qu'un jour tu pourras me pardonner ces deux années de folie et consentir à me reprendre ? Non, vois-tu, il vaut mieux ne pas me répondre encore. Tu ne pourrais le faire aujourd'hui en toute liberté d'esprit. Je t'ai fait beaucoup souffrir ; mais je te jure, sur la tête de cet innocent qui pour moi a failli mourir, que le passé est mort, et que lorsque tu pourras à nouveau supporter ma présence, je serai pour toi le meilleur et le plus repentant des époux.

Gisèle pleurait doucement et s'étonnait de se sentir heureuse et confiante dans les bras de Gérard. Elle dit simplement, retrouvant sans effort le tutoiement :

— Comment te trouvais-tu donc avec Dany ?

— C'est là toute la genèse du drame. Là aussi, j'ai peut-être mal agi. Mais la vie, sans mon petit, devenait impossible. Depuis deux mois, le mardi et le vendredi, la nurse me téléphone. Du

moins, elle forme mon numéro à une heure convenue. Si elle va au Bois avec Daniel, elle laisse sonner deux fois. Trois fois, si elle ne sort pas. Ce midi, elle a sonné deux fois, et cet appel intermittent et renouvelé à deux reprises chaque semaine a dû finir par donner l'éveil à Mme de Marey. S'imaginant tout autre chose sans doute, elle m'a épié, et tu sais le reste...

Une plainte de l'enfant les amena près du lit. Les voyant tous deux penchés sur lui, le petit Daniel tendit ses bras et, dans un élan de tendresse, glissa sa tête entre leurs deux visages.

Gérard ne put contenir son émotion et réunit dans la même caresse la mère et l'enfant. Gisèle n'était pas moins troublée. Mais elle se disait que le temps lui avait donné raison, et que le vivant trait d'union venait d'accomplir son œuvre. Sur l'heure elle se sentit le cœur gonflé de joie à la pensée de la paix retrouvée. Définitivement guéri, Gérard, tel l'enfant prodigue, venait de retrouver la route de son foyer où l'attendait toujours aussi vivace, son meilleur amour.

HENRY DANTRAIN.

LE GATEAU DU JOUR DE L'AN

[Suite de la page 11]

Et sa course reprenait, plus rapide à mesure que s'écoulaient les heures. En vain, bonhomme au fond et plein de douceur, se demandait-il :

— Ah ! ça, vont-ils me trimbaler longtemps encore comme cela ? Pour un honnête gâteau, en voilà une existence !

Tant et si bien que, son couvercle s'étant relevé une fois encore, il s'écria, pour lui seul, dans le langage propre aux pâtes à flan, aux crèmes Chantilly et autres succulences :

— Mais je les connais, ces bobines-là... Parbleu, ce sont les Tourmerol, mes premiers admirateurs !

Mme Tourmerol a le nez long. Elle froisse de ses doigts fébriles le billet que vient de lui adresser Mme Maugeret. Et, pour la vingtième fois, elle lit :

— ... Chère Madame et amie, c'est trop, mille fois trop de bonté. Nous avons trouvé votre gâteau succulent, mais vraiment vous nous comblez ! Votre délicatesse nous touche infiniment !...

— Alors... alors ? rognonne Tourmerol, les yeux hors de la tête... Comment se fait-il qu'il nous soit revenu, ce gâteau ? Et, par surcroît, par ce pauvre Daubin, ce commis aux écritures, qui s'est cru obligé de m'offrir quelque chose ? Tu es sûre, Marthe, que c'est bien le gâteau des Maugeret ?...

— Mon ami, répliqua Marthe, les mains au ciel, est-ce qu'on pourrait faire deux gâteaux comme celui-là ?

Tourmerol loucha vers le gâteau prestigieux, passa sa langue sur ses lèvres, puis reprit :

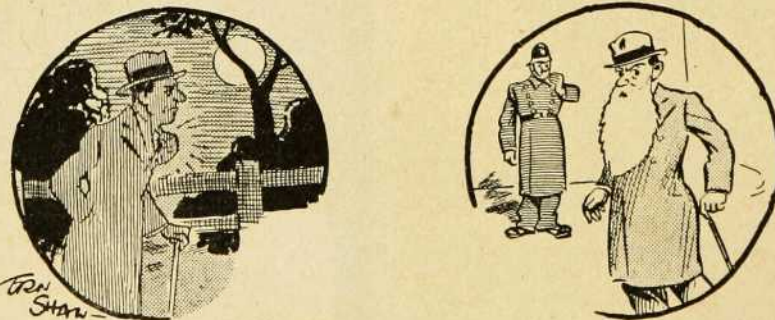
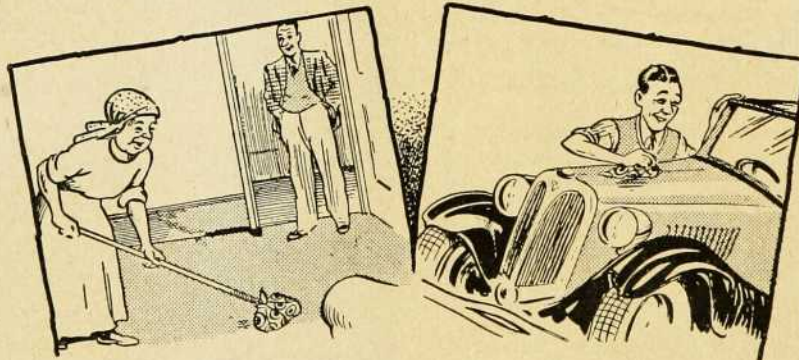
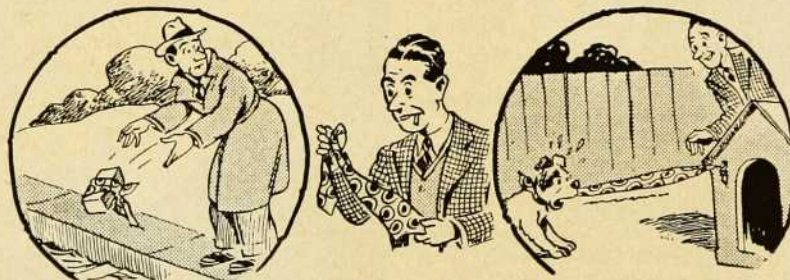
— Après tout, de quoi nous plaignons-nous ? Les Maugeret, très touchés de notre attention, nous adressent un billet charmant... et ce pauvre bougre de Daubin nous témoigne sa reconnaissance par une lettre toute pleine d'émotion ! Tout cela, au fond, doit nous réjouir... Albéric, veux-tu finir, polisson !

A ce moment, le petit Albéric se pourléchait les doigts, qu'il avait amoureusement promenés tout autour des flancs du glorieux gâteau, dans les bavures de sa crème au moka. Il exclama, les yeux illuminés d'une joie que les enfants seuls peuvent porter en eux :

— Et puis, chic alors, l'gateau nous est revenu !... J'avais m'en fourrer jusque-là, tu m'entends, maman ?

HENRI-JACQUES PROUMEN.

Quelques moyens pour disposer de la traditionnelle cravate



Si les blagueurs ne doivent pas toujours être pris au sérieux, ils peuvent, somme toute, nous donner quelques bons tuyaux, dans leurs galéjades. C'est ainsi qu'un humoriste a tracé en caricatures quelques solutions de son cru pour disposer de l'inévitable cravate qu'une tante admirablement, mais naïvement intentionnée, vous offrira très certainement ces jours-ci, si ce n'est déjà fait. Or donc, voilà : premièrement, la solution radicale... et un peu lâche, qui consiste à laisser choir l'étréne dans le premier cours d'eau venu. Deuxièmement, peut-être aussi, pourrait-on en faire un joujou pour le toutou qui commence à faire ses dents. Troisièmement, la refiler à la bonne, si vous avez le bonheur d'en avoir une, pour qu'elle en fasse une vadrouille. Quatrièmement, essayer de s'en servir comme chiffon pour la toilette de l'auto. Cinquièmement, la porter nuitamment, à moins que, sixième et dernière solution, vous portiez une fausse barbe pour le temps de sa durée qui sera vraiment "barbante".

ETRENNES D'AMOUR

[Suite de la page 7]

offraient à leur fiancée ou à leur femme des cadeaux magnifiques, et que lui seul — lui pourtant si sincère, si aimant! — ne pourrait rien offrir à sa chère compagne.

Cette fin d'année était mauvaise; quelques jours auparavant, le jeune peintre avait dû céder à un marchand, pour un prix dérisoire, assurant cependant la vie jusqu'en janvier, une toile qu'il trouvait bonne et sur laquelle il avait fondé des espérances vite déçues.

Et un découragement le prenait...

Au retour, dans le tramway qui ramenait Claude et Camille vers le haut de Montmartre où ils habitaient, la même mélancolie lourde, qui les avait étreints pendant la soirée, continua de s'appesantir.

La jeune femme, devant le mutisme de son mari, se taisait, blessée au cœur. Car depuis une quinzaine elle remarquait qu'un changement s'opérait dans le caractère de son Claude. Il devenait taciturne, répondant à ses questions par des mots laconiques.

Ce soir, elle l'avait vu plus morne encore. Et elle songeait que, sans doute, le jeune peintre regrettait son mariage. Il eût pu épouser peut-être une autre jeune fille, riche comme toutes celles qui souriaient à ce dîner. Et, sans doute, il avait des regrets.

Après, elle ressentait la douleur de cette pensée désolante, qui, dans la plaie de son cœur, s'enfonçait comme un couteau, et elle se disait:

— Il ne m'aime plus autant!... Il ne m'aime plus!...

Lui, devant son silence et sa pâleur, supposait qu'elle avait aussi de la peine, qu'une amertume lui emplissait l'âme. « En acceptant d'être ma compagne, se disait-il, elle ne s'était point figuré cette rude lutte pour la vie, croyant que je lui assurerais aussitôt une existence large et heureuse! » Toute la soirée, elle avait vu des bijoux superbes, et si elle se taisait ainsi, c'est, pensait Claude, qu'elle rêvait à ces cadeaux somptueux qu'on faisait à d'autres et que son mari ne lui apporterait pas.

Le lendemain, cette gêne, cette réserve glacée s'accrochèrent, mirent une sorte de deuil dans l'humble logis si gai et si heureux jusque-là!

Le peintre se creusait en vain la tête pour trouver un ami complaisant qui lui avancerait quelques cents francs; ceux auxquels il s'adressa s'excusèrent de ne pouvoir lui rendre ce service.

Deux, trois jours s'écoulèrent. Et quand, le dernier soir de l'année, ayant travaillé toute l'après-midi, Claude redescendit de son atelier dans son appartement, il avait les paupières gonflées de larmes retenues.

Le dîner fut silencieux. Camille avait dû pleurer, elle aussi; une sorte de voile mouillé semblait tendu devant ses yeux sombres.

A plusieurs reprises, elle fut sur le point de crier sa peine, son angoisse, à son mari; mais, au moment de le faire, elle reculait toujours, redoutant d'apprendre la vérité, préférant encore l'incertitude, tant cruelle fût-elle!

Pourtant comme son regard, craintif et doux, s'était arrêté un instant sur le visage de son mari, elle le vit si pâle, si désespéré, qu'elle ne put se maîtriser plus longtemps.

— Claude! murmura-t-elle, mon Claude!

Il releva la tête, la fixa.

— Claude, mon Claude, si tu savais comme je suis malheureuse!

— Et moi, fit-il, d'une voix qui tremblait, crois-tu donc que je ne souffre pas?

— Mais pourquoi? Que t'ai-je fait? Qu'as-tu à me reprocher?

— Rien! soupira-t-il.

Puis, il ajouta plus fort:

— Rien... sinon de te voir regretter d'avoir lié ta vie à celle d'un artiste pauvre.

L'amertume rendait presque méchant le ton avec lequel il prononça cette phrase.

— Moi, s'écria la jeune femme, moi, regretter de t'avoir épousé, mon Claude, toi qui es tout pour moi?

Elle était belle à la fois de tendresse et d'indignation.

— Alors, demanda Claude, pourquoi me montrer ce visage maussade depuis quelques jours? Pourquoi n'as-tu plus ta gaité de naguère? Pourquoi sembles-tu avoir quelque chose sans cesse à me reprocher?

Elle vint se blottir sur ses genoux:

— Pourquoi, mon Claude?... Parce que je t'ai vu triste, comme découragé!... Et il me semblait que tu ne m'aimais plus autant, que tu te repençais de m'avoir épousée, moi, pauvre, alors que sans doute, avec ton talent et ton avenir, tu aurais pu trouver une jeune fille plus belle et plus riche!...

— Que dis-tu là, Camille?

— La vérité, Claude... Oh! j'ai bien souffert, va, de te voir ainsi!... Je n'osais pas te questionner, et pleurais dès que j'étais seule.

Claude ne pouvait maîtriser son émotion.

— Pardon, oh! pardon! s'écria-t-il... C'est depuis ce dîner chez tes cousins que mes craintes étaient nées... Leur richesse m'a fait mal!... Ces bijoux... ces parures... je songeais que tu étais jalouse... que tu les désirais... Et je ne pouvais, moi, t'en offrir un seul, même le plus humble, pour tes étrennes!

Elle lui entoura le cou de ses bras et murmura doucement:

— Claude! mon Claude!...

Et comme il se penchait vers elle:

— Comment as-tu pu me prêter ces pensées? fit-elle.

Il la serrait maintenant dans ses bras.

— Tiens! reprit-elle, c'est demain le premier jour de l'An: je vais te dire quelles solides étrennes qui me feront le plus de plaisir!

Claude, douloureusement, s'écria:

— Mais je ne pourrai pas te les donner, si petites soient-elles!... Et, pourtant, pour t'en apporter, j'ai fait tout le possible, je t'assure!

Elle sourit, ravie.

— Méchant, va! qui m'as tant causé de chagrin, et qui te désoles de ne pouvoir m'acheter des bijoux, des diamants, des perles fines!... Comme si c'étaient là les étrennes qui me plaisent!... Veux-tu savoir enfin celles que je désire?... Ton amour, mon

Claude, et ta confiance des mois derniers... Tu vas me les redonner tout de suite, n'est-ce pas? Et avec cela de bons baisers, bien doux!

Et des larmes — de bonheur, cette fois, — brillèrent dans les yeux de Camille, et elle conclut en étreignant son mari avec tendresse, sincèrement:

— Ce seront pour moi les meilleures étrennes, mon Claude, je te le jure!

PAUL ROUGET.



LE CARACTÈRE et la personnalité comptent dans un homme... dans une savonnette, c'est la qualité superlative. C'est exactement pour cela que les savonnettes Simms de blaireau pur sont le premier choix des hommes particuliers dans tout le Canada.

Vous reconnaîtrez cette qualité dès qu'une savonnette Simms de blaireau pur touchera votre menton ou que vous palperez les soies de ce blaireau. Et quand votre Simms commence à produire une mousse abondante... vous savez que vous vous raserez dorénavant avec plus de goût, mieux et plus ras que jamais.

Il n'y a que les matériaux de toute première qualité — blaireau pur — et une main-d'oeuvre spécialisée pour produire un blaireau Simms. Ce sont des blaireaux de qualité... de qualité durable.

PRIX DE \$4.00 à \$15.00



T.S. SIMMS and Co. Limited

SAINT-JEAN, N.B.

MONTREAL • TORONTO • WINNIPEG

Fabricants de blaireaux, pinceaux, brosses et vadrouilles de ménage de qualité depuis plus de 80 ans.



NOTRE FEUILLETON:

LES RONCES DU SENTIER

Par EMILE RICHEBOURG

VOUS AVEZ raison, nous avons à nous occuper de choses plus intéressantes. Il faut que je vous dise, d'abord, que mon mari m'a annoncé son retour très prochain.

Un nuage passa devant les yeux du marquis, dont le visage s'assombrit.

— Quel jour arrive M. Descharmes ? demanda-t-il en bégayant.

— Dans deux ou trois jours, répondit Angèle avec intention.

Il y eut un moment de silence, qui révélait de part et d'autre un embarras extrême.

Le marquis ne voyait pas sans effroi se dresser devant lui la figure imposante de l'ingénieur. Cette fois, ce n'était plus André, un enfant, comme se plaisait à le dire Mme Descharmes, mais le mari avec tous ses droits ayant à faire respecter et à défendre son honneur.

Quant à Angèle, elle était tourmentée par la crainte que cette entrevue avec le marquis, qu'elle avait désirée, provoquée, et qui devait être la dernière, ne fût pas suivie du résultat qu'elle espérait.

— Angèle, dit enfin le marquis d'une voix altérée par l'émotion, vous ne m'avez jamais fait entendre ces mots, que j'attends toujours divins dans la bouche d'une femme : « Je vous aime ! » S'ils sont restés sur vos lèvres, je les ai lus dans l'éclat de vos yeux ; oui, vous n'avez pu être insensible à l'amour ardent, je puis même dire à la passion que vous avez fait naître en moi. A vous voir, à vous entendre, à vous admirer, à respirer près de vous l'air que vous respirez, j'ai jusqu'à présent mis mon bonheur. Ce que j'ai souffert de votre calme, de votre froideur, de vos pudiques réserves, je ne vous l'ai pas dit, vous ne le saurez jamais !... Je vous voulais telle que vous avez été, telle que vous êtes, pleine de fierté et de dignité pour tous, pour moi grande et belle ! Vous eussiez été autrement, j'aurais pu vous aimer, mais pas comme je vous aime !

De mes désirs comprimés, de mes ardeurs contenues, de mes souffrances, enfin, je me suis fait encore une joie, un bonheur... Ah ! j'ai compris les macérations que le fanatisme inspire à certains hommes ! Et le respect dont je vous ai entourée, Angèle, est encore une preuve de mon amour !

Mais M. Descharmes votre mari revient, Angèle, le temps est précieux, nous n'avons plus que quelques heures pour prendre un parti.

— C'est vrai, murmura la voix de Mme Descharmes.

Le marquis crut que la pensée de la jeune femme répondait à la sienne.

Il continua :

— Je vous sais l'âme trop fière et trop noble pour avoir pu supposer que,

ayant donné votre amour à un autre, vous resteriez sous le toit de votre mari... Un front comme le vôtre, Angèle, ne doit jamais rougir ! Il y a des contrées lointaines embaumées par des fleurs inconnues, où chantent des oiseaux merveilleux, où le soleil resplendit, où les nuits étoilées sont tièdes et parfumées... Angèle, l'Amérique ou les Indes, l'Inde plutôt, nous promet une retraite délicieuse ; il faut partir immédiatement pour ce pays ensoleillé et fleuri, lieu béni, créé pour enchanter la vue et bercer l'amour !

— Et votre femme, monsieur le marquis ? dit Mme Descharmes.

Il passa rapidement la main sur son front.

— Un jour, reprit-il, vous m'avez fait comprendre que la marquise de Presle était un obstacle entre vous et moi. Eh ! bien, cet obstacle n'existe plus.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Angèle.

— Je veux dire que j'ai rompu ma chaîne !

— Expliquez-vous !

— Ce matin même, à la suite de paroles d'une certaine violence échangées entre la marquise de Presle et moi, nous avons compris l'un et l'autre qu'une séparation complète était devenue nécessaire.

— Quoi ! la marquise de Presle a consenti ?...

— Demain ou après-demain, la marquise quitte l'hôtel de Presle pour se retirer probablement dans une de ses terres.

Mme Descharmes ressentit comme une douleur au cœur. Cette désunion, elle l'avait souvent rêvée, dans ses heures de fièvre, comme faisant partie de sa vengeance, et maintenant que cette satisfaction lui était donnée, elle se sentait émue de compassion pour la marquise de Presle.

Mais le souvenir de sa sœur chassa vite cette impression.

— Depuis bien des années, poursuivait le marquis, nous vivons, la marquise et moi, étrangers l'un à l'autre ; il ne fallait qu'un éclat pour briser sans grands efforts le faible lien qui nous rapprochait encore. C'est ce qui est arrivé ce matin, comme je viens de vous le dire.

— Ainsi, la séparation est décidée ?

— Et déjà effective, répondit-il, puisque la marquise se dispose à quitter l'hôtel de Presle.

— Vous n'avez pas craint le scandale ? Vous ne pensez pas à ce que dira le monde ?

— Je ne pense qu'à vous, vous êtes tout pour moi... Ce que j'ai fait, Angèle, c'est pour vous ! Le monde, je le dédaigne, et je place mon amour au-dessus de toute considérations humaine. Mais pour vous aucun sacrifice ne me coûterait : je vous donnerais mon sang, ma vie, mon honneur, peut-être !

— Lui en reste-il encore ? pensa Mme Descharmes.

Elle se redressa, les yeux étincelants, un sourire singulier sur les lèvres.

— Ah ! je ne doute plus ! s'écria-t-elle ; c'est bien ainsi que je voulais être aimée !

Il prit ces paroles pour l'exaltation d'une ardeur qui répondait à la sienne ; la flamme qui sillonnait le regard d'Angèle le brûla comme s'il eût été devant un brasier.

Il ne vit point que le sourire de la jeune femme était une crispation des lèvres ; il ne vit point que, s'il y avait dans l'éclat de ses prunelles la joie du triomphe, il s'y montrait plus de colère encore. Non, il ne vit pas cela !

Eperdu, suffoqué, ébloui, il tomba aux genoux de Mme Descharmes.

— Angèle, dit-il, rien n'est comparable au charme de votre voix, à l'enchantement de votre regard ; l'un et l'autre m'enivrent ! Oh ! comme je vous aime, comme je vous aime !... Nous allons partir, n'est-ce pas ? Il faut que demain soir nous soyons loin de Paris... Mais, dès aujourd'hui, Angèle, le bonheur peut être à nous... Angèle, je t'adore !...

Il l'entoura de ses bras et elle sentit sur ses lèvres son souffle embrasé.

Elle se dégagea par un mouvement brusque et se trouva debout.

— Prenez garde, monsieur le marquis, dit-elle avec un effroi peut-être réel, on pourrait nous surprendre.

Elle s'élança vers une tapisserie, la souleva et disparut.

Le marquis se releva triomphant.

— Sa chambre ! murmura-t-il.

Il eut un mouvement de tête superbe et, à son tour, il souleva la tapisserie.

Mme Descharmes avait eu le temps de tirer les grands rideaux de soie des fenêtres, et des flots de lumière inondaient la chambre.

Le marquis la vit debout, immobile, l'attendant. Il bondit vers elle, mais un regard froid, acéré, l'arrêta à l'entrée de la chambre.

Mme Descharmes n'était plus la femme gracieuse, idéale, aux yeux doux et limpides, au sourire charmant. Si elle restait toujours élégante et plus belle encore dans sa colère, son attitude hau-

taine et sévère était menaçante ; son regard sombre et terrible avait de sinistres lueurs. On ne saurait mieux représenter ou personnifier la haine ou la vengeance.

Le marquis la regardait avec une surprise mêlée de stupeur. Mais il n'eut pas le temps d'avoir une pensée.

Mme Descharmes marcha vers lui, saisit son bras, l'entraîna et, le plaçant en face du portrait de sa sœur :

— Monsieur le marquis de Presle, dit-elle en lui montrant du doigt le tableau, regardez !

Il regarda. Aussitôt, ses traits se contractèrent, et ses yeux prirent une fixité effrayante.

— Monsieur le marquis, connaissez-vous cette femme ?

— Non, non, balbutia-t-il.

— Cette peinture a été faite dans un petit village de la Nièvre qu'on nomme Rebay ; regardez, monsieur le marquis, regardez... C'est le portrait d'une folle !

— Une folle ! répéta-t-il sans savoir ce qu'il disait.

La sœur commençait à perler sur son front, son visage livide prenait une expression de terreur étrange.

— Ce n'est pas tout, monsieur le marquis, je vais vous dire comment on appelait autrefois cette malheureuse, lorsque jeune fille, heureuse, chaste et belle, plus que moi, monsieur le marquis, elle demeurait rue de Savoie Ecoutez, on l'appelait Léontine Landais !

Un son rauque s'échappa de la poitrine du marquis et il fit trois pas en arrière.

— Monsieur le marquis, reprit Mme Descharmes d'une voix éclatante, c'est Léontine Landais, c'est ma sœur !

Le marquis chancela.

— Regardez encore, monsieur le marquis, cette physionomie douce et résignée, charmante toujours, qui porte l'empreinte de toutes les douleurs, de toutes les souffrances... Regardez ces yeux éteints, sans regard, sans vie, sans pensée... C'est la Léontine Landais d'aujourd'hui, et voilà ce qu'elle est devenue, une folle !... Un misérable, un infâme l'a précipitée dans ce néant, dans cette nuit éternelle de l'esprit, et Dieu, si juste toujours, ne l'a pas encore vengée !... Marquis de Presle, ce misérable, cet infâme, c'est toi !... Qu'as-tu fait de ma sœur ?

Le front haut, le buste légèrement en arrière, la poitrine haletante, elle était vraiment admirable. Le marquis, écrasé sous son regard fulminant, secoué par un tremblement convulsif, était incapable de répondre.

Mme Descharmes reprit avec une nouvelle violence :

— Après ma sœur flétrie, brisée, devenue folle de désespoir, je vois Eléonore de Blancheville, marquise de Presle, une noble femme, dédaignée, humiliée, abreuvée de douleurs... Epouse et mère insultée !... Deux victimes ! Ce n'était pas assez, il t'en fallait une troisième, moi ! Insensé !...

[Lire la suite page 42]

LISEZ NOTRE NOUVEAU
FEUILLETON à la page 46



Copyright 1940 N. G. Basovi

LA VIERGE ET L'ENFANT

A MONTRÉAL, la rue Sainte-Catherine présente, en cette veille de Noël, l'aspect enchanteur d'un conte de fées; les montres des magasins éblouissent comme un rayon d'espoir et les gens heureux se croisent en souriant, les bras lourds de colis fantastiques. Les cloches sonnent à toute volée priant les chrétiens à l'office, le joueur d'orgue de barbarie égrenne dans l'air frais les notes nasillardes et plaintives d'un "Adeste Fideles" et la neige toujours tombe couvrant de sa blancheur immaculée les saletés de la rue et toutes les misères des taudis où ce n'est pas fête ce soir. Sans oublier non plus les hôpitaux et orphelinats où des petits malades vibrent d'émotion malgré leur malheur.

A deux pas de cette féerie, au fond d'une ruelle obscure, une maison chétive et accablée sous le poids des ans abrite, derrière ses murs noircis et lézardés, la misère des parents d'Alain.

Ce soir, Alain couché tôt a eu tout le temps de penser à toutes les merveilles entrevues depuis un mois. Il songe d'abord avec ravissement au défilé du Père Noël, dans les rues de la ville, avec ses bouffons, ses nains dans leur échoppe de menuiserie, et la fée des étoiles, et Cendrillon, et Peau d'Ane, et le Petit Chaperon Rouge, et les soldats de plomb, et par-dessus tout, le bon vieillard sympathique et doux, commissionnaire de l'Enfant-Jésus.

Alain aurait bien voulu l'approcher et lui dire lui aussi tout bas ce qu'il désire, car n'est-ce pas, le petit Noël est si occupé, peut-être ne sait-il pas ce qu'Alain aimerait? Mais il n'a pas pu parler au grand vieillard. Chaque fois qu'il essayait d'entrer dans un ces palais merveilleux, un gardien rébarbatif lui faisait faire demi-tour.

Pourtant il n'a pas perdu confiance. Pourquoi le petit Noël l'oublierait-il, lui? Alain ne sait pas comment il viendra, mais il l'attend. Non, il ne faut pas qu'il s'endorme; s'il n'allait pas s'éveiller quand l'Enfant-Jésus passera. Il a tant de choses à lui dire: il y a son papa qui tousse et a du mal à respirer et sa maman fatiguée, si fatiguée, et Nicole et Rémi pâles et avec des piécettes à leurs habits, et lui, Alain, qui désire un jour être médecin pour soigner tous ceux qui sont malades comme son papa et qui n'ont pas d'argent. Et surtout, oh! surtout, être éveillé pour lui crier merci, pour lui marquer tout son bonheur.

Mais le sommeil a fini par mâter la pensée rebelle, et confiant l'enfant s'est endormi.

Un jeune couple d'une trentaine d'années veille en silence dans la cuisine. Lui, étendu sur une chaise longue et emmitoufflé dans des couvertures, laisse échapper une toux rauque et une respiration haletante. Elle, vient de finir de mettre de l'ordre dans le pauvre réduit de trois pièces, et rejoint son mari en silence. Une vague de tristesse court dans



Le Noël

DES PETITS LITS BLANCS



la sombre atmosphère. Au dehors il neige toujours. Les flocons lourds et épais qui avaient commencé de s'abattre sur la ville ont cédé leur place à des cristaux légers qui volent et dansent au son de la musique mystérieuse du vent dans les branches ou du crissement des pas sur le sol.

"Tu as entendu? Qui peut venir à cette heure?" Un coup de sonnette vient de retentir dans le silence. La mère d'Alain se lève.

— "Joyeux Noël, Madame".

— "Mais vous devez faire erreur, Monsieur. Je n'ai rien commandé, je vous assure... Oui, c'est bien ici Mme Lafrance. Joyeux Noël".

N'en croyant pas ses yeux la jeune femme emporte le volumineux colis pendant que la porte se referme sur leur étonnement. Qui est le mystérieux donateur? Qui a été au courant de leur détresse, qui, qui? Rien pour l'identifier? Ou plutôt oui. Au fond du panier, entre deux sacs, un petit carré de bristol: "Joyeux Noël à M. et Mme Lafrance et à leur petite famille; du Bureau d'Assistance Sociale aux Familles".

Et ce n'est pas un rêve. Que de provisions, du poulet, du lard, du bœuf, de la graisse, de la farine, des pommes de terre, des fruits, des gâteaux, des bonbons. Et là, tout à côté, des jouets, des jouets pour les enfants. Ce sera donc Noël pour eux aussi. Des larmes perlent aux paupières des époux pendant qu'une prière reconnaissante monte de leur cœur.

Avec une ardeur nouvelle ils caressent les pauvres joujoux qui apporteront tant de joie à leurs petits.

"Il est né le divin Enfant."

"Les anges dans nos campagnes ont entonné l'hymne des cieux". C'est Noël! l'enfant de Bethléem n'a pas oublié ses petits amis si confiants.

Mais soudain un soupir:

— "Maman".

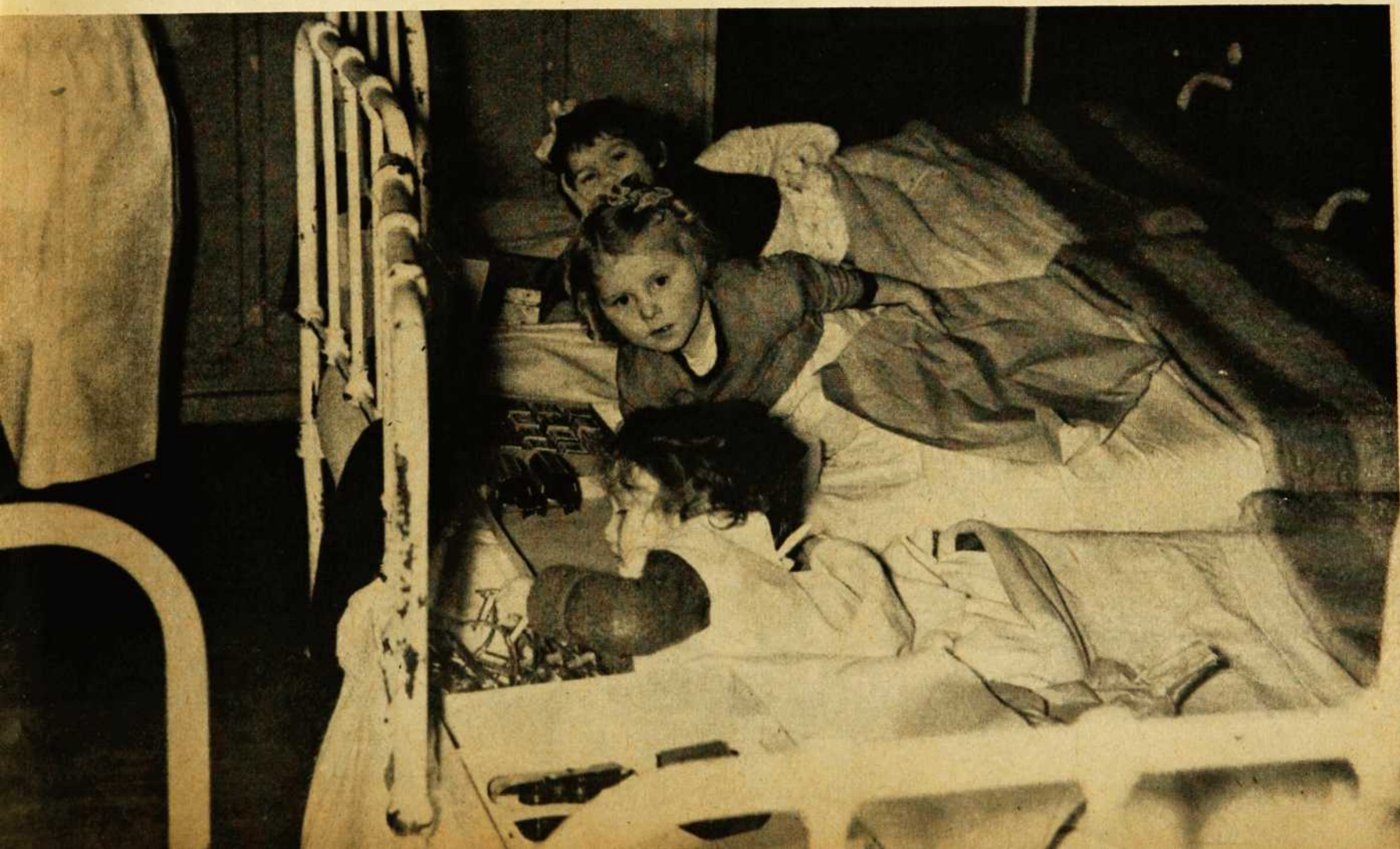
— "Qu'est-ce qu'il y a, mon petit?"

— "Maman, je veux le voir!"

— "Qui?"

[Lire la suite page 57]

En page de gauche, photo du haut, un coin de l'Hôpital Ste-Justine où un arbre de Noël joliment élaboré a pour mission de trahir l'ennui et le malaise des petits patients. — Au centre, de gauche à droite, une section de l'Hôpital Alexandra qui, apparemment, s'est soudainement transformé en un décor féerique. — A Ste-Justine, une religieuse et des gardes-malades procèdent à l'érection d'un arbre de Noël qui produira un grand effet. — Un autre aspect d'un corridor de l'Hôpital Alexandra. — Photos du bas, toujours en page de gauche, une mignonne bambine qui vient de découvrir une vision enchantée. — A droite, petits patients de l'Hôpital Ste-Justine contemplant une Crèche de l'Enfant-Jésus. — Ci-contre, à droite, photo du haut, petits malades assistant au dépouillement d'un arbre de Noël à Ste-Justine. — Au centre, on chante des cantiques, le matin de Noël au Children's Memorial. — Ci-dessous, enfants infirmes découvrant leurs joujoux au Crippled Children's Hospital, avenue des Cèdres, Montréal. Photos Le Samedi — Conrad Poirier.



DE LA MINE À L'ATELIER

Le groupe d'Ashington

Par **ROBERT LYON**

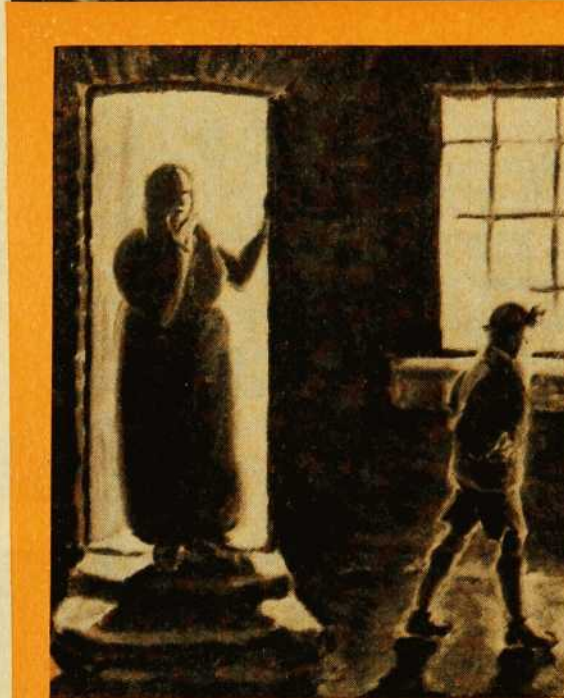
Directeur du Collège d'Art d'Édimbourg

UN CERTAIN NOMBRE de travailleurs, pour la plupart des mineurs ou occupés aux charbonnages, tous habitant la même localité et se connaissant intimement, eurent un jour l'idée de former un groupe d'initiation à l'art. Comme j'étais peintre et qu'à cette époque j'enseignais à l'Université de Durham, on me demanda de leur servir de guide. Ceci se passait il y a quelques années. Ils continuèrent à se réunir toutes les semaines pour le plaisir que leur donne la pratique de l'art. Que s'est-il passé durant ces années? Comment tout cela a-t-il commencé? Comment un groupe artistique se forme-t-il? Permettez-moi de vous en raconter l'histoire depuis le commencement et de vous dire quelques mots des participants eux-mêmes.

Il ne faudrait pas s'imaginer qu'ils sont différents des travailleurs ordinaires, ils sont complètement semblables aux autres, et partagent les intérêts habituels des mineurs. Ils aiment les courses de lévriers et les matches de football. L'un d'eux, Harry Youngs, forgeron aux charbonnages, élève des coqs et cultive des rosiers. George Brown, charpentier, est aussi l'autorité locale sur le folklore du Northumberland. Oliver Kilburn et Leslie Brownrigg sont passionnés de tourisme à bicyclette, et ont visité toutes les cathédrales anglaises. Tous ont, ainsi qu'on le voit, les mêmes distractions et occupations favorites que les autres travailleurs des charbonnages.

Ils habitent tous une localité située à quelque vingt-cinq milles de la ville voisine, Newcastle-on-Tyne, et, quand ils se rencontraient, ils avaient l'habitude de bavarder, comme il est d'usage, des choses auxquelles ils portaient un intérêt commun. Dans le cas présent, ils s'intéressaient à la peinture et à la sculpture.

Bien que dépourvus de tout matériel d'artiste, et sans même savoir clairement ce qu'ils désiraient faire,



ils louèrent un baraquement désaffecté de l'armée pour la soirée et me demandèrent de venir les entendre. Quelle joie ce fut pour moi de faire la connaissance de ces enthousiastes! Quels bons moments nous passâmes ensemble à découvrir tout par nous-mêmes, en faisant toutes sortes d'erreurs! En raison des difficultés locales, il ne pouvait pas être question d'une éducation artistique normale, avec livres sur l'histoire de l'art, conférences avec projections lumineuses, etc. D'ailleurs, les gens de ce groupe ne désiraient pas devenir de véritables étudiants de l'art.

Après deux ou trois réunions embarrassées, nous décidâmes de tenter d'apprendre par l'exercice et d'obtenir une idée concrète de ce que les artistes cherchaient à réaliser en peignant nous-mêmes des tableaux, en apprenant à nous servir de leurs moyens d'expression, etc. Nous recherchions plutôt l'expression que le style académique ou l'exactitude. Nous tentâmes de découvrir l'art par le moyen de la technique et de l'émotion, plutôt que par la logique et l'intelligence. En me rappelant les premiers jours de cette expérience éducative, je me souviens de l'intimité de ces premières rencontres. Nous peignons entre nous et pour nous-mêmes. Leslie Brownrigg peignit son portrait en mineur pour faire parler la classe, et sans avoir la moindre idée qu'un jour on le verrait en dehors du baraquement. L'idée fondamentale de ces tableaux était d'exprimer graphiquement nos propres expériences; nous ne cherchions pas à être des artistes.

Le vieux William Scott, qui depuis quelques années déjà était à la retraite, et qui était sourd, fut amené par son fils à la classe, et il aimait observer les jeunes gens peindre, sculpter et graver. Il n'avait jamais auparavant mis la main à un pinceau, jusqu'au jour où je lui demandai de dépeindre le village où il était né. C'était Bedlington, et l'on peut voir aujourd'hui le tableau où le fameux terrier de Bedlington figure en bonne place, avec les maisons des mineurs à l'arrière-plan; [Lire la suite page 58]

Le "groupe d'Ashington" se compose de travailleurs, des mineurs pour la plupart, qui prirent la décision d'étudier la peinture et la sculpture *ars gratia artis*. Ce qui fait l'intérêt de ce groupe, c'est la personnalité des hommes qui en font partie, leur entourage et la satisfaction que leur a valu la pratique de l'art. Ci-contre et sur la photo du haut, deux aspects du groupe d'Ashington dans leur atelier qui était autrefois un baraquement désaffecté de l'armée et qu'on a loué. Au centre, tableau d'un mineur, inspiré de son état et qui a pour titre "Sa première journée". C'est l'œuvre d'Oliver Kilburn.

Pour Vous

**NOUS AVONS ÉTABLI UNE
SUPRÉMATIE TRADITIONNELLE**

Il est rare, en effet, de rencontrer une suprématie traditionnelle comme celle qui a été établie pour le Jambon Premium Swift. Au cours des années, l'effort qui a été fait pour vous donner une qualité sans égale a créé une suprématie incontestée. Et cette suprématie augmente constamment. Des enquêtes faites récemment pour connaître l'opinion publique indiquent que le Jambon Premium Swift est irrésistiblement le préféré... bien qu'il y en ait peu, plus de gens que jamais le considèrent "le meilleur".

Jambon Premium Swift

TRAITÉ À LA CASSONADE!

DÉCORS DE NOËL

—des pommes glacées décorées de fromage à la crème pour avoir l'air d'ornements; des bandelettes de piment vert pour un "arbre"; du persil équeuté enfilé en guirlandes.

UN
PRODUIT
DE QUALITÉ
SWIFT



McCarthy SE FAIT ROULER

DURANT LA RÉVOLUTION NATIONALE EN FAVEUR DU CAFÉ CHASE & SANBORN

QUILLES - 2^{ème} ETAGE

JOSÉ, JE MÉRITE UN CONGÉ MAINTENANT QUE LES CANADIENS BOIVENT PLUS DE CAFÉ CHASE & SANBORN QUE JAMAIS

SA VOGUE EST GÉNÉRALE DANS LE PAYS!

ÇA VEUT DIRE QUE J'SUIS LE MEILLEUR VENDEUR DE CAFÉ AU MONDE!

C'EST PAS TOI, SEÑOR CHARLIE, QUI FAIT VENDRE LE CHASE & SANBORN — C'EST SA SAVEUR!

HÉ! LÂCHE LA BOULE!

ADMIRABLE! VOULEZ-VOUS DIRE QUE J'AI FAIT UN BON COUP?

NON, LA SEÑORITA VEUT PARLER DE LA SAVEUR DU CAFÉ CHASE & SANBORN

UNE DEMI-TASSE DE SAVEUR? OU DU SAVOUREUX CHASE & SANBORN!

ESSAYEZ-LE, LES AMIS! VOYEZ POURQUOI SA VOGUE AUGMENTE SI RAPIDEMENT

CHASE & SANBORN COFFEE

SEAL BRAND

TORRÉFIÉ AU CANADA

Riche, épicé... avec peu de sucre!

Seulement 2 cuillerées à soupe de sucre dans ce succulent **POUDING DE NOËL**

Délicieux et léger fait avec la 'MAGIC'

Avec seulement 2 cuillerées de précieux sucre, vous réalisez le Pouding de Noël le plus riche, le plus épicé, le meilleur que vos gens aient jamais goûté. Mais pour le réussir parfaitement, employez la Poudre à Pâte 'Magic'. 3 générations de Canadiennes ont compté sur la 'Magic' pour obtenir une texture plus tendre, plus légère — une saveur plus délectable.



POUDING DE NOËL

- 2 1/2 tasses farine tamisée
- 1/4 c. à thé Soda à Pâte 'Magic'
- 3 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
- 1/2 c. à thé sel
- 1/2 c. à thé muscade
- 1/2 c. à thé cannelle
- 3/4 tasse suif haché fin ou shortening
- 1 tasse mélasse
- 1 tasse raisins sans pépins, enfarinés
- 1 tasse lait
- 1/2 tasse raisins de Corinthe enfarinés
- 1/2 tasse écorce citron ou mélange

Tamisez ensemble farine, soda, poudre à pâte et épices. Mélangez ensemble suif, mélasse et lait. Combinez bien le tout; verding graissé de 2 pintes, couvert. Cuissez 3 heures à la vapeur sur le poêle. Servez avec une

Sauce cossetarde mousseuse
 Chauffez 1 t. de lait jusqu'à ébullition. Séparez 2 oeufs, battez les jaunes avec la fourchette, ajoutez 2 c. à soupe de sucre et un peu de sel. Ajoutez graduellement le lait chaud. Cuissez sur eau chaude brassant constamment environ 8 minutes jusqu'à épaississement. Battez incorne les blancs d'oeufs et incorporez à la cossetarde vanille.

FABRICATION CANADIENNE



MON MENU DE NOËL

Par M^{me} ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM

Coupe aux fruits

Hors-d'oeuvre : céleri et radis

Soupe aux pâtes

Croustades de champignons à la crème

Dinde farcie à la canadienne

Jardinière de légumes

Salade Noël

Salpicon de fruits glacés

Gâteau léger aux fruits

Soupe aux pâtes

2 pintes de bon bouillon

1 tasse de vermicelle fin ½ tasse de pois verts
½ tasse de tous petits dés de carottes

Faire chauffer le bouillon et y mettre le vermicelle, les pois et les carottes. Laisser cuire une ½ heure et servir bouillant. Si l'on ne veut pas acheter de viande pour faire du bouillon pour économiser les coupons, on peut utiliser les bouillons en conserve ou le consommé Campbell.

Croustades de champignons à la crème

6-8 tranches de pain légèrement beurrées

1 c. à tb. de beurre 1 c. à thé d'oignon haché finement
½ livre de champignons frais
1 c. à tb. de farine ½ tasse de crème
sel, poivre et persil frais haché

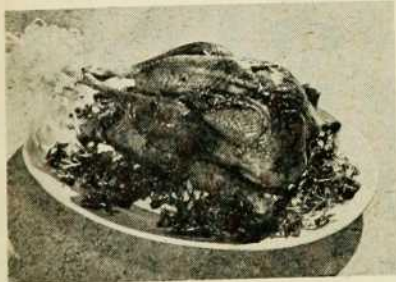
Faire chauffer le beurre et y faire revenir l'oignon. Ajouter les champignons préalablement bien lavés et coupés en petits morceaux. Laisser cuire en brassant avec une fourchette 10 minutes. Saupoudrer de farine, laisser cuire 5 minutes en brassant puis mouiller avec la crème. Laisser mijoter encore 4 à 5 minutes. D'autre part, beurrer légèrement des tranches de pain frais débarrassées de leurs croûtes, prendre les 2 pointes diagonales et les fixer au centre à l'aide d'une petite brochette ou d'un cure-dents. Faire sécher et dorer au four de 350° F. pour en faire des croustades garnies de crème aux champignons et saupoudrées de persil frais haché.

Dinde farcie à la canadienne

Farce

2 tasses de pommes de terre en purée 2 tasses de mie de pain pressée
2 tasses de viande de porc hachée
2 oignons foie, cœur, gésier et cou

Faire bouillir le cou, le gésier et le cœur jusqu'à ce que tendre. Réserver le bouillon, passer au hache-viande le cœur et le gésier et l'ajouter au porc haché. Faire revenir les oignons hachés très finement dans 2 c. à tb. de graisse. Ajouter le foie haché finement puis la viande de porc, la mie de pain et les pommes de terre. Humecter avec l'eau de cuisson des abats. Bien assaisonner de sel, poivre et d'un peu de sauge ou de sarriette si l'on en a. La farce doit avoir l'apparence d'une pâte épaisse. Si elle n'est pas suffisamment liée, on peut y mettre 1 ou 2 œufs mais ordinairement, les pommes de terre et la mie de pain suffisent à lier la farce. Laisser refroidir avant d'en remplir la dinde.



Préparation de la dinde

Plumer et flamber la dinde pour brûler tout le duvet. Enlever soigneusement les tuyaux des plumes (chicots); des petites pinces à épiler conviennent bien pour cette opération. Ouvrir la dinde du côté droit sous la cuisse, jamais au milieu; vider avec soin et éviter de crever les viscères. Ouvrir la peau du cou sur le dos, couper le cou dans toute sa longueur. Quand le jabot est rempli de farce, replier la peau sur le dos pour donner une belle apparence à la volaille. Si l'opération est bien faite, il ne sera pas nécessaire de coudre la volaille. Pour fermer l'ouverture, faite sous la cuisse, on n'aura qu'à rapprocher les cuisses et ficeler soigneusement. Quant au jabot, la peau repliée sera retenue par les ailes et bien brider. La dinde ainsi bien préparée sera mise à cuire sur un gril dans une lèche-frite non couverte. On pourra mettre quelques petites tranches de lard sur les parties charnues, les cuisses et la poitrine et faire cuire 4 heures à chaleur douce 300° F. 1 heure avant la fin de la cuisson, on ajoute au fond de la lèche-frite un oignon tranché, 2 carottes, quelques feuilles de céleri et 1 tasse d'eau chaude, sel et poivre pour rehausser le goût de la sauce que l'on coulera pour servir.

Une dinde de 12 livres farcie peut servir 15 personnes. [Lire la suite page 41]

Vous pouvez compter sur la QUALITÉ KRAFT

Le nom "fromage à la crème Philadelphia" est devenu si fameux que les gens l'appliquent assez souvent à tout fromage mou et crémeux. Mais en réalité, c'est le nom enregistré du fromage à la crème fabriqué exclusivement par Kraft... un fromage à la crème livré frais chaque jour à votre fournisseur et vendu avec la garantie de fraîcheur de Kraft. Vérifiez la présence du nom "Philadelphia" sur le paquet chaque fois que vous achetez du fromage à la crème.



Délicieux... vite servi!

Un excellent dessert qui est à la fois nourrissant... et vite servi: un carré de Fromage à la Crème de marque Philadelphia, des biscuits secs et des confitures ou des fruits frais. Ce fameux fromage à la crème renferme de la vitamine A et d'autres éléments nutritifs provenant du lait et de la crème... il possède aussi une saveur riche et rafraîchissante qui s'harmonise parfaitement avec le goût du café.

Les fromages les plus populaires au monde sont fabriqués par les hommes et les femmes de **Kraft**

LES PROGRAMMES DE RADIO PAR EXCELLENCE

LE CAFÉ-CONCERT KRAFT avec Jean Lalonde et des artistes invités, tous les lundis à 8h.30 du soir, sur les ondes de CKAC, Montréal et CHRC, Québec. Aussi le KRAFT MUSIC HALL avec Bing Crosby, tous les jeudis à 9 heures du soir, sur un réseau national.

Les acheteurs avertis disent : **LA CHEVROLET EST**
Première en Qualité



Le Canada sait que la Chevrolet pour 1946—la première Chevrolet produite depuis des années—est également la plus belle Chevrolet qui ait encore été présentée au public automobiliste.

Ce n'est pas peu dire, surtout quand on se rappelle la longue histoire de qualité, de valeur et de suprématie dans la vente de cette fameuse voiture.

Une nouvelle beauté de style—une nouvelle grille de radiateur—de nouvelles couleurs—une nouvelle ornementation, à l'extérieur comme à l'intérieur—tout con-

tribue à faire de la Chevrolet pour '46 la plus belle voiture de sa classe de prix.

Vous vous rendrez compte de tout cela dès que vous verrez cette belle voiture—et vous apprécierez beaucoup d'autres avantages quand vous aurez l'occasion de la conduire.

Car le rendement du puissant moteur à soupapes en tête de Chevrolet—le changement de vitesse avec auxiliaire à vide très facile de Chevrolet—le roulement amé-



PREMIÈRE ENCORE UNE FOIS - à Bas Prix



lioré par les genoux mécaniques unifiés de Chevrolet et les freins hydrauliques à action positive vous procureront un agrément qu'on associe ordinairement avec des voitures beaucoup plus coûteuses.

Bref, si vous cherchez la plus haute qualité à bas prix, nous vous invitons à compter sur la Chevrolet pour '46, car nous avons confiance que vous vous joindrez aux autres acheteurs avertis pour dire "la Chevrolet est première encore une fois!"

UN PRODUIT GENERAL MOTORS

La Nouvelle
CHEVROLET
1 9 4 6

LA PLUS BELLE DES FAMEUSES VOITURES

"*trait d'argent*"

Voici la nouvelle Pontiac — une voiture qui donne un nouveau lustre à un nom déjà fameux. Elle porte à un degré encore plus haut la tradition de qualité établie il y a dix ans, lors de la présentation de la première Pontiac "trait d'argent". Si vous possédez une Pontiac vous comprenez la portée de ces mots—car quatre années de conduite en temps de guerre ont

prouvé que la qualité Pontiac rapporte de gros dividendes sous forme de satisfaction. Si vous n'avez jamais possédé de Pontiac, nous croyons que vous serez très impressionné par cette belle voiture nouvelle. En fait d'apparence, de performance en général, de confort—*de tout ce qui représente la qualité*—c'est la plus belle des fameuses voitures "trait d'argent".



LA NOUVELLE PONTIAC

UN PRODUIT GENERAL MOTORS

Comptez sur OLDS pour tout ce qu'il y a de NOUVEAU!



Le désir de posséder une nouvelle Oldsmobile n'a jamais été si grand qu'aujourd'hui, particulièrement chez ceux qui ont vu les nouveaux modèles. On s'attendait partout à ce qu'Olds présente quelque chose de spécial — mais peu de gens avaient prévu une voiture aussi brillante.



La nouvelle Oldsmobile est une voiture surprenante sous plus d'un rapport. On est d'abord frappé par le cachet de nouveauté qui la caractérise en général—puis par l'élégance de son style et la beauté de l'aménagement intérieur. Mais la caractéristique qui attire le plus d'attention, suscite le plus d'intérêt, partout où paraît cette voiture, est la suprême contribution de la General Motors à la facilité de conduite: la nouvelle et meilleure commande hydraulique.

La commande hydraulique est la "commande" entièrement automatique qui simplifie le contrôle de l'auto, tout en rendant la conduite plus facile et plus sûre que jamais. Tout le changement des quatre vitesses avant

est automatique. Il n'y a aucun besoin de mettre le pied sur l'embrayage. Il n'y a même pas de pédale d'embrayage dans cette voiture! Vous n'avez qu'à mettre le pied sur la pédale d'accélérateur pour lancer la voiture et sur la pédale de frein pour l'arrêter. Et, grâce à de nouveaux perfectionnements, la nouvelle commande hydraulique de la General Motors réalise une performance plus douce que jamais.

Voyez votre marchand Oldsmobile pour toute l'information au sujet de la nouvelle Oldsmobile. S'il n'a pas de nouvelle voiture à vous montrer, il en aura une avant longtemps. Il peut également vous dire comment donner votre commande pour livraison le plus tôt possible.

Nouvelle et meilleure commande hydraulique



La nouvelle "commande" pour 1946... la commande moderne sans pédale d'embrayage... la commande entièrement automatique qui voit elle-même au changement des vitesses et élimine toute manoeuvre d'embrayage... Telle est la commande hydraulique, prouvée par les propriétaires au cours de milliards de milles de conduite, et maintenant offerte comme équipement facultatif sur tous les modèles de la nouvelle Oldsmobile 1946.

OLDSMOBILE

Produit de la
GENERAL MOTORS

Noël ensemble . . . Prenez un Coke



. . . la bienvenue à un homme qui revient de la guerre

Le meilleur de tous les moments. Enfin chez lui . . . avec sa femme, son enfant et sa famille. Noël est dans l'air et l'arbre est bien illuminé. Tous les rêves d'une vie se réalisent en un seul moment. Un moment de vie familiale vraiment canadienne, où la phrase familière *Prenez un Coke* vient ajouter la note finale et rafraîchissante. Le Coca-Cola convient

dans un moment bienvenu, comme celui-ci, de tendresses et de joies familiales. C'est pourquoi on le trouve dans les foyers, grands et petits, de tout le pays . . . la boisson qui augmente la joie de vivre. Un moment de bonheur fournit l'occasion de songer au Coke . . . et à la coutume agréable . . . la pause qui rafraîchit.



COCA-COLA LTÉE.



Coke = Coca-Cola
 "Coca-Cola" et son abréviation
 "Coke" sont des marques déposées
 qui identifient exclusivement le
 produit de Coca-Cola Ltée.

UNE NOUVELLE SAISON de sports d'hiver commence, sous le signe de la Paix. Reverrons-nous la foule des enthousiastes du ski envahir les Laurentides et les autres montagnes du Québec? Souhaitons-le! Le ski est un sport sain, sans violence si l'on ne pratique pas la compétition. Le citadin, skis aux pieds, a découvert l'enchantement de la forêt hivernale.

D'où nous viennent ces longues planches si commodes sur la neige? De la Scandinavie où les Vikings les utilisaient depuis une époque très reculée. Leurs descendants, Suédois, Norvégiens et même les Finlandais furent les vulgarisateurs de la pratique du ski dans les autres pays. Enfin quelques mots expliquant l'apparition de ce sport dans notre pays. Une date précise est difficile à donner mais nous avons la preuve que quelques paires de skis étaient en usage à Montréal vers la fin du siècle dernier. En 1904 fut fondé le "Montreal Ski Club". Cependant les Canadiens devaient rester encore de longues années fidèles à la raquette de leurs pères. Un mouvement sérieux se dessina vers 1920. Il faudra encore deux autres années pour que les Laurentides soient envahies. La vérité est que quelques "purs" les avaient découverts depuis fort longtemps.

Supposons que vous soyez un novice, un "bleu", que vous soyez doué de bonne volonté, encore plus, du désir d'apprendre à skier. N'oubliez pas que les champions ont eu aussi leurs premiers pas hésitants. La différence entre un "as" du ski et un médiocre amateur ne réside pas dans une musculature plus ou moins en relief mais bien dans la persévérance du premier à acquérir et perfectionner sa technique. Le ski s'adresse à tous les âges. L'enfant y trouve un jeu, au champ d'action illimité où l'on dépense ses forces et où l'on acquiert la santé. Aux plus âgés il procure le moyen de découvrir un monde nouveau, celui de la neige.

Vous avez un budget pour l'achat de votre équipement? Eh bien, allons ensemble acquérir le nécessaire! Quels que soient vos moyens, visez au confort. Nous diviserons votre pécule. Il y aura une part pour les skis, une pour les chaussures et s'il y a un reliquat ce sera pour le reste. Le choix des chaussures est primordial. Considérez qu'elles seront achetées pour plusieurs saisons et donneront un long usage si elles sont de qualité. Achetez-les avec de fortes semelles renforcées afin de soutenir vos chevilles sans défaillance. Elles seront imperméables.

Vos chaussures sous le bras nous irons au comptoir des harnais. Là, encore, nous n'avons pas le choix. Ils doivent être de qualité. Achetez une bonne marque. Solides, ils useront sans doute plus d'une paire de skis. Maintenant, vous regardez le fond de votre bourse avec inquiétude. Il en reste assez encore pour acheter vos "bois". Aujourd'hui le Canada produit des skis rivalisant avec la meilleure fabrication étrangère. Quelques dollars achètent des skis très acceptables. Plus tard, votre technique s'améliorant, vous fixerez votre choix sur une bonne marque et vous abandonnerez vos skis d'étude, utilisant les mêmes harnais avec la nouvelle paire. N'ayez pas l'air désespéré parce que votre budget a fondu et qu'il ne reste rien pour le costume! "L'habit ne fait pas le moine". Vieil adage très approprié aux skieurs. Des articles courants de votre garde-robe feront tout aussi bien l'affaire. Plus tard, lorsque vous serez prêt à courir les pistes, achetez un parka. Ce vêtement dont l'usage s'est rapidement répandu au Canada offre une protection contre le froid que les esquimaux apprécient depuis des générations.

Allons au Mont-Royal pour la première leçon. Les skis seront cirés avant de les chauffer. La cire empêche la neige d'adhérer au bois et facilite le glissement.

Ce terrain plat, là-bas, est ce qu'il vous faut! Familiarisez-vous avec ces longues planches. Glissez lentement, en cadence, les bâtons vous aideront à assurer votre équilibre. N'est-ce pas une première joie que cette souple évolution sur la neige?

Vous avez hâte, maintenant, de glisser, de filer, comme les amis là-bas! Cette pente douce vous servira de terrain de manœuvre. Ecoutez votre instructeur attentivement! Pliez les genoux. Regardez ce type-là, là-bas! Quelle aisance! Il semble que son corps ne ressent aucun des aspects du sol. Ce sont ses jambes, qui, telles des amortisseurs lui permettent cette glissade d'une superbe élégance. Efforcez-vous d'être souple! Laissez-vous glisser, sans crainte. Vous prenez de l'élan et, tout à coup, une grande vitesse! Simple illusion. Vous n'allez qu'à quelques milles à l'heure: une vitesse ridicule dans un siècle comme le nôtre. Mais l'instinct vous protège! Vous baissez, baissez encore et... vous tombez. C'est une chute dans de la plume, douce, sans heurt! Les Français appellent cela un "arrêt briançonnais", sans doute pour blaguer les habitants de cette belle ville, Briançon.

Il est temps de vous inculquer les éléments de la technique. Il y a trois moyens: D'abord l'école avec un professeur de ski dans le voisinage. Ou, un de vos amis, bon skieur, qui vous donnera l'exemple et sans doute de précieux conseils. Enfin si vous êtes libre à vous-même, achetez un bon manuel, profusément illustré et regardez les bons skieurs évoluer autour de vous.

Apprenez d'abord à freiner votre élan, à diriger vos skis. L'étude du "chasse-neige" sera votre premier pas dans l'art de skier. Le bon skieur est celui qui reste maître de ses skis devant tous les obstacles et, Dieu sait s'ils sont nombreux et parfois dangereux au cours d'une excursion. La grâce d'un virage est plus admirable et plus difficile à pratiquer que la vitesse folle.

Mais revenons au chasse-neige: Ecartez les jambes, les pointes de vos skis se touchent et leur ouverture forme un V. Vous glissez aussi, très lentement. Si vous ouvrez vos skis la vitesse augmente. Si vous les refermez, vous ralentissez, jusqu'à l'arrêt complet. [Lire la suite page 58]

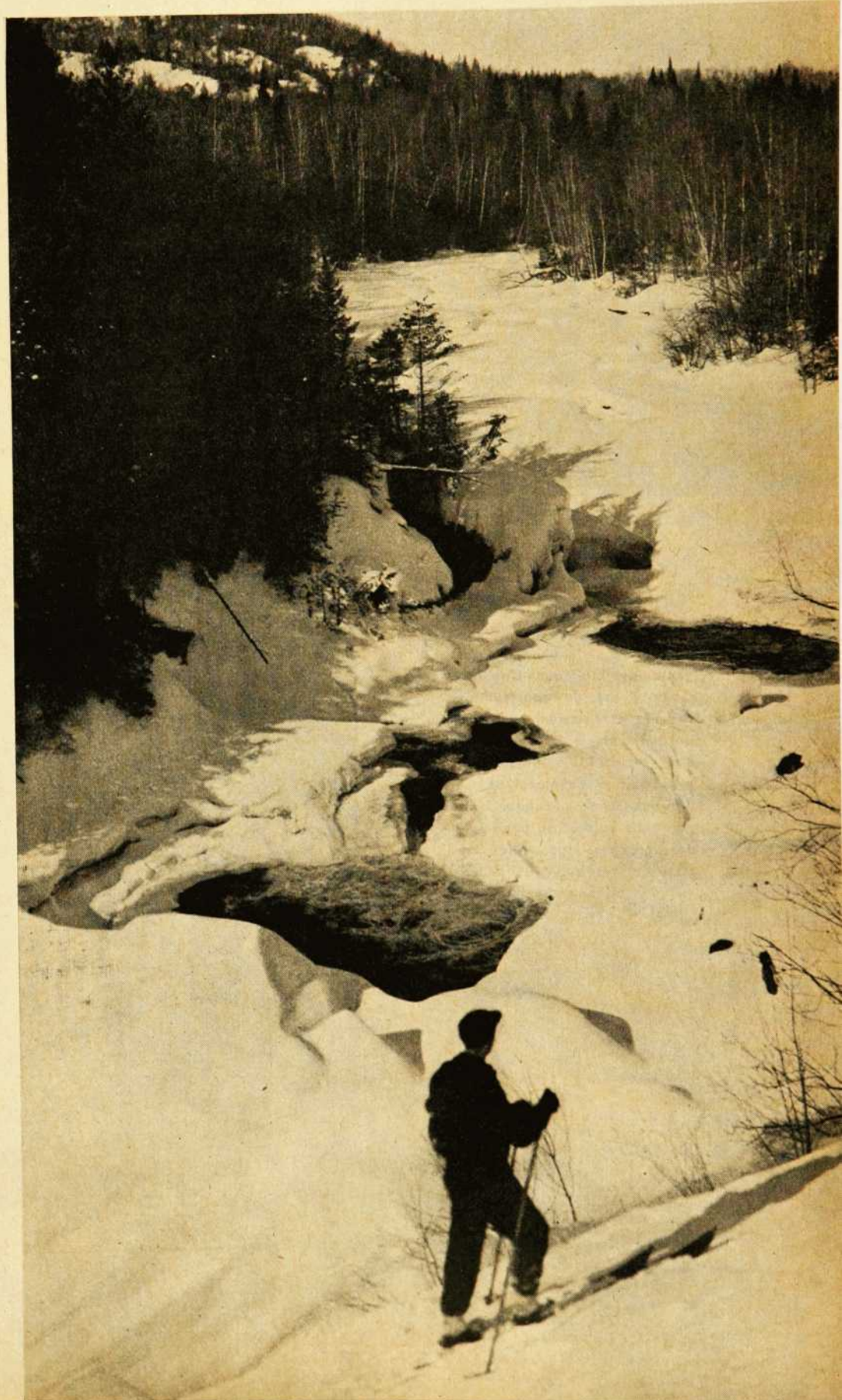
Le ski n'est pas que l'apanage de la jeunesse fortunée. Les moins jeunes et les modestes peuvent s'y livrer sans aucune crainte de snobisme comme le démontre notre collaborateur dans l'article ci-contre. Photo de l'auteur.

INVITATION AU

Ski.

Un sport magnifique à la portée de tous. — Quelques conseils pratiques aux débutants.

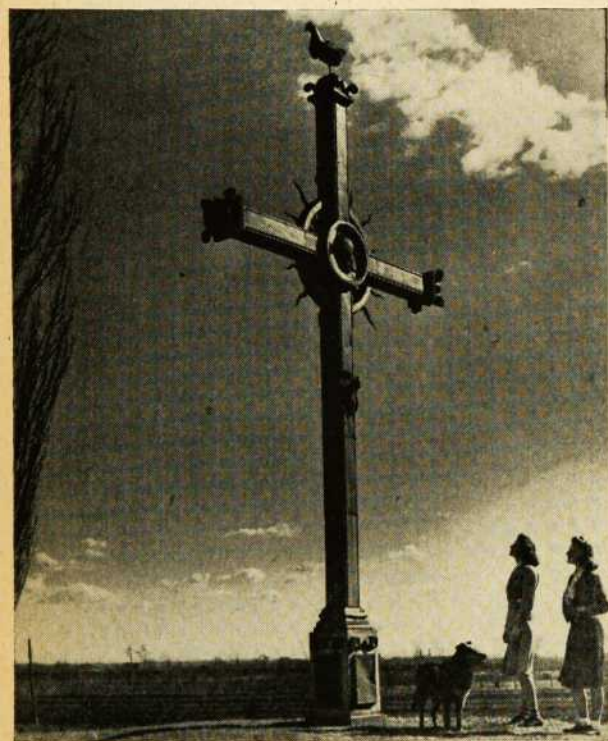
Texte et photos de RENÉ PAYEN



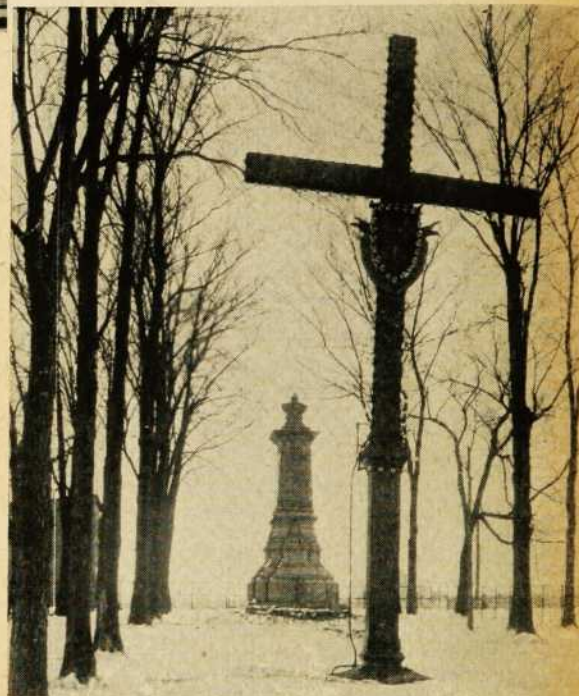
Ci-dessous, la croix dans le genre typique que l'on peut voir à la Côte St-Luc dans l'île de Montréal. On remarquera l'ornementation de l'époque et la dimension en la comparant aux deux jeunes touristes qui s'y sont approchées pour en examiner le détail. Le décor n'est pas sans ressemblance avec certains paysages de France.



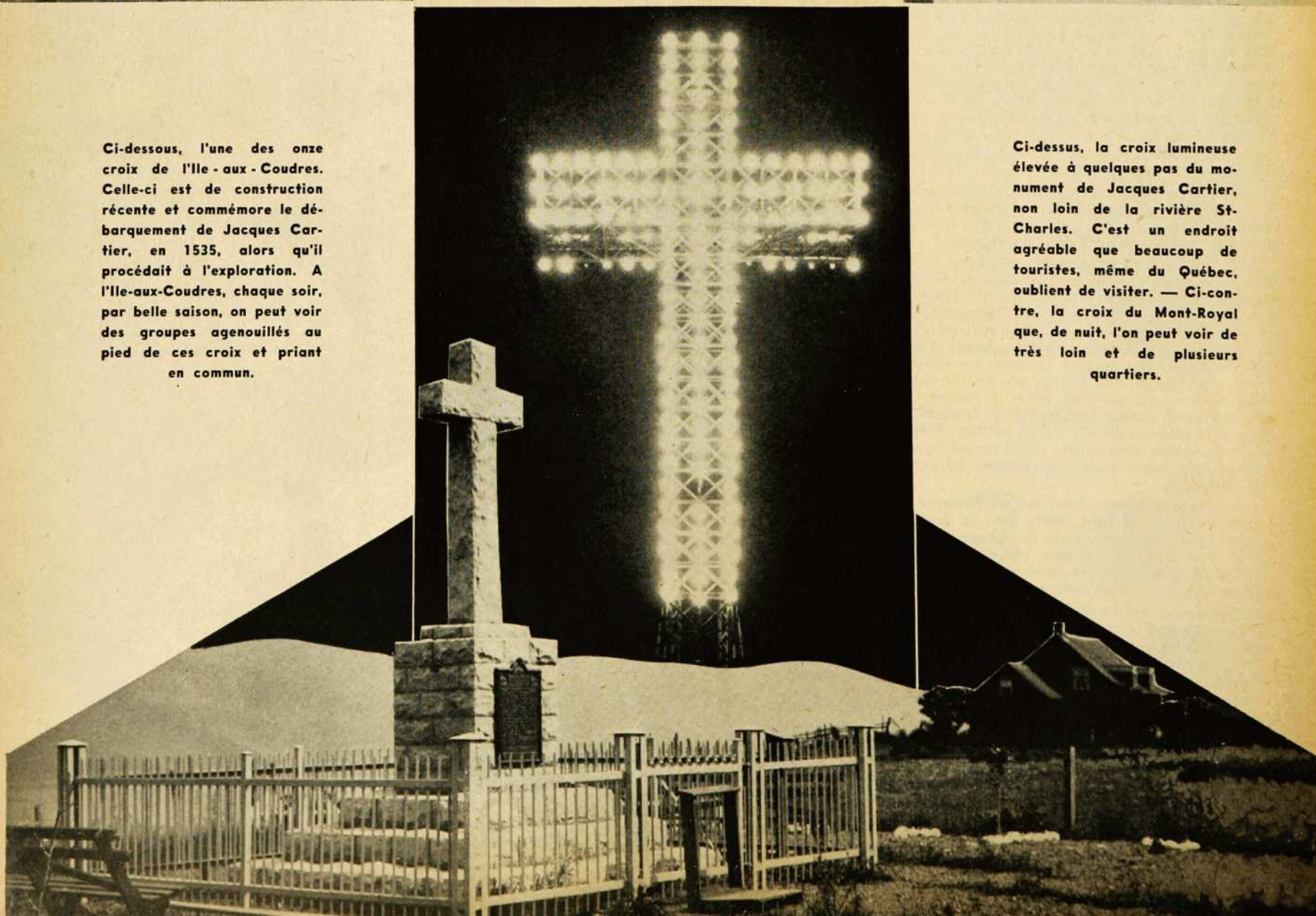
Ci-contre, à gauche, la croix du tombeau de Catherine Tekakwitha que l'automobiliste peut apercevoir au bord de la route entre Caughnawaga et Laprairie. C'est une croix modeste au pied de laquelle, en s'approchant, on peut voir le tombeau à l'abri d'un toit. De l'autre côté de la rive, la silhouette de la Métropole.



A VOIR trop souvent les mêmes choses, on finit par ne plus les voir, comme on dit. C'est ainsi que, chez nous, ces grandes croix qu'on peut encore remarquer en bordure de certains de nos chemins de campagne échappent trop souvent à notre attention. Il n'en va pas de même pour le touriste étranger qui est frappé, non seulement par la signification du symbole en soi, mais aussi et surtout par l'élément de pittoresque qui s'en dégage. Il n'est pas toujours nécessaire de s'éloigner des centres du Québec pour trouver de ces monuments tantôt humbles, quelquefois élaborés. Le Montréalais, pour sa part, n'a qu'à se rendre au tombeau de Catherine Tekakwitha ou à la Côte St-Luc, à moins qu'il veuille s'offrir le spectacle grandiose de la croix du Mont-Royal. De son côté, le Québécois peut prendre la direction de la rivière St-Charles, à deux pas du monument Jacques-Cartier, ou, en été, au hasard d'une excursion, faire un arrêt à l'Île-aux-Coudres.



Ci-dessous, l'une des onze croix de l'Île-aux-Coudres. Celle-ci est de construction récente et commémore le débarquement de Jacques Cartier, en 1535, alors qu'il procédait à l'exploration. A l'Île-aux-Coudres, chaque soir, par belle saison, on peut voir des groupes agenouillés au pied de ces croix et priant en commun.



Ci-dessus, la croix lumineuse élevée à quelques pas du monument de Jacques Cartier, non loin de la rivière St-Charles. C'est un endroit agréable que beaucoup de touristes, même du Québec, oublient de visiter. — Ci-contre, la croix du Mont-Royal que, de nuit, l'on peut voir de très loin et de plusieurs quartiers.

ÉTRENNES QUE VOUS POUVEZ CONFECTIONNER

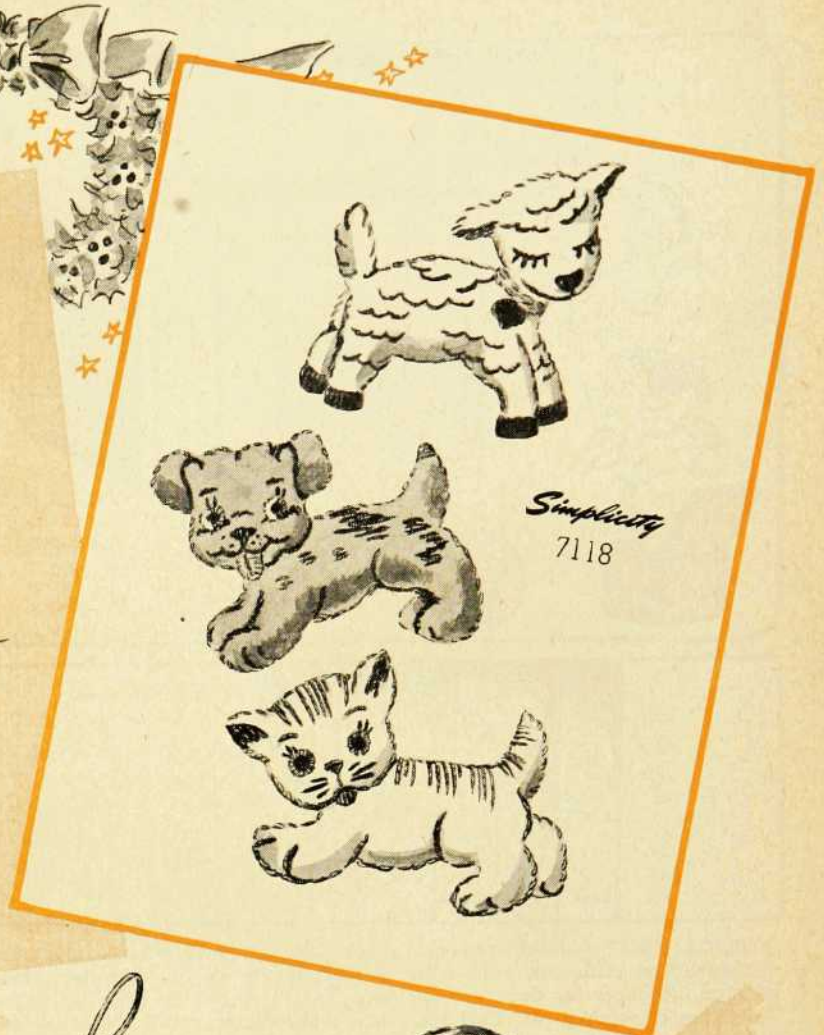


1488

Simplicity



1478



Simplicity
7118



1486

Simplicity



1484

Simplicity



1487 *Simplicity*



No 1486 — Quel plaisir vous éprouverez à fabriquer de vos doigts habiles ce petit manteau de bébé et le bonnet qui l'accompagne. Faites les en blanc, rose ou bleu, votre bébé sera toujours joli. Prix 25¢.

No 1487 — Les petits détails font la grande mode. Notez l'empiecement original de cette blouse et sa manche trois-quarts. Elle se fait rapidement et facilement en crêpe ou en flanelle. Tailles 12 à 20. Prix 25¢.

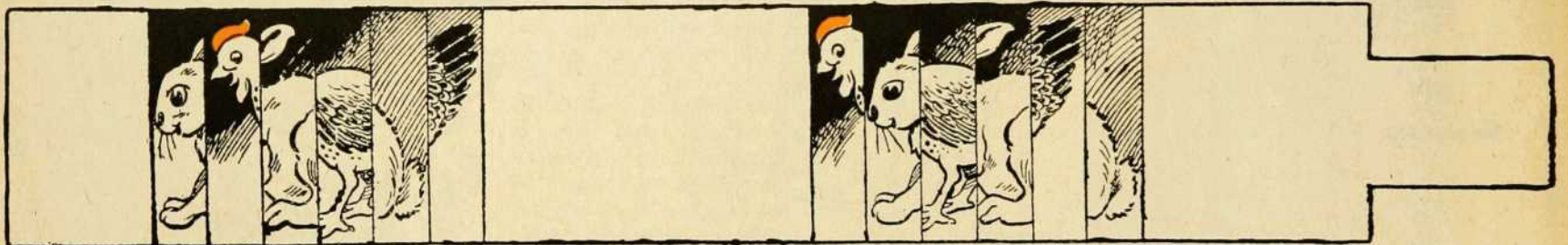
No 1478 — Que ce soit, à l'occasion de Noël ou de son anniversaire, votre nièce sera très heureuse de recevoir cette chaude robe de chambre de satin piqué. Tailles 1 à 6. Prix 25¢.

No 1484 — Un morceau de lingerie est un cadeau toujours bienvenu. Facile à faire, ne demandant qu'un bout de dentelle et un coupon de crêpe, ce jupon fera plaisir à votre meilleure amie. Tailles 14 à 46. Prix 15¢.

No 1488 — Que vous soyez malade ou que vous aimez à lire au lit, il vous faut un gilet de lit. Choisissez un satin piqué et ce modèle, hâtez-vous de le coudre et vous ne craignez plus le froid. Tailles 12 à 44. Prix 25¢.

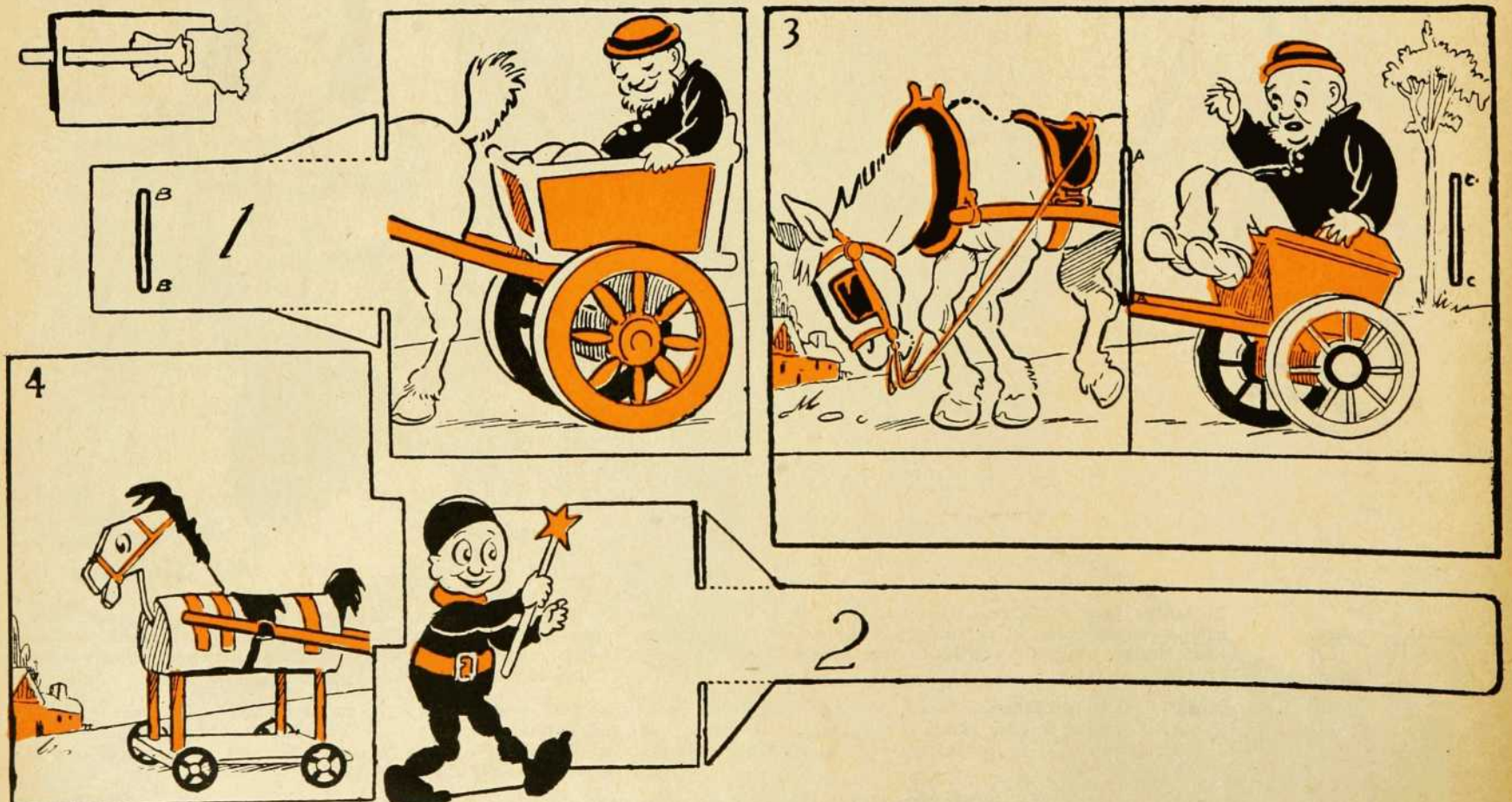
Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

PAGE À DÉCOUPER POUR LES PETITS



EXPLICATIONS : — Premièrement, découper en une seule pièce les deux groupes d'illustrations ci-dessus, puis coller le tout sur un carton. Ensuite, à l'aide de ciseaux, découper les deux groupes pour les séparer, en suivant rigoureusement les lignes d'encadrement. Ceci étant fait, pratiquer des fentes, en forme de tirelire, sur les "boîtes magiques" en suivant les lignes numérotées de 1 à 12. Faire de même à la ligne marquée de deux "x" au dos de la fillette. Après cela, prendre la bande sur laquelle apparaissent les fragments d'un lapin et d'un coq et l'insérer par la fente numéro 1, au verso de la boîte, par l'extrémité en forme de languette,

à droite. En tournant, on l'insère dans la fente numéro 2, en passant par le recto. Continuer cette opération jusqu'à la fente No 12, en alternant du verso au recto et vice versa. La languette, à droite, doit enfin sortir par la fente marquée de 2 "x" au dos de la fillette. Tenant chaque extrémité de la bande, on la fait doucement aller de gauche à droite et l'on voit alors le lapin et le coq changer de place comme par magie. On peut rendre le jeu plus intéressant en le colorant au crayon ou à la peinture à l'eau.



EXPLICATIONS : — Premièrement, coller sur un carton, les illustrations 1, 2 et 3, et lorsque bien séchées, les découper avec précision. Coller ensuite le numéro 4 au verso de l'illustration numéro 1. Après cela, pratiquer des fentes aux lettres "AA" et "CC" sur l'illustration numéro 3, et de même, aux lettres "BB", illustration numéro 1. Alors, plier à l'arrière les deux triangles aux lignes pointillées sur la languette de l'illustration numéro 1 et passer la bande dans la fente "AA" sur l'illustration numéro 3 par l'arrière. Redresser les pointes triangulaires pour

tenir en position. Ceci fait, prendre la longue bande numéro 2, plier les pointes triangulaires aux lignes pointillées et insérer l'extrémité droite par la fente "CC" par l'arrière, et le jeu est terminé. Pour le faire fonctionner, poussez l'extrémité droite de la longue bande aussi loin qu'elle pourra aller et retirez-la, c'est alors que vous verrez quel tour amusant joue le lutin au fermier endormi. On peut colorer le jeu au crayon de couleur ou à la peinture à l'eau. La vignette à l'angle gauche, au haut, donne une vue arrière du montage.

MON MENU DE NOËL

[Suite de la page 31]

Jardinière de légumes

Dresser dans un plat une purée de pommes de terre au centre, puis une variété de légumes : petits pois, haricots, carottes tout autour.



Salade Noël

(Illustration ci-contre)

Mettre sur une assiette à salade de la chicorée croquante ou, à défaut, des feuilles de laitue et disposer sur le dessus de la gelée d'atocas de façon à imiter la fleur de Noël poinciana.

Gelée d'atocas

3 tasses d'atocas 1½ tasse d'eau bouillante
1½ tasse de sucre

Laver et trier les atocas. Mettre à cuire doucement avec l'eau 20 minutes. Passer en purée, porter à l'ébullition, ajouter le sucre et cuire juste 2 minutes. Étendre à l'épaisseur d'un ¼ de pouce dans une lèchefrite humectée d'eau froide et laisser prendre bien ferme. Découper ensuite les pétales de la fleur de Noël et placer sur la chicorée. Mettre au centre une rosace de mayonnaise. Si la gelée ne prend pas, on peut la faire chauffer jusqu'au point d'ébullition et y ajouter 1 c. à tb. de gélatine préalablement gonflée dans 2 c. à tb. d'eau froide.

Salpicon de fruits glacés

Façonner un moule de glace en faisant congeler de l'eau dans un plat légèrement huilé. Démouler et, à l'aide d'un plat de même forme mais plus petit, creuser l'intérieur. Remplir ce second plat d'eau bouillante qu'on renouvelle à mesure qu'elle se réchauffe. Faire une cavité de 1½ à 2 pouces. Mettre au fond un rang de sorbet à la menthe, disposer au-dessus des fruits de conserve : ananas, pêches, poires coupées en morceaux ; recouvrir d'un autre rang de sorbet puis décorer joliment de crème fouettée si l'on en a ou de meringue à la gelée. Garnir joliment le dessus de cerises.



Sorbet à la menthe

4 tasses d'eau 2 tasses de sucre 2 c. à thé de gélatine
¾ de tasse de jus de citron 2 c. à tb. d'eau froide 1 c. à thé d'essence de menthe colorant vert

Faire un sirop avec le sucre et l'eau et bouillir 5 minutes. Retirer du feu, ajouter la gélatine préalablement gonflée dans l'eau froide et brasser pour dissoudre parfaitement. Ajouter le jus de citron et l'essence de menthe. Colorer en vert et faire glacer au réfrigérateur si l'on en a ou dans une sorbetière d'après la méthode ordinaire.

Meringue à la gelée

Mettre au bain-marie 1 verre de gelée de pommes et 1 blanc d'œuf. Battre au mousoir jusqu'à consistance de gelée.

Gâteau léger aux fruits

2 tasses de raisins sans pépin ½ tasse d'écorces de fruits confites
1 tasse de cerises bien égouttées
¾ de tasse d'amandes émondées et coupées en filets
3 tasses de farine à tout usage
1 c. à thé de poudre à pâte ½ c. à thé de sel
1 tasse de beurre ou de shortening
1 tasse de sucre fin 5 œufs
le jus et l'écorce râpée d'un citron

Laver les raisins et les faire sécher sur un papier. Emonder les amandes et les couper en filets ainsi que les cerises. Défaire en crème le beurre ou le shortening et ajouter graduellement le sucre puis les œufs l'un après l'autre. Bien battre entre chaque addition. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Ajouter tous les fruits à la farine et bien mélanger. Incorporer ce mélange au beurre et aux œufs, aromatiser avec le jus et le zeste râpé du citron et mélanger parfaitement. Verser la pâte dans un moule à gâteau de 8 pces carrés doublé de 3 épaisseurs de papier brun et bien beurré. Cuire à four doux 300° F. 2½ à 3 heures ou jusqu'à ce que le gâteau soit bien cuit. Eviter soigneusement une chaleur trop forte car le gâteau brûlerait. Au bout d'une heure de cuisson, étendre sur le gâteau un mélange de cerises coupées, d'amandes légèrement humectées de miel.

"Je tiens à vous dire merci!"



Voici une lettre, entre tant d'autres, écrite par quelqu'un qui a possédé un appareil Westinghouse durant les années de guerre. Elle parle d'économie et de rendement efficace : —

Canadian Westinghouse Company Limited.

Messieurs,

Voici une lettre que j'ai songé à vous écrire plusieurs fois. Je tiens à vous dire "merci" pour le service qu'ont procuré à ma femme, mon radio, mon réfrigérateur, ma laveuse et tous mes autres accessoires Westinghouse, pendant que j'étais dans l'active. On n'aurait pu demander mieux. Je vous fais tenir sur une feuille détachée les chiffres du coût d'entretien durant cinq ans.

Votre dévoué,

... et voici le détail : —

Réfrigérateur "True-Temp" acheté octobre 1940—pas de dépenses—service toujours excellent—ressemble à un neuf.

Radio—acheté septembre 1939—aussi bon que lorsque livré chez moi. Coût d'entretien pendant 5 ans de service—1 lampe, \$1.90.

La laveuse a fait de grosse besogne : je suis employé au service de locomotive du C.N.R. et mes salopettes deviennent sales et graissées, mais ma laveuse les nettoie très bien même au savon ordinaire.

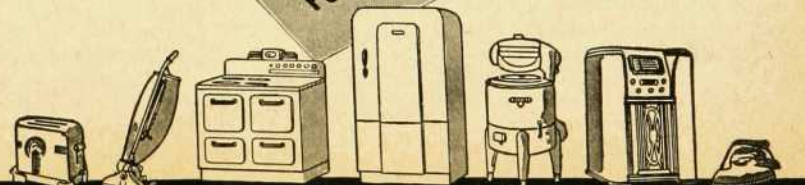
Il n'est de même de tous mes autres accessoires électriques. Pas besoin de réparations depuis que je les ai achetés.

Le rendement prouve que "vous avez plus dans un Westinghouse".

CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED MONTREAL, HAMILTON

Westinghouse

Les Meilleurs appareils POUR LE FOYER DE DEMAIN



VOUS AVEZ PLUS DANS UN WESTINGHOUSE

Insensé!... Comment as-tu pu croire, qu'ayant l'honneur de porter un nom respecté et partout honoré, je serais capable d'oublier mes devoirs?... Entre le marquis de Presle et Henri Descharmes, quelle distance!... Le noble est petit, l'homme du travail est grand! Ah! ah! ah! il n'a pas vu cela, le marquis de Presle, non il n'a pas compris que j'adorais, que j'adorais mon mari!

Elle s'arrêta pour reprendre haleine.
— Marquis de Presle, poursuivait-elle d'une voix frémissante, tu m'aimes et moi je te méprise, je te hais, entends-tu? Je te hais! Ah! comme toi, j'ai impatiemment attendu ce jour où je pourrais te dire que tu es un misérable, un infâme, un lâche! et te jeter en pleine figure l'horreur que tu m'inspires, le dégoût que j'ai pour toi!
Loin de se redresser sous l'insulte, le marquis se courba plus encore.

Mme Descharmes continua:
— Marquis de Presle, par ton ordre, des scélérats ont été prendre Léontine Landais à la ferme des Sorbiers. Où est-elle? Qu'as-tu fait de ma sœur?
Il la regarda avec effarement.

— Répondez donc, monsieur! exclama-t-elle; je vous demande ma sœur, je la réclame, je la veux!...

Des mots inintelligibles passèrent entre ses lèvres comme un bruissement.

— Il ne répondra pas, il ne veut pas répondre! s'écria-t-elle en se tordant les bras de douleur. Ma sœur, ma pauvre sœur!... Ah! je poursuivrai cet homme de ma haine, sans cesse, jusqu'à ce que tu sois vengée!... Je serai sans pitié, implacable dans ma vengeance! Il faut que ce misérable expie son crime!

Tournée vers le portrait, elle lui tendait ses bras tremblants.

Une porte s'ouvrit, et un domestique entra dans la chambre, tenant à la main un petit plateau d'argent, sur lequel il y avait une lettre.

— Une lettre pressée pour madame, dit-il.

Angèle prit la lettre.

Le domestique sortit.

Le marquis ne voyait rien, n'entendait rien. Immobile, les bras pendants, on l'aurait cru pétrifié.

Mme Descharmes déchira l'enveloppe de la lettre et lut rapidement ce que lui écrivait Albert Ancelin.

Elle poussa une exclamation qui fit tressaillir le marquis et parut le rappler à lui-même.

— Marquis de Presle, s'écria Mme Descharmes en se plaçant devant lui, vous ne savez pas ce qui se passe, je vais vous le dire. A l'heure qu'il est, votre fils, le comte de Presle se bat en duel avec André!...

Il se redressa, les yeux hagards.

— Oh! ce n'est pas le plus terrible pour vous, continua-t-elle sourdement; marquis de Presle, ce sont les deux frères qui se battent ensemble, André est le fils de Léontine Landais!

XXXVIII — LE CHÂTIMENT

LE MARQUIS jeta un cri rauque, porta ses deux mains à son front couvert d'une sueur froide et s'affaissa lourdement sur un siège.

Comme elle venait de le dire, Mme Descharmes était sans pitié. Elle reprit d'une voix mordante:

— André Pigaud est votre fils, monsieur le marquis de Presle.

Abandonné à peine âgé de quelques jours et trouvé sur une route, ce fils d'un grand seigneur a dû son existence à la charité publique... Pendant que le marquis de Presle allait à ses plaisirs, de simples ouvriers, mais de braves cœurs, recueillaient son enfant! Pendant que le noble marquis donnait des fêtes splendides, montait à cheval, se pavait au bois dans sa calèche armoriée ou dans sa loge à l'Opéra, semant partout l'or à pleines mains, les ouvriers du faubourg, des pères de famille, s'imposaient des privations et

prenaient sur leur salaire de la semaine pour donner du pain à son enfant! Que pensez-vous de cela, monsieur le marquis? C'est beau, n'est-ce pas? C'est là de la haute morale!

L'enfant trouvé a grandi; il est devenu un homme, ayant le cœur haut placé, un homme intelligent, rempli de distinction; cela se comprend... le fils d'un marquis!... Et son père, son père lui a fait l'honneur d'être jaloux de lui!... Et qui sait? Ah! Dieu me pardonne d'avoir cette pensée, c'est peut-être le père qui a armé la main d'un de ses fils pour frapper l'autre! N'est-ce pas là encore une belle morale, monsieur le marquis?

Le malheureux eut un râlement plaintif.

— Mais André est fort, brave, adroit et plein de courage, continua impitoyablement Mme Descharmes, ce n'est pas lui qui sera frappé, j'en suis sûre, mon cœur me le dit!... Ah! tout à l'heure, j'ai eu tort de douter de la justice de Dieu!...

Tout à coup, derrière elle un bruit se fit entendre. Elle se retourna vivement.

Devant elle, à l'entrée de la chambre, près de la porte, qui venait de s'ouvrir, elle vit deux femmes pâles, également vêtues de noir.

L'une, tremblante, les yeux baignés de larmes, s'appuyait sur l'épaule de sa compagne.

Mme Descharmes eut d'abord un mouvement de surprise, qui fut suivi d'un cri de joie délirante.

Elle venait de reconnaître celle qu'elle pleurait depuis si longtemps.

— Ma sœur! s'écria-t-elle, en avançant les bras ouverts.

— Angèle!

Et Léontine tomba palpitante et sans force dans les bras de Mme Descharmes.

Ce fut une étreinte délicieuse, passionnée, pleine d'ivresse. Elles étaient sans voix; mais les soupirs et les baisers avaient plus d'éloquence que les paroles.

— Le marquis s'était levé, grelottant comme s'il eût été saisi par un froid d'hiver.

Son attitude, son regard, ses gestes, sa physiologie, tout en lui exprimait l'épouvante.

La marquise, immobile, le regardait avec une tristesse navrante. Albert Ancelin l'avait prévenue; ce qui s'était passé dans cette chambre, avant son arrivée, elle le devinait.

Cependant, Mme Descharmes s'aperçut qu'elle oubliait trop longtemps le marquis de Presle et la personne inconnue, qui lui ramenait sa sœur.

— Oh! madame, dit-elle, en se tournant vers la marquise, qui que vous soyez, vous qui me rendez ma sœur soyez bénie!

— Je vous la ramène aujourd'hui seulement, parce que j'ai voulu vous la rendre guérie, répondit Mme de Presle.

Puis tombant sur ses genoux:

— Je suis Eléonore de Blancheville, marquise de Presle, madame, reprit-elle; les mains jointes et suppliante, je vous demande à toutes les deux le pardon de cet homme, le père de mes enfants!...

— Oh! madame la marquise! s'écria Angèle émue jusqu'aux larmes, relevez-vous, je pardonne, oui, je pardonne!...

Léontine tendit le bras vers le marquis en disant:

— Monsieur le marquis de Presle, je vous pardonne!...

Il la regarda fixement en se courbant lentement et en allongeant le cou. Puis il se rejeta brusquement en arrière en criant d'une voix étranglée:

— Ah! la folle! la folle!...

Et il partit d'un éclat de rire bruyant, convulsif, horrible à entendre.

Léontine Landais avait recouvré la raison, le marquis de Presle était fou!

La marquise se tourna vers les deux sœurs et leur dit:

— Vous avez eu pitié du coupable, vous avez pardonné... mais Dieu, lui, ne lui pardonne pas!

Elle s'approcha de son mari et prit son bras pour l'emmener.

Devant eux, un homme, qui venait d'entrer, se découvrit et s'inclina avec respect.

C'était M. Descharmes.

La marquise sortit, entraînant son mari qui riait toujours.

— Ah! Angèle, qu'as-tu fait? dit M. Descharmes d'un ton douloureux.

— Henri, il m'avait pris ma sœur! s'écria-t-elle.

Et elle s'élança à son cou en sanglotant.

Un instant après, Mme Descharmes disait à Léontine, assise entre elle et son mari:

— Ma sœur chérie, à force de tendresse et d'amour, nous te ferons oublier le passé et ce que tu as souffert! Tu es ici chez toi, dans ta maison: tes moindres désirs seront satisfaits, tu commanderas, tu ordonneras, et aussitôt tu seras obéie... Pour ma sœur adorée, je redeviens ce que j'étais autrefois: ta petite Angèle, ta fille!...

Je n'ai pas oublié les paroles de notre bonne mère à son lit de mort. A toi, elle a dit: « Léontine, je te recommande ta sœur, tu veilleras sur elle, tu la protégeras, tu seras sa mère! » Elle m'a dit, à moi: « Angèle, tu seras soumise à ton aînée et tu obéiras comme à moi-même. » Puis elle a ajouté: « N'oubliez jamais mes paroles; joie, chagrin, fortune ou pauvreté, partagez toujours. » — Et ce fut tout; la bouche souriante, elle s'éteignit dans nos bras.

Léontine pleurait à chaudes larmes. M. Descharmes lui prit la main.

— Ma sœur, dit-il, Angèle m'a souvent répété les paroles de votre mère mourante, et il a toujours été convenu entre nous que, quelle qu'elle soit, vous partageriez notre fortune... C'est votre héritage à toutes les deux que j'ai fait fructifier, c'est pour vous deux que j'ai travaillé... Dès demain, si vous le voulez, ma sœur, vous prendrez votre part...

— L'affection de ma sœur, votre amitié, mon frère, voilà tout ce que je désire, dit Léontine. Si vous ne me trouvez pas embarrassante...

— Oh! que dis-tu? s'écria Angèle.

— Eh bien! vous me garderez près de vous; je ne tiendrai pas beaucoup de place: un petit coin dans votre maison me suffira.

— Oh! oui, tu resteras avec nous, nous ne nous quitterons jamais, dit vivement Angèle. Tu auras ton appartement, la plus belle chambre sera la tienne; tu auras tes domestiques, ta voiture à tes ordres... n'est-ce pas, Henri?

— La volonté de votre sœur a toujours été la mienne, répondit M. Descharmes en s'adressant à Léontine.

— Non, non, répliqua-t-elle; soyez heureux, car vous le méritez, et jouissez de la fortune que vous devez à votre travail... Je vous le répète, je ne demande qu'un petit coin près de vous, une retraite profonde où je pourrai prier, pleurer et me souvenir!

— Mais je veux, au contraire, que tu oublies! s'écria Angèle en l'entourant de ses bras.

— C'est impossible, jamais!...

— Tu l'entends, Henri? s'écria Angèle en se levant, et tout à l'heure tu as eu pitié du marquis de Presle!

— Angèle, reprit Léontine, ce n'est point du crime de cet homme que je veux me souvenir; je l'ai laissé, cet effroyable souvenir du passé, dans la nuit d'où je viens de sortir... Mais il y a autre chose, je veux vous le dire, à vous, comme je l'ai dit à Mme de Presle... J'ai mis au monde un enfant, un fils... cet enfant, on me l'a pris... Qu'est-il devenu?... Vous savez

maintenant pourquoi je veux pleurer!

— Mon Dieu, mon Dieu, elle ne sait rien, murmura Angèle toute tremblante. Six heures vont sonner et pas de nouvelle encore!

Elle se mit à marcher avec agitation. M. Descharmes, sous le coup de sa surprise, regardait tristement Léontine.

— Que faire, mon Dieu, que faire? se disait Angèle. D'un mot je pourrais changer sa douleur en une joie immense; mais il faudrait lui tout dire... Et si on le ramenait blessé!... mort!...

Elle se sentit frissonner.

— Angèle, tu n'écoutes pas ta sœur, tu ne l'interroges pas, dit M. Descharmes; qu'as-tu donc?

— Ah! une telle anxiété est épouvantable! s'écria-t-elle en s'élançant hors de la chambre.

Elle traversa son boudoir, un autre petit salon, et, dans la salle à manger, elle appela tous ses domestiques, chacun par son nom, d'une voix retentissante.

Trois ou quatre de ces derniers accoururent avec effarement.

— Qu'on prenne à l'instant deux voitures, ordonna-t-elle. L'un de vous ira chez M. Albert Ancelin et reviendra avec lui; un autre se rendra rue Saint-Dominique, à l'hôtel de Presle; si le comte est rentré, il faudra savoir de lui s'il n'est pas arrivé un accident grave à M. André Pigaud; dans le cas où M. Gustave ne serait pas à l'hôtel, il ne faudra interroger personne et revenir immédiatement. Vous, Jean, vous allez courir jusque chez M. André. Allez, mes amis, et revenez vite, sans perdre une minute.

Après l'exclamation de sa femme, suivie de sa brusque sortie, M. Descharmes était resté tout interdit. Mais pour ne pas effrayer Léontine, il s'efforça de paraître calme et c'est en souriant qu'il lui dit:

— Angèle a oublié, sans doute, de donner un ordre important; je vais me charger de ce soin et lui dire de revenir près de vous; je vous laisse seule un instant.

Il sortit sur ces mots et s'empressa de rejoindre sa femme, qui achevait de donner ses ordres aux domestiques.

— Angèle, dit vivement M. Descharmes, tu viens de mettre l'inquiétude en moi, peut-être aussi as-tu effrayé ta sœur; que se passe-t-il donc? Réponds-moi!

Elle lui tendit la lettre d'Albert Ancelin en disant:

— Tiens, lis, Henri, lis et tu comprendras.

M. Descharmes n'avait pas achevé de lire, lorsque Jean, le domestique chargé d'aller au domicile d'André, rentra dans la salle à manger.

— Madame, dit-il, M. André et M. Ancelin viennent d'arriver ensemble; on les a fait entrer dans le salon.

Mme Descharmes ne put retenir un cri de joie.

— Henri, dit-elle, va recevoir M. Ancelin et notre neveu, notre fils... Moi, je vais préparer ma sœur au bonheur qui l'attend!

C'est en tenant Léontine dans ses bras, serrée contre son cœur, qu'Angèle lui raconta comment son mari avait trouvé, un matin, au commencement du mois d'octobre 1848, un jeune enfant abandonné sur la route entre Bois-le-Roi et Melun.

— Et cet enfant? interrogea avidement Léontine.

— Cet enfant est devenu un grand et beau jeune homme, que j'aimais beaucoup déjà, et que je vais aimer bien plus encore.

— Achève, Angèle, achève, dit Léontine d'une voix tremblante.

— Eh bien, oui, c'est lui, c'est ton fils!...

La pauvre mère poussa un cri et se trouva debout. Mais, aussitôt, ses jambes plièrent sous le poids de son corps,

ses yeux se fermèrent et elle tomba inanimée dans les bras de sa sœur.

— Au secours! au secours! cria de toutes ses forces Mme Descharmes épouvantée.

XXXIX — LES BAISERS DE LA MÈRE LANGLOIS

QUAND, au bout d'un quart d'heure de soins empressés et intelligents, Léontine Landais rouvrit les yeux, elle vit à ses côtés, debout, Angèle et M. Descharmes, et à ses genoux, André, qui couvrait ses mains de baisers et de larmes.

Elle le regarda un instant, puis elle leva les yeux vers sa sœur, et son regard l'interrogea.

Mme Descharmes répondit par un mouvement de tête.

Alors, l'amour maternel illumina les yeux de Léontine, irradiant son front.

Avec une expression impossible à rendre, elle prononça seulement ces deux mots :

— Mon fils!

Et ses lèvres se collèrent fiévreusement sur le front de son enfant.

— Ma mère, ma mère! murmurait la voix d'André: tout à l'heure on m'a fait connaître votre douloureuse histoire; oh! ma mère, comme, je vais vous aimer!...

Angèle et son mari échangèrent un regard et se retirèrent discrètement, sans bruit.

— Ah! leur joie était grande, ils ne l'avaient jamais rêvée aussi complète.

— Qu'est donc devenu M. Ancelin? demanda Angèle.

— Je l'ai prié d'aller chercher Pauline et sa fille, répondit M. Descharmes.

— Claire est donc retrouvée? s'écria-t-elle.

— Oui.

— Ah! tous les bonheurs nous arrivent à la fois!

— Il ne nous reste plus qu'à assurer la tranquillité et l'avenir de ta sœur et de son fils. Je veux que le bonheur d'André soit complet. Ce soir même, pour lui, je demanderai à Pauline Langlois la main de sa fille.

— Comme tu es bon, comme tu es grand, Henri!

— J'ai encore une intention, et si tu ne t'y opposes pas...

— Moi, je contrarierais un de tes désirs! Tu ne le crois point!

— Si ta sœur y consent...

— Eh bien, Henri?

— Nous adopterons André, nous lui donnerons un nom, il s'appellera André Descharmes.

— Ah! tiens, je t'adore! exclama Angèle en jetant ses bras autour du cou de son mari.

L'arrivée de la mère Langlois et de Claire, amenées par Albert Ancelin, fut suivie d'une nouvelle scène attendrissante, provoquée par la brassière et la petite chemise de l'enfant trouvé, que Léontine reconnut comme étant son ouvrage.

Un domestique y mit fin avec ces mots:

— Madame est servie.

On passa dans la salle à manger et l'on prit place à table.

Inutile de dire que la mère d'André fut l'objet des attentions, des prévenances et de la sollicitude de tout le monde. Elle mangea à peine, mais avec quelle tendresse elle regardait son fils, sa sœur et Claire!

Comme il l'avait annoncé à sa femme, M. Descharmes, au moment du dessert, demanda à Pauline Langlois si elle voulait donner sa fille pour femme à André.

Pour le coup, la mère Langlois n'y tint plus, sa joie fit explosion. Elle se leva de table, renversant sa chaise, et déclara qu'elle allait embrasser tout le monde, à commencer par M. Descharmes, ce qu'elle fit incontinent, avec la satisfaction, du reste, de voir toutes les

joues se tendre pour recevoir ses gros baisers sonores.

Le repas terminé, elle prit à part M. Descharmes:

— J'ai quelque chose à vous raconter, lui dit-elle, et en même temps un conseil à vous demander.

— Eh bien! ma chère Pauline, je suis tout à vous.

Elle suivit M. Descharmes dans son cabinet.

L'ingénieur la fit asseoir, et s'assit à son tour, en lui disant:

— Je vous écoute.

La mère Langlois se recueillit un instant, puis elle prit la parole.

— Monsieur Henri, dit-elle, ce que je vais vous confier, je pourrais le dire devant tout le monde, à l'exception de ma fille; il y a des choses que je veux lui faire oublier, et d'autres qu'elle doit ignorer toujours.

Alors elle raconta à M. Descharmes de quelle façon elle avait appris que M. Auguste habitait à Paris; comment le misérable, croyant mettre ainsi obstacle à la guérison de Léontine Landais, avait enlevé Claire de la maison du docteur Morand sans se douter qu'elle fût sa fille; comment, enfin, grâce au concours du grand Bernard et de deux ouvriers du faubourg, elle avait retrouvé Claire dans la maison de Joinville-sur-Marne.

— J'ai cédé aux prières de ma fille, continua-t-elle, et j'ai laissé partir Blaireau, au lieu de le livrer immédiatement à la justice. Le misérable avait tout le temps de fuir et de se cacher. Ce matin, quand un commissaire de police escorté de nombreux agents se présenta chez lui pour l'arrêter, il y était encore... Dieu allait faire justice de ce monstre!... Le grand Bernard, que j'avais déjà revu ce matin, est encore accouru chez moi, vers trois heures, pour m'annoncer la fin tragique de Blaireau. Le journal *Le Parisien* donne ce soir les principaux détails de l'événement de la rue du Roi-de-Sicile; demain, on lira cela dans tous les autres journaux.

La mère Langlois raconta ensuite ce qui s'était passé entre elle et Gargasse, lequel, pendant que Blaireau était à Joinville, avait audacieusement dépouillé son ancien ami de tout ce qu'il possédait.

M. Descharmes ouvrait de grands yeux étonnés.

— L'or et les valeurs sont chez moi, dans mon armoire, poursuivit la mère Langlois. Je ne sais pas quelle somme tout cela représente, je n'aurais pas su en faire le compte; mais Blaireau a parlé de plus de trois millions... S'il avait cette fortune énorme dans son coffre-fort, c'est donc plus de trois millions que Gargasse m'a remis ce matin.

Or, monsieur Henri, ces millions-là m'embarrassent beaucoup, et c'est à ce sujet que je réclame vos conseils.

— Nous allons voir ce qu'il y a de mieux à faire, dit M. Descharmes; mais, n'avez-vous pas déjà une idée, Pauline?

— Vous pensez bien, monsieur Henri, que je n'ai pas été sans réfléchir longuement. J'ai eu d'abord l'intention de porter tout cela chez le commissaire de police et de lui dire: Faites-en ce que vous voudrez... Mais j'ai pensé qu'il me questionnerait et m'obligerait à raconter beaucoup de choses que je n'ai pas besoin de confier à tout le monde. Je ne tiens pas à devenir une curiosité et je ne veux pas qu'il se fasse du bruit autour de ma fille... Ai-je tort, monsieur Henri?

— Non, non, je vous approuve.

— Et puis j'aurais bien été forcée de dire que Gargasse avait volé Blaireau. Le malheureux est à Paris, en rupture de ban, on l'eût arrêté, et au lieu de la protection et de la petite fortune que je lui ai promises, en pensant à vous, monsieur Henri, car moi je ne peux

IL SOULAGE MERVEILLEUSEMENT si votre nez SE BOUCHE LA NUIT



Une médication spéciale qui facilite rapidement la respiration... AMÈNE UN SOMMEIL RÉPARATEUR!

SI VOUS n'arrivez pas à vous endormir parce que la congestion passagère vous bouche le nez et gêne votre respiration—quelques gouttes de VICKS VA-TRO-NOL dans chaque narine vous feront rapidement du bien! Vous sentez cette médication spéciale vous soulager!

la sécheresse anormale, facilite la respiration—et aide à amener un sommeil reposant et réparateur! JOUISEZ DU BIEN-ÊTRE QUE LE VA-TRO-NOL VOUS APPORTE—dès ce soir, si vous en avez besoin. Suivez le mode d'emploi.

VICKS VA-TRO-NOL

Un magazine
qui s'impose

La Revue POPULAIRE



Si vous répondez affirmativement aux questions que voici: tenez-vous à être à la page? Désirez-vous recevoir un magazine ultra-chic à prix modique? Aimez-vous une lecture qui vous informe sur ce que l'on dit et ce que l'on fait dans le monde littéraire, artistique, artisanal, élégant et quoi encore? Oui, si vous répondez dans l'affirmative, n'hésitez pas plus longtemps: souscrivez un abonnement à

LA REVUE POPULAIRE

Le déboursé est minime: \$1.50 pour un an, \$2.00 pour deux ans. Et cela vous vaut douze romans d'amour, une quantité astronomique d'articles illustrés, traitant de mille et un sujets, tous plus intéressants les uns que les autres. Oui, vraiment, LA REVUE POPULAIRE, par sa tenue, son chic, son intérêt général, est un magazine qui s'impose. Toute femme, de même que tout homme, qui désire être à la page, peut facilement combler ce vœu légitime en remplissant le coupon d'abonnement ci-dessous.

Le roman de LA REVUE POPULAIRE, pour le numéro de décembre :
"TERRE D'AMOUR," par Marcelle Davet

Coupon d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE

Canada, 1 an, \$1.50; 2 ans, \$2.00. Etats-Unis, 1 an, \$1.75; 2 ans, \$2.50
 IMPORTANT — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE 975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

FORTIFIEZ Votre SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convaincant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

rien, il se serait vu de nouveau, en cour d'assises, jugé et condamné aux galères!... Déjà il a honte de son passé, le repentir entrera dans son cœur et vous ferez une belle action, monsieur Henri, en arrachant cet ancien criminel au gouffre du mal.

— Cet homme vous a révélé le secret de la naissance d'André, Pauline, nous lui devons beaucoup; je tiendrai la promesse que vous lui avez faite. Vous pourrez lui faire savoir que j'obtiens sa grâce, et que je me charge de son avenir.

Voyons, maintenant, ce que vous devez faire des millions de Blaireau. Evidemment, c'est de l'argent en partie mal acquis et qui devrait retourner à ceux à qui il a été volé; mais nous ne les connaissons pas, et je ne vous conseille point de vous mettre à leur recherche. Voulez-vous verser ces millions dans la caisse de l'Etat? En ce cas, tout en gardant l'anonymat, vous pouvez prendre pour mandataire un notaire ou toute autre personne honorable. L'Etat acceptera les trois millions comme il accepte souvent des sommes moins importantes sans se préoccuper de leur provenance.

— Monsieur Henri, j'avais une autre idée, mais c'est peut-être impossible.

— Dites toujours, Pauline, nous verrons.

— Je voudrais que cet argent pût venir en aide au plus grand nombre possible d'infortunés, et qu'il fût comme la réparation du mal que Blaireau a fait pendant toute sa vie.

— Ah! vous avez raison, Pauline, et c'est bien pensé! s'écria M. Descharmes.

— Ainsi, ce n'est pas impossible?

— Nullement. Demain votre désir sera satisfait. Je serai chez vous à huit heures du matin, vous m'attendrez. Nous compterons les valeurs afin de savoir exactement la somme qu'elles représentent.

— Et ensuite?

— Ensuite, Pauline, nous nous rendrons ensemble, avec les millions, bien entendu, chez un grand personnage que j'ai l'honneur de connaître, et c'est lui que vous chargerez de l'exécution de votre volonté.

Ils rentrèrent dans le salon.

— Nous vous attendions avec impatience, dit Mme Descharmes, car nous avons tous besoin de repos.

— Je vous prie de m'excuser, répondit la mère Langlois; j'avais quelque chose à confier à M. Descharmes.

— Une affaire, très importante appuyait l'ingénieur.

— Oh! nous ne vous faisons pas de reproches, s'empressa de dire Angèle en souriant.

Puis se tournant vers la mère Langlois:

— Ma chère Pauline, reprit-elle, je vais vous demander de nous faire, à ma sœur et à moi, un grand, un très grand plaisir.

— Mais je ne demande pas mieux; que faut-il que je fasse?

— Nous voudrions garder cette nuit votre charmante Claire; elle dormirait près de ma sœur, passerait avec elle toute la journée de demain, et, comme j'espère bien que nous vous aurons aussi une partie de la journée, nous vous rendrions Mlle Claire le soir.

La mère Langlois baissa la tête; elle ne savait que dire, mais elle avait bien envie de refuser.

— Ma chère Angèle, dit alors M. Descharmes, ta demande ne saurait contrarier Pauline, elle lui est même agréable, attendu que nous devons sortir ensemble demain dès le matin, et que, pour ne pas laisser Mlle Claire seule, nous aurions été obligés de vous l'amener ici.

Ces paroles produisirent l'effet espéré par M. Descharmes.

Le visage de la mère Langlois s'épanouit.

— Je vous suis bien reconnaissante de ce que vous voulez garder ma fille, dit-elle à Mme Descharmes; ah! si j'étais jalouse, ce ne serait pas de votre sœur!... Je veux que Claire se souvienne toujours de tous ceux qui l'ont aimée et des baisers qu'elle a reçus. Votre sœur, madame, qui l'a portée dans ses bras, qui a soutenu et dirigé ses premiers pas, qui a séché ses larmes d'enfant, votre sœur est aussi sa mère!

XL — CE QUE DEVIENNENT LES MILLIONS DE BLAIREAU

NEUF HEURES sonnaient à l'hôtel-de-ville. Une voiture s'arrêta sur le quai devant une des portes du monument détruit aujourd'hui, et qui était l'entrée particulière des appartements du préfet de la Seine.

M. Descharmes mit pied à terre et offrit sa main à la mère Langlois pour l'aider à descendre.

L'ingénieur portait sous son bras un paquet assez volumineux. La mère de Claire tenait son cabas, toujours plein jusqu'à l'anse, mais qui avait, cette fois, une pesanteur exagérée.

— C'est un peu lourd, dit M. Descharmes en souriant, voulez-vous me donner votre panier, Pauline?

— Oh! monsieur Henri, fit-elle, cela ferait rire vraiment, si on vous voyait porter le cabas de la mère Langlois!

Après avoir monté un escalier, ils se trouvèrent dans un large corridor, qui précédait les appartements de la préfecture.

Un huissier vint à leur rencontre.

— Nous désirons voir M. le préfet, lui dit l'ingénieur en lui remettant sa carte, sur laquelle il avait ajouté d'avance le nom de Pauline Langlois.

L'huissier fit entrer les visiteurs dans une antichambre et disparut. Il revint au bout d'un instant, disant:

— M. le préfet vous attend.

Et il introduisit M. Descharmes et la mère Langlois dans le cabinet du haut fonctionnaire, qui travaillait avec son secrétaire et deux directeurs de l'administration municipale, lesquels connaissaient depuis longtemps M. Descharmes.

Ces messieurs s'étaient levés en même temps que le préfet, qui s'avança au-devant de l'ingénieur en lui tendant la main.

— Je remercie monsieur le préfet d'avoir bien voulu nous recevoir, dit M. Descharmes; du reste l'affaire qui nous amène à une très sérieuse importance.

En entendant ces paroles, le secrétaire et les deux fonctionnaires se disposèrent à se retirer.

— Ce que nous avons à vous dire, monsieur le préfet, ces messieurs peuvent l'entendre, reprit vivement M. Descharmes, et si vous le permettez...

— Restez, messieurs, dit le préfet.

Alors M. Descharmes posa sur la table, devant le préfet, son paquet, près duquel la mère Langlois plaça son cabas.

Une vive surprise se peignit sur le visage des témoins de cette scène.

— Dans ce panier, dit M. Descharmes d'une voix grave, il y a cinquante mille francs en or; ce paquet contient des valeurs mobilières, qui représentent, au cours d'hier, à la Bourse de Paris, la somme de trois millions deux cent quatre-vingt-dix mille francs.

Il y eut une quadruple exclamation. Et les yeux des auditeurs interrogèrent curieusement M. Descharmes.

Il reprit:

— Cette somme énorme a été remise à cette brave et honnête femme, Mme Pauline Langlois, pour en faire l'usage qu'il lui plairait, par une personne que je vous demande la permission de ne pas vous faire connaître. Mais ce que je ne veux point vous cacher, c'est que cette fortune sort d'une source ténébreuse où l'on trouverait le crime...

Les auditeurs stupéfaits étaient comme suspendus aux lèvres de M. Descharmes.

— L'homme qui a possédé cette fortune, continua-t-il, n'existe plus aujourd'hui; c'est devant Dieu, le juge suprême, qu'il a rendu compte de sa vie passée... Pour des raisons de premier ordre, nous tenons à ce que son nom soit oublié et reste enseveli dans l'ombre. Ses millions doivent servir à une réparation tardive des actes odieux et souvent criminels qui ont souillé son existence.

Ces millions, messieurs, Mme Langlois pouvait se les approprier, sans crainte qu'on vint jamais les lui réclamer. Elle est venue me demander hier, en m'avouant qu'ils la gênaient beaucoup, de lui indiquer le moyen de s'en débarrasser. Aujourd'hui, monsieur le préfet, elle vous les apporte, avec l'espoir que vous voudrez bien être son mandataire en cette circonstance.

Le préfet s'inclina en signe d'assentiment et adressa à la mère Langlois des félicitations qui la rendirent toute confuse.

— Il me reste à savoir, madame, quelles sont vos intentions, dit-il avec un sourire plein de bienveillance; veuillez nous faire savoir comment vous désirez que cette grosse somme soit employée.

La mère Langlois, rouge comme une pivoine, regarda M. Descharmes comme pour le consulter.

— Ma chère Pauline, lui dit-il, c'est à vous de parler maintenant; faites connaître à M. le préfet quelles sont vos intentions.

La mère Langlois tira son mouchoir de sa poche, toussa légèrement pour avoir la voix plus claire — une coquetterie — et se décida à parler.

— Voici ce que je voudrais, dit-elle: Je voudrais qu'il y eût un million pour l'hospice des Enfants-Assistés.

— Attendez, madame, dit le préfet en prenant une plume.

Et il écrivit sur une feuille de papier:

Aux Enfants-Assistés: un million. Puis il fit signe à la mère Langlois de continuer.

— Je voudrais qu'on donnât, pour les autres hospices, cinq cent mille francs. Aux hôpitaux de Paris; cinq cent mille francs.

— A l'Assistance publique, pour être partagé entre toutes les sociétés de secours mutuels de la ville, un million cinq cent mille francs.

— Il reste encore trois cent quarante mille francs dont vous ne déterminez pas l'emploi, fit observer le préfet.

— C'est vrai. Eh bien! je voudrais que cette somme fût versée au Trésor à titre de remboursement.

Le préfet écrivit encore: Au Trésor, remboursement, trois cent quarante mille francs.

— Madame, dit-il en se levant, ce soir votre mandataire aura exécuté vos volontés.

Après avoir salué, M. Descharmes et la mère Langlois se dirigèrent vers la porte. Mais celle-ci se retourna vivement.

— Ah! je sentais bien que j'oubliais quelque chose, fit-elle: mon cabas!

Elle le vida sur la table et le passa à son bras.

Tout le monde se mit à rire. Mais ce n'était point pour se moquer de la mère Langlois, au contraire; c'était un témoignage de bienveillante sympathie et d'admiration.

En sortant de la préfecture, elle dit à M. Descharmes.

— Je n'ai pas pu fermer l'œil la nuit dernière, j'étais bien fatiguée, pourtant. Ah! comme je vais bien dormir maintenant!... Vous me croirez si vous voulez, monsieur Henri, mais je me sens déchargée d'un poids énorme.

— Dame, fit M. Descharmes en souriant, vous portiez tout à l'heure cinquante mille francs en or; c'est lourd, plus de trente livres!...

— Oh! ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, vous le savez bien.

M. Descharmes lui prit la main.

— Enfin, Pauline, vous êtes satisfaite?

— Heureuse, monsieur Henri, heureuse comme il n'est pas possible de le dire!

— Maintenant, ma chère Pauline, vous allez rejoindre votre fille, qui doit vous attendre impatiemment. Moi, je vais me rendre chez le ministre de la justice pour lui parler en faveur de votre protégé Pierre Gargasse.

XL — CONCLUSION

APRÈS l'événement de la rue du Roi-de-Sicile, et sur les indications qu'avait pu donner l'Espagnol Antonio, l'individu qui portait le nom célèbre de Tamerlan, et l'autre complice de Blaireau, dans la nuit de l'enlèvement de Claire, furent arrêtés.

On fit des recherches actives afin de découvrir les antécédents des prisonniers.

Tamerlan et son digne camarade étaient deux voleurs, repris de justice de la pire espèce, des rôdeurs de nuit, détrossant les passants à l'occasion, et opérant dans les maisons inhabitées de la banlieue de Paris.

Quant à la Solange, ancienne receleuse et associée de Blaireau dans certaines affaires, elle avait fait à Paris, pendant des années, les métiers les plus suspects.

L'instruction de cette affaire, entourée encore de mystère, fut confiée à un des magistrats les plus éclairés du parquet de la Seine. Dès le début, il en vit toute l'importance et comprit combien sa mission allait devenir délicate et difficile.

Il sentit qu'il ne devait avancer qu'avec réserve et les plus grandes précautions dans le dédale des révélations qui lui étaient faites.

L'enlèvement de Claire, qui paraissait être d'abord le fait capital, se trouvait n'être plus qu'un incident secondaire.

Il avait suivi la jeune fille de Montreuil à Joinville, puis ses investigations s'étaient dirigées d'un autre côté. Les réponses des prévenus mises en ordre et analysées ouvrirent à son esprit méditatif un vaste domaine à explorer. Avec une lucidité extraordinaire, il parvint à faire sortir de l'ombre et à établir quelques-uns des faits saillants de notre histoire.

Il voyait la folle des Sorbiers emmenée par des individus agissant pour le compte de Blaireau. Il la retrouvait séquestrée dans la maison de Sèvres où elle devait mourir misérablement sans l'intervention de la marquise de Presle, qui la retirait de son cachot pour la confier aux soins du docteur Morand. Il la voyait poursuivie de nouveau par Blaireau, qui enlevait Claire afin d'entraver la guérison espérée par le médecin. Or, il lui était facile de comprendre le but poursuivi par Blaireau: la folle lui ayant échappé, il voulait empêcher sa guérison dans la crainte des révélations qu'elle pouvait faire. De quelle infamie, de quel crime cette femme avait-elle été victime? Blaireau avait emporté son secret dans la tombe. Ce secret, quel était-il? Devait-il le chercher? Devait-il le découvrir? Cette pensée le rendit soucieux. Certes, comme représentant de la justice, comme mandataire de la loi, il avait le droit de fouiller partout, de toucher à toutes les plaies, aux choses les plus intimes de la famille. Savoir la vérité est le devoir de tout homme investi du pouvoir de juger les autres. Mais il y a certains voiles que le magistrat lui-même redoute de soulever. Le juge

d'instruction sentait qu'à côté de Blaireau, il y avait un autre coupable. Pistache, retrouvé au cours de l'instruction, venait de lui apprendre bien des choses, et il devinait le mobile qui avait fait agir la marquise de Presle. En effet, pourquoi, voulant sauver la folle, s'était-elle servie de Pistache au lieu de dénoncer les faits à la justice? D'un autre côté, après vingt ans de folie, Léontine Landais avait recouvert la raison et elle ne se plaignait pas. Pourquoi? Et cette Léontine Langlois était la plus proche parente de M. Henri Descharmes, un homme recommandable entre tous! Ce n'est pas tout encore: voulant faire rechercher Pierre Gargasse, il avait appris que ce forçat libéré, placé sous la surveillance de la haute police, et qui avait rompu son ban, venait d'obtenir sa grâce pleine et entière. Tout cela le rendait hésitant et très perplexe. Il crut devoir s'arrêter dans son instruction.

Toutefois, il fit appeler dans son cabinet Mme la marquise de Presle, M. Henri Descharmes et M. le docteur Morand.

Il sut la vérité qu'il voulait connaître; mais il comprit, en même temps, que la justice ne devait pas ouvrir les yeux sur des faits passés, que deux familles avaient intérêt à oublier et surtout à laisser ignorés.

Il termina son instruction en ne relevant que les faits relatifs à l'enlèvement de la lingère.

Les prévenus passèrent en cour d'assises.

L'Espagnol Antonio fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Tamerlan et son associé, tous les deux à quinze ans de la même peine.

La Solange à dix ans de réclusion.

André s'appela légalement André Descharmes.

— Je ne suis plus seulement sa tante, avait dit Angèle à sa sœur après l'adoption, me voilà devenue sa mère!

Le mariage de Claire et d'André fut célébré un mois après, en grande pompe, à l'église Notre-Dame-de-Lorette, qui put à peine contenir la foule des invités, désireux de donner à Henri Descharmes et à sa femme une nouvelle preuve de sympathie et d'amitié.

La mère Langlois était rajeunie de vingt ans. Elle rayonnait.

En entrant dans l'église, elle trouva le moyen de tendre la main à trois ou quatre femmes de sa connaissance en leur disant:

— Hein, y en a-t-il des équipages et des belles toilettes? J'espère que ça peut s'appeler une belle noce!

Un spectacle intéressant et touchant, en même temps, c'était de voir à côté des plus grands personnages, au milieu de femmes élégantes et du meilleur monde, la députation des ouvriers du faubourg composée de cinquante des leurs.

Parmi les invités, beaucoup de personnes savaient ce que ces braves gens avaient fait pour André.

On les regardait avec bienveillance, on leur souriait, on leur faisait fête en quelque sorte, on se les montrait en parlant d'eux avec admiration.

Entre la comtesse de Fourmies et son fils Edmond de Fourmies, on pouvait voir encore une paysanne portant le costume pittoresque du Morvan.

C'était Mme Desreaux, la fermière des Sorbiers.

Léontine Landais lui avait écrit une lettre affectueuse, et elle était venue à Paris exprès pour embrasser son ancienne servante et assister au mariage.

André Descharmes avait pour témoins le grand Bernard et son ancien patron, M. Dartigue.

Ceux de Claire Langlois étaient Albert Ancelin et M. le docteur Morand.

Huit jours auparavant, Claire avait reçu une caisse contenant des étoffes de soie et des dentelles d'un grand prix, avec plusieurs écrans renfermant

des bijoux d'une beauté merveilleuse, d'un travail exquis.

C'était le cadeau de nocces de Mme la marquise de Presle et de Mlle Edmée.

La marquise et sa fille, vêtues de noir comme des femmes en deuil, et Gustave de Presle assistaient à la cérémonie religieuse.

Après la messe, la marquise et ses enfants suivirent la foule des invités, qui se rendaient à la sacristie pour saluer les mariés.

Leur tour arriva.

Claire se jeta dans les bras de Mme de Presle et ensuite embrassa Edmée.

Gustave, pâle, fortement ému, offrit sa main à André, qui lui tendit la sienne.

A quelques pas, n'osant regarder Edmée, Albert Ancelin baissait les yeux. La marquise de Presle s'approcha de lui.

— Monsieur Albert Ancelin, lui dit-elle, après le malheur qui nous a frappés, mes enfants et moi, nous n'avons pas quitté Paris immédiatement, parce que nous tenions à assister au mariage de M. André Descharmes et de Mlle Claire Langlois. Mais nous partons demain pour mon château de Fleurdelle dans l'Avignonnais. Nous y resterons longtemps. Quand nous aurons donné un an à notre douleur, monsieur Ancelin, je vous invite à venir passer quelques jours avec nous à Fleurdelle.

Le jeune homme tressaillit.

Au même instant, son regard rencontra celui d'Edmée qui, tremblante, s'appuyait au bras de son frère.

Une joie ineffable pénétra dans son cœur.

— Au revoir, monsieur Ancelin, ajouta Mme de Presle en lui tendant la main.

— Madame la marquise, dit-il, dans un an j'aurai l'honneur de me présenter au château de Fleurdelle.

— Nous vous attendrons, répondit-elle.

Deux jours plus tard, André Descharmes et sa jeune femme, accompagnés de Léontine Landais et de la mère Langlois, prenaient le chemin de fer pour se rendre en Italie où ils allaient passer un mois.

La promesse faite à Pierre Gargasse par la mère Langlois avait reçu son exécution.

L'ancien forçat avait épousé Marguerite Gillot, un matin, à la mairie du onzième arrondissement, en présence de ses quatre témoins seulement. Puis, avec quinze cents francs de rente, il était parti pour un petit village de la Normandie où M. Henri Descharmes lui avait acheté une maison avec un jardin entouré d'une haie vive. Son rêve!

Depuis quelque temps le docteur Morand avait un nouveau pensionnaire; aucune des personnes attachées à l'établissement ne savait son nom.

Ce fou avait son logement entièrement séparé de ceux des autres aliénés.

La folie de cet homme consistait, principalement, à pousser de grands éclats de rire.

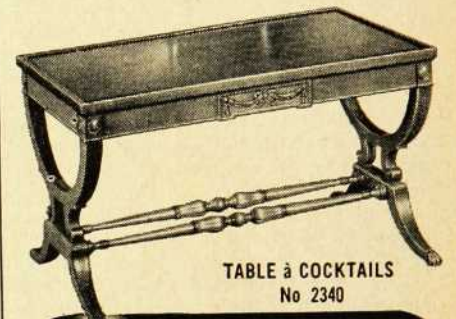
Cette hilarité étrange durait quelquefois pendant plus d'une heure.

Quand le fou, épuisé, hors d'haleine, s'arrêtait enfin, son visage prenait subitement une expression farouche, tout son corps frissonnait, ses lèvres se contractaient, et ses yeux glauques, aux lueurs sombres, s'ouvraient démesurément comme si devant lui, tout à coup, se fût dressée quelque monstrueuse apparition.

Alors des sons rauques sortaient de sa gorge, ses cheveux se hérissaient sur sa tête, il agitait ses bras comme un homme en détresse ou saisi d'épouvante et, le corps rejeté en arrière, il reculait en criant:

— Ah! la folle, la folle!

EMILE RICHEBOURG.



Pour
UN
FOYER
DISTINCTIF

Pour donner un cachet franchement cordial et hospitalier à votre vivre... pour que vos meubles soient de beaux et bons compagnons de longues années durant, choisissez les meubles distinctifs Deilcraft, car les meubles Deilcraft Style Impérial sont fabriqués par les meilleurs artisans de meubles du Canada et portent un nom réputé pour la finesse du style et la permanence de la qualité.

La quantité des meubles Deilcraft reste limitée, mais le temps approche où ils reviendront en abondance.

Recherchez l'étiquette Deilcraft

Les beaux meubles

Deilcraft

DÉPARTEMENT DES MEUBLES
DOMINION ELECTROHOME INDUSTRIES LIMITED
KITCHENER, ONTARIO
FABRIQUANT AUSSI
RADIO ELECTROHOME, ÉVENTAILS, CLIMATISEURS

Notre Nouveau Feuilleton :

MISÉRABLES DESTINÉES

Par Charles Mérouvel

PREMIERE PARTIE

I — SOIR DE FIANÇAILLES

ON DIRA CE QU'ON VOUDRA des Normands. Il est possible que la matière aux médisances soit abondante en ce qui les concerne, mais il faut convenir qu'ils ne savent pas mal choisir les lieux où ils plantaient leurs étendards de pirates.

L'Angleterre peut passer pour un morceau assez distingué et la Normandie en est un autre, avec des qualités qui se ressemblent. Plantureuse verdure, pâturages sans rival, ombrages superbes, eaux abondantes, voisinage de la mer, ports et rivages magnifiques, voilà ce qu'on retrouve des deux côtés de la Manche.

Sur la rive droite de la Seine, à mi-chemin de Rouen au Havre, le pays de Caux, riche entre tous, étend ses plaines d'une fécondité merveilleuse.

Un des domaines les plus importants et le plus pittoresquement situé sans contredit de cette région privilégiée, est celui des marquis d'Angeville-Montfort, qui, de temps immémorial, appartient à cette grande famille dont les origines se perdent dans la nuit des temps.

Les d'Angeville remontent à la conquête et un de leurs ancêtres, compagnon de Guillaume le Bâtard dans son aventureuse expédition, est devenu la souche d'une des plus illustres familles d'Angleterre.

La branche restée en France n'était représentée, il y a une dizaine d'années, que par le marquis Robert d'Angeville, alors âgé de soixante-sept ans, et son fils unique, le comte Jacques, lieutenant de chasseurs, en garnison à Compiègne.

Par une matinée de juin, vers sept heures, deux campagnards dont le plus vieux était de l'âge du marquis, tandis que l'autre pouvait avoir environ vingt ans de moins, étaient assis sur un banc de pierre, à l'entrée du parc d'Angeville, et causaient de leurs affaires.

Ils appartenaient à cette forte race normande qui s'est conservée à peu près intacte dans le pays de Caux et aux environs de Caen.

Là, près de la grille toujours ouverte de ce parc, le vieux était presque chez lui, car sa ferme tient aux communs du château et s'appelle la Basse-Cour.

Les Cordier l'occupaient de père en fils depuis plus de cent ans et avec une terre aussi fertile et des fermages peu élevés, on peut croire qu'ils avaient entassé de fortes économies.

Aussi, dans le pays, quand on venait à parler d'eux, on disait : « Des mâlins qui ont du foin dans leurs bottes ! »

On n'exagérait pas.

Ils en avaient à approvisionner un régiment de cavalerie et ils auraient pu se payer leur ferme si elle eût été à vendre.

Mais il n'y avait pas apparence qu'elle dût changer de mains de longtemps.

Les d'Angeville étaient puissamment riches.

Leur hôtel de la rue de Lille constituait à lui seul une vraie fortune.

L'autre campagnard était devenu récemment locataire d'un moulin du domaine.

Le parc d'Angeville ne contient que quelques arpents. Dans ce riche pays, on enlève à la culture le moins de terres possible.

D'ailleurs l'immense domaine avec sa plaine parsemée de boqueteaux qui servent de remises au gibier, ses vallées vertes et les taillis qui couvrent les hauteurs de ses rares collines, n'est-il pas lui-même le plus grandiose des parcs ?

Du point où ils se trouvaient, les deux hommes avaient devant eux les avenues séculaires de ce jardin dessiné à la française, ses charmilles soigneuse-

ment taillées, ses ifs aux formes bizarres comme ceux de Versailles, et la façade à la fois simple et superbe du château, avec ses perrons de granit, ses pavillons de pierre et de brique et ses lucarnes aux sculptures élégantes dont la couleur grise tranchait sur le bleu sombre des grands toits d'ardoise couronnés d'une dentelle de plomb.

C'était, en somme, une imposante et princière demeure.

Du perron on dominait un horizon sans bornes au-dessus de la Seine, Villequier, Quillebœuf et, dans les brumes vaporeuses du lointain, la baie entre Honfleur et le Havre et l'immensité presque uniforme de la mer et du ciel.

— Une belle position tout de même, déclara le meunier avec une pointe d'envie.

Il devait être âpre à la curée. On sentait en lui un appétit de cette solide richesse terrienne qui se composait de milliers d'arpents et englobait presque deux communes entières, en empiétant sur la troisième, Orvilliers-le-Grand, à près de dix kilomètres du château.

— Les maîtres n'en profitent guère, observa débonnairement le grand fermier.

— Sans doute parce qu'ils en ont trop, fit l'autre en clignant de l'œil.

— Vous n'avez toujours pas à vous plaindre d'eux, vous, Réveillon, reprit le vieux. Votre moulin est bon, sans compter qu'ils viennent de vous le remettre à neuf et d'y dépenser une forte somme. Ce n'est pas celle-là qui leur rapportera gros, dites.

Le meunier eut un sourire faux et répliqua :

— Ça se peut !

— Si l'an passé le marquis vous avait demandé trois ou quatre billets de mille de plus, vous n'auriez pas tiré au renard, vous, finaud !

— Il n'y a pas pensé... J'aurais vu !

— Un brave homme, conclut le fermier, trop peu comme lui ! Et ce n'est pas son fils qui changera les habitudes de la maison.

— M. Jacques ?

— Un garçon qui a le cœur sur la main, pas fier, généreux, franc comme l'osier et rudement construit, comme le père.

— Quel âge au juste ?

— Vingt-huit ans, ou je n'aurais plus de mémoire, l'âge de Marie, mon aînée.

— Elle ne veut toujours point se marier ?

— Ne m'en parlez pas. Ça me désole...

— Ce n'est pourtant pas la dot qui manque !

Le grand fermier se gratta l'oreille et ne répondit point.

Non, ce n'était pas la dot qui manquait, ni les époux non plus, mais la jeune fille répondait invariablement à son père :

— Je ne suis pas pressée. Je ne tiens pas au mariage et je ne veux pas vous quitter.

Que de fois il avait entendu cette petite phrase !

Et toujours calme, tranquille, souriante, avec un peu de tristesse dans les yeux et d'amertume au bout des lèvres.

Rien ne pouvait la décider.

Le grand fermier, à cette pensée, eut une minute d'humeur, mais elle ne tarda pas à se dissiper.

Du reste, il fut distrait par une manière d'apparition à laquelle il ne s'attendait pas.

La porte du vestibule du château s'ouvrit.

Un homme âgé, vêtu avec une simplicité élégante d'un complet gris fer, un feutre de même nuance sur la tête, s'avança sur le perron.

Il était de haute taille, légèrement voûté. A la distance où il se trouvait, on ne distinguait de son visage que deux minces favoris tout blancs comme ses cheveux, très abondants encore.

— Le marquis ! dit le fermier à son compagnon.

— Vous ne le saviez pas là ?

— Ma foi, non. Il sera débarqué cette nuit sans tambour ni trompette. Il prévient rarement son monde et s'en retourne comme il est venu.

Au même instant un valet d'écurie amena devant le château une voiture basse attelée de deux chevaux de moyenne taille, très fins et très vifs.

Le marquis descendit lentement le perron, après avoir promené son regard sur l'admirable perspective étendue devant lui.

Il s'installa sur les coussins de la voiture, prit les rênes des chevaux, renvoya le domestique et partit seul, en maintenant son attelage au pas.

Lorsqu'il passa devant ses deux fermiers, son beau visage aux traits nobles et graves se dérida et, sans s'arrêter, il leur adressa de la main un petit salut amical mais il ne prononça pas une parole.

— Il a quelque chose sur l'esprit, observa Cordier. D'ordinaire il aime à causer, surtout quand il arrive. Il s'informe de tout, de nos récoltes, de ses bâtiments, des nouvelles du pays. Aujourd'hui bouche close !

— Où va-t-il ? demanda le meunier.

— Je n'en sais rien, probablement chez son vieil ami le docteur Bernay.

— D'Orvilliers ?

— Oui, deux intimes, d'anciens camarades de collège. Le docteur est plus maître chez nous que le marquis lui-même.

Le meunier se mit à rire.

— Un bon médecin et riche, mille dieux ! On ne peut pas s'en plaindre, car il soigne tout le monde et ne demande rien à personne.

Il ajouta en sourdine :

— On raconte que le marquis et lui ont fait de fameuses parties ensemble. Il y a aux environs d'Orvilliers une jolie maison où il a dû s'en passer de bonnes !

— La Coudraie ?

— Parbleu !

— Peut-être, riposta le fermier ; mais je pense que ceux qui parlent d'eux ne les valent pas et même qu'ils ne savent rien et qu'ils inventent leurs histoires.

Le meunier changea de sujet.

— Et le fils ? demanda-t-il. On ne le voit pas souvent au pays.

— Trop peu.

— Il s'entend avec le père ?

— Unis comme les doigts de la main. Ce n'est pas M. Jacques qui contredira jamais le marquis.

Le grand fermier se lança dans un éloge à fond de train des Angeville, de leur union, du respect que le lieutenant témoignait à son père, de la tendresse du père pour le fils.

On sentait chez lui une conviction, une foi, un attachement loyal et invétéré à ces patrons qu'il connaissait depuis si longtemps.

Et s'interrompant :

— Vous n'avez pas connu la marquise ?

— Non.

— C'est juste. Vous ne pouvez pas. Eh bien, c'était la meilleure des créatures, une digne femme ! M. Jacques a de qui tenir.

— Quand est-elle morte ?

— Il y a vingt-deux ans, d'une mauvaise fièvre, ici même.

Le grand fermier montra du doigt un pavillon du château.

— Nous étions tous désolés, reprit-il, et le marquis plus que les autres. Pendant plus de deux ans il ne voulut recevoir personne, mais à la fin il reprit son train de vie ordinaire.

— Il ne vient plus guère ici.

— Il est toujours à Paris. Autrefois, il restait des mois entiers à Angeville, mais depuis une dizaine d'années il n'y fait que passer. Ah ! c'était le beau temps alors, des réceptions, des fêtes ; maintenant, plus rien !

L'entretien en resta là.

La voiture du marquis avait disparu. Elle suivait un chemin vicinal qui traverse le domaine d'un bout à l'autre.

Pendant cette admirable saison, la campagne offrait un aspect enchanté.

A chaque instant, le marquis entendait, à travers les tiges des blés et des seigles hauts comme des hommes, ou dans les luzernes épaisses, le galop furtif de quelque lièvre à demi apprivoisé qui sautait le chemin devant la voiture et parfois s'arrêtait pour la regarder passer.

Certes, il faisait bon vivre sous ce bienfaisant soleil de juin et par une si sereine matinée dans cette terre promise qui suait la richesse et l'abondance par tous ses pores.

Cependant le vieillard restait sombre, le front creusé, sous l'empire de quelque secrète contrariété ou d'un de ces pesants souvenirs qu'on ne peut éloigner.

L'horloge d'un clocher de village devant lequel il se trouvait sonna huit heures.

Il murmura :

— Diable, déjà !

Il rendit les rênes à ses chevaux qui prirent un trot rapide et se maintinrent à cette allure pendant dix minutes.

Alors il se trouva à l'entrée d'un joli bourg très vivant, rangé sur les deux côtés d'une route superbe et traversé par une modeste rivière qui complétait sa richesse.

C'est Orvilliers-le-Grand, un chef-lieu de canton dont les cinq cents habitants ne justifient pas cette ambitieuse épithète.

Là, on se sentait dans un de ces endroits où l'abondance et le bien-être sont communs à tout le monde.

Les maisons étaient agréables, riantes, tapissées de rosiers, environnées de jardins fleuris.

Le marquis s'arrêta devant la première qui semblait aussi la plus importante.

Elle était très ancienne et affectait des formes de vieux manoir avec ses toits élevés, sa tour à huit pans, son colombier et ses larges fenêtres carrées, à vitraux colorés.

De très gros arbres l'accompagnaient, plus que centenaires et cependant bien portants comme des vieillards sur lesquels l'effort des ans ne se fait pas sentir.

Une servante hors d'âge, en train de balayer une large allée pavée de briques, suspendit sa besogne pour courir à la barrière et s'écria, le visage épanoui :

— Monsieur le marquis !

— Oui, c'est moi, ma bonne Catherine. Le docteur est là ?

— Oui, monsieur le marquis.

Et aussitôt elle appela, d'une voix de chantre :

— Victor !

C'était un ancien cuirassier, l'unique domestique mâle du docteur Bernay, mais il en valait deux ou trois pour le moins. Grand et robuste, la physionomie franche, il paraissait débrouillard, capable de tenir en état l'écurie, le jardin, et de frotter hardiment une maison bourgeoise du haut au bas.

Comme la vieille servante, il sourit au marquis, tandis qu'une jeune bonne, accorte et fraîche, aux cheveux jaunes trop pâles, à la taille svelte, à la physionomie très douce, se montrait à une fenêtre et saluait le visiteur d'un signe de tête.

Evidemment M. d'Angeville était là chez lui.

Il dit à l'ancien cuirassier :

— Je repars dans un instant. Pas besoin de dételé. Tout va bien ici ?

— Oui, monsieur le marquis.

Déjà le docteur était sur sa porte.

Du même âge que son ancien camarade de collège, il n'en avait ni la taille ni l'aspect.

Le médecin d'Orvilliers était, dans toute la force du terme, ce qu'on peut appeler un petit vieux, mais parfaitement conservé, alerte, vif comme un moineau, avec une face toute rose et blanche, rose par sa peau rasée de frais, blanche par ses cheveux crépus couverts d'un bonnet grec. Il aborda son visiteur à moitié chemin de l'allée de briques, lui tendit les mains et dit vivement :

— Tu as reçu ma lettre ?

— Hier soir.

— Tu déjeunes avec moi ?

— Merci. J'ai besoin d'être seul... Je suis de fâcheuse humeur.

— Raison de plus.

— Je ne peux pas. Je compte reprendre le train en te quittant.

La vieille cuisinière attendait les ordres.

Son maître lui fit un signe qu'elle accueillit avec un geste de déception. Evidemment elle eût été flattée de mettre ses talents de cordon bleu normand au service du marquis, comme elle l'avait fait si souvent.

Les deux amis étaient entrés dans le cabinet du docteur.

Le maître du logis paraissait plus petit encore parmi ses bahuts énormes, sous ses plafonds de dix-huit à vingt pieds de haut faits pour des géants.

Quelques portraits de juges défunts et de matrones de l'ancien régime s'encadraient dans les boiserie.

Le docteur Bernay était le dernier rejeton d'une race de robins du Parlement de Rouen, riches et liés d'ancienne date avec les d'Angeville, leur voisin de campagne.

Dès que le marquis fut installé près de son camarade d'enfance, il le regarda fixement et demanda aussitôt :

— Ainsi, elle se marie ?

— Comme je te l'ai écrit.

— Tu as obtenu son consentement ?

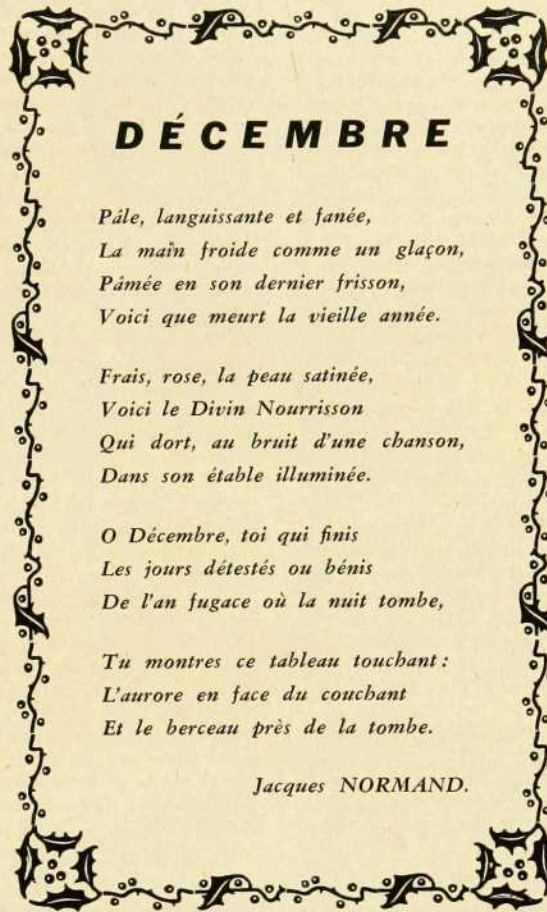
— Plus aisément que je n'aurais cru.

— Le futur ? ...

— A l'aise... Une douzaine de mille francs de bonnes rentes.

— La famille ? ...

— Honorable. Les parents, morts aujourd'hui, étaient de braves gens retirés sur leurs propriétés.



D É C E M B R E

*Pâle, languissante et fanée,
La main froide comme un glaçon,
Pâmée en son dernier frisson,
Voici que meurt la vieille année.*

*Frais, rose, la peau satinée,
Voici le Divin Nourrisson
Qui dort, au bruit d'une chanson,
Dans son étable illuminée.*

*O Décembre, toi qui finis
Les jours détestés ou bénis
De l'an fugace où la nuit tombe,*

*Tu montres ce tableau touchant :
L'aurore en face du couchant
Et le berceau près de la tombe.*

Jacques NORMAND.

— C'est Georges Dufresne que ce jeune homme s'appelle ?

— Oui.

— J'ai connu le père, un ancien officier retraité, si je ne me trompe. On voit sa propriété de Villequier du seuil d'Angeville.

— En haut de la falaise, l'Orfrasière, un vilain nom ; de mauvais plaisants disent la Hiboutière. La maison a été bâtie sans goût, mais la situation est unique. Des fenêtres, on pourrait piquer une tête dans la Seine.

— Un saut périlleux ! observa le marquis.

Et revenant à son sujet :

— Tu le connais, ce Georges Dufresne ?

— Un peu et j'ai les meilleurs renseignements. Nature enjouée, vive, enthousiaste. On en dit infiniment de bien.

— Joli garçon ?

— Autant qu'il est nécessaire à un jeune homme de l'être. Vigoureux et de bonne santé... Tu dois l'avoir rencontré...

— Peut-être, mais je n'en ai qu'un vague souvenir. Quel âge ?

— Vingt-neuf à trente ans.

— Pas de profession ?

— Eh ! que veux-tu qu'il fasse ? Il a étudié le droit comme tant d'autres. Peut-être pourrait-il en-

trer dans la magistrature, mais à quoi bon ? Suzanne et lui réunissent dès à présent une trentaine de mille francs de rentes au bas mot et la vie chez nous n'est pas ruineuse. La future a des espérances, ma cousine Desaubiers d'abord qui l'aime comme sa fille et qui, je peux te le dire, a fait un testament en sa faveur ; d'autres encore, c'est possible. Tu n'ignores pas que je suis absolument sans famille, et que j'ai une réelle affection pour ma charmante pupille. C'est donc un couple qui ne sera pas à plaindre, mais, sac à papier, il faudra que le drôle marche droit.

— C'est juste, murmura le marquis, et tu raisonnes comme tu as vécu, en sage.

Il réfléchit un moment et déclara :

— Alors c'est parfait.

Il se leva.

— Tu me quittes ? dit le docteur.

— Il le faut.

— Je ne t'ai jamais vu si pressé ! Ce mariage ne te va pas ?

— A moi ? Pour quelle raison ? Au contraire. A quand la noce ?

— Ce soir le dîner de fiançailles. Le mariage dans une huitaine.

— Tambour battant, alors ?

— Les affaires qui traînent ne valent pas mieux que les autres. Quand te verra-t-on ?

— Dans quelques semaines ; au plus tard pour la chasse.

— Ainsi tu viendras ? ... C'est promis ?

— Oui.

— Et ton fils ?

— Il va bien. Adieu.

Le marquis parut un instant hésiter à quitter cet ami auquel il était profondément attaché, mais il brusqua son départ et fit un pas vers la porte.

Elle s'ouvrit.

Une jeune fille de dix-huit ans environ entra étourdiement et demeura immobile devant lui, rougissante et confuse.

Vous êtes-vous jamais arrêté devant un de ces rosiers qui, au moment de leur floraison, forcent l'admiration des amateurs ?

L'impression produite par cette jeune fille était plus saisissante encore.

C'était le printemps en personne qui entrait chez le vieux docteur.

Son teint avait la délicatesse des roses thé ; ses yeux noirs plongeaient au fond des âmes et ses cheveux abondants, châtain foncé, répandus en ondes sur son front et son cou offraient aux regards des nuances changeantes, à la fois sombres et dorées.

Elle était grande, admirablement proportionnée ; mais ce qui frappait surtout en elle, c'était son expression de candeur et de bonté.

Elle avait baissé la tête et n'osait faire un mouvement.

Le marquis lui-même resta un instant interdit.

Il se remit le premier et dit, en s'efforçant de sourire :

— Est-ce que vraiment je vous ferais peur aujourd'hui, Suzanne ?

Elle se remit à son tour et objecta avec une grâce timide :

— Vous ne le pensez pas... J'ai été si surprise... Je ne vous croyais pas à Angeville.

Elle avait donné ses mains au marquis.

Il l'attirait à lui, doucement, et sur sa muette prière, elle avança son front qu'il effleura de ses lèvres.

— Mais, ajouta-t-il en l'éloignant pour mieux jouir de la vue de ce charmant visage, vous ne me dites pas tout.

— Quoi donc ?

— Votre tuteur vient de m'apprendre une nouvelle qui a son intérêt. C'est un grand jour pour vous qui commence.

La voix de la jeune fille devint grave et son front se voila d'une ombre.

— C'est vrai, murmura-t-elle très bas.

— Vous allez vous marier ?

— Oui.

— En êtes-vous heureuse ?

La demande était faite d'un ton presque tendre.

La poitrine de Mlle Audeval se gonfla dans un long soupir et, se tournant vers le docteur :

— Je suis jeune et sans expérience, dit-elle. Mon tuteur est mon unique conseil. Il a jugé ce mariage convenable. J'ai donné mon consentement. C'est fini.

Il y avait dans sa voix et dans son attitude une émotion indéfinissable, une expression de reproche que le marquis comprit sans doute.

Il demeura un instant presque aussi ému qu'elle, mais il reprit avec fermeté :

— Vous ne sauriez mieux faire que d'écouter le docteur. Il vous aime comme un père. Vous me permettez de vous envoyer un petit souvenir au moment de votre mariage ?

Sans attendre la réponse, il ajouta très vite :

— N'ai-je pas été l'ami de vos parents et ne vous ai-je pas vue toute petite ?

Dans un élan de tendresse il ouvrait ses bras.

Elle s'y laissa tomber et il la serra étroitement sur sa poitrine.

Lorsqu'elle se dégagea, il pressa à la hâte les mains de son ancien camarade, remonta dans sa voiture, et, sans jeter un regard en arrière, il reprit, au grand trot de ses deux chevaux, le chemin par lequel il était venu.

— Un vieil et bon ami qui fut de tout temps celui de votre mère, dit gravement le docteur à sa pupille, en l'entraînant dans son jardin presque aussi vaste que celui d'Angeville et dessiné de même.

Et alors, seul avec elle, à l'ombre d'une épaisse charmille, en caressant les mains de Suzanne dans les siennes :

— Tu sais, fit-il paternellement, avec la familiarité des jours de son enfance, il en est temps encore. Personne ne te contraint.

— Pourquoi insister ?

— Alors, c'est décidé ?

— Oui.

— Tant mieux.

Il ajouta avec intention :

— La vie ne ressemble pas aux romans, mon enfant, et il n'est pas bon de laisser notre esprit s'égarer au pays des chimères.

Pourquoi lui tenait-il ce langage qui ressemblait à un avertissement ?

Elle pâlit mais ne répondit pas.

Il quitta ce terrain qu'il ne trouvait peut-être pas aussi ferme qu'il aurait voulu et, passant à un autre :

— Tu es venue seule ?

— En me promenant.

— Vous êtes à la Coudraie ? ...

— Pour y mettre tout en ordre.

— Et la présidente, ma belle cousine Desaubiers, que dit-elle de ce qui se passe ?

— Je crois qu'elle sera joliment contente d'être délivrée de l'embarras que je lui cause et de vivre en paix dans sa chère maison du bourg, après m'avoir installée dans la mienne.

— Peut-être mais, tu comprends, elle a ses habitudes. A son âge on tient à ses manies. Tu ne lui en veux pas au moins ?

— Dieu m'en garde !

— Ainsi, dès le soir de la cérémonie, elle vous abandonnera dans votre colombier et regagnera son perchoir ?

— C'est convenu.

Le vieillard se leva.

— Tu n'as rien de particulier à me demander ? dit-il.

— Rien, docteur.

— Ne dois-tu pas aller à Paris ?

— En effet, cette semaine, pour quelques achats.

— Avec ton futur ? ...

— Et Mme Desaubiers.

— Bon !

Le docteur Bernay prit la tête de sa pupille entre ses grosses mains et déposa un baiser sur son front virginal, en disant :

— Ton mari sera le dernier des misérables et des imbéciles si tu n'es pas la plus heureuse des femmes. A ce soir, mon enfant. Maintenant je vais délivrer un passeport pour l'éternité à une pauvre femme en train d'agoniser. Je ne peux rien pour elle, mais un mot d'encouragement fait toujours plaisir.

Il répéta : — A ce soir ! — Et, se ravissant :

— Tu ne veux pas que je te fasse reconduire ?

Elle le remercia et il la vit s'éloigner sur la route, jolie à ravir sous son ombrelle rose, un chapeau de paille sur ses admirables cheveux, élégante et souple comme un roseau dans sa robe de linon écru, toute simple mais admirablement taillée.

Il soupira :

— Que c'est bon, que c'est beau la jeunesse ! Mais si elle savait !

Et il s'en alla à ses affaires, tranquillement, tandis qu'on l'arrêtait devant toutes les portes pour lui demander :

— C'est donc vrai ? ... Elle se marie ?

C'était une nouvelle qui mettait en rumeur le bourg d'Orvilliers d'un bout à l'autre.

A la vérité, dans ce village normand, ce qu'on appelle les grosses maisons étaient presque toutes intéressées à ce mariage.

Mme Desaubiers qui servait à l'orpheline de chaperon et de porte-respect, veuve d'un président des Andelys, était une personne relativement considérable ; le docteur Bernay, le tuteur, tenait le premier rang dans le pays par sa fortune et les services qu'il rendait à tous avec un désintéressement sans bornes ; l'orpheline de la Coudraie, Mlle Suzanne, comme on l'appelait généralement, était dans une position plus qu'honorable et en outre elle passait à juste titre pour la perle du canton. Enfin elle jouissait d'une réputation de bonté simple et naturelle qui la faisait aimer de tous ceux qui la connaissaient.

Ses fiançailles si subites prenaient donc l'importance d'un événement.

Aussi, dès six heures du soir, les habitants d'Orvilliers étaient sur leurs portes.

Le commencement de juin est une période de calme dans les campagnes ; on ne laboure plus et on ne fauche pas encore. Les récoltes sont en terre et poussent à peu près toutes seules.

On peut donc prendre quelques heures de repos.

Le docteur Bernay était adoré dans le pays.

Il n'envoyait point de notes d'honoraires, même aux riches.

Qu'en avait-il besoin ?

Pas d'enfants à élever, pas de neveux, pas même de parents pauvres à soutenir.

Il était le dernier de sa race.

Lorsque Mlle Audeval avait perdu sa mère, on avait presque contraint le bon docteur à se charger de sa tutelle.

Il avait accepté surtout à cause de l'insistance du marquis d'Angeville, l'intime ami de la défunte et le sien, et il s'était acquitté de ses nouveaux devoirs comme il remplissait ceux de sa profession, c'est-à-dire avec une bonne grâce et un dévouement admirables.

Aussi Suzanne l'aimait-elle comme le meilleur des hommes et presque des pères.

Sa seconde affection était celle qu'elle témoignait à Mme Desaubiers, une excellente femme en dépit de ses prétentions, de sa coquetterie surannée et de son égoïsme d'ancienne jolie femme qui n'avait jamais eu d'enfants.

La troisième — mais est-ce bien la troisième qu'il faudrait dire ? — était pour le richissime marquis d'Angeville, un des familiers les plus assidus de son gracieux cottage de la Coudraie, au temps où elle était encore toute petite, si respectueux pour sa mère, veuve alors, si tendre et si doux pour l'enfant qu'il comblait de cadeaux, de jouets, de ces souvenirs enfin qui prouvent l'amitié et dont sa maison était pleine.

Avec quelles prévenances on les accueillait à ce magnifique château d'Angeville quand parfois elles y passaient un jour ou deux avec le docteur Bernay, le véritable maître de la maison !

Puis, peu à peu, à mesure qu'elle avait grandi, devenue orpheline, les entrevues s'étaient espacées de plus en plus. Le marquis, depuis la mort de Mme Audeval, semblait avoir pris Angeville en aversion à la suite de la maladie de cœur que personne ne soupçonnait et qui avait emporté subitement la mère de Suzanne dans une chambre même de ce château, un jour de fête.

Il y avait plus de dix ans et ce passé était presque oublié dans le pays.

Ce soir-là, alors que le bourg était pris d'une fièvre de curiosité, la maison du docteur restait parfaitement calme. Ses trois domestiques étaient de ceux qui savent faire beaucoup de besogne avec peu de bruit.

D'ailleurs, le vieux logis était merveilleusement disposé pour des réceptions d'amis. Il ne contenait que quelques appartements mais ils étaient

énormes et, dans la salle à manger, la table, pour un dîner de vingt couverts, ne tenait pas beaucoup plus de place qu'un guéridon dans une de nos maisons modernes.

La cuisine plus vaste encore n'offrait aucun désordre, et cependant que de victuailles devant la cheminée ou sur les fourneaux de la vieille Catherine !

La brave femme, aussi paisible que si son maître eût été seul à dîner, surveillait tout sans fracas et sans hâte, plus silencieuse que la machine à coudre à laquelle son inventeur attribue cette qualité supérieure.

Aux approches de sept heures, les invités commencèrent à se présenter.

Le curé d'abord, un bon vieil abbé rougeaud, apoplectique et bedonnant, gaulois à l'occasion, sans lequel aucune fête n'avait lieu dans la paroisse ; puis le juge de paix, le notaire, Me Tabarcar, un tabellion du vieux système qui ne courait pas les affaires mais les acceptait avec plaisir quand elles arrivaient toutes seules, oiseau rare ; le maire, gros cultivateur, fermier d'une grande terre des Angevilles ; deux jeunes mariés, des tourtereaux qui prolongeaient indéfiniment leur lune de miel, le baron et la baronne de Glatigny, le mari, hobereau campagnard, sans autre fortune que sa terre, à quatre ou cinq kilomètres d'Orvilliers, sa femme Charlotte, une ancienne amie de pension de Suzanne, qui n'avait apporté qu'une dot médiocre à son époux, mais un adorable caractère, une bonté à l'épreuve et une gaieté presque inaltérable, heureuse comme une reine dans son étroit domaine où elle menait une existence de fermière, en élevant ses volailles et en surveillant ses vachères.

Gredel, l'Alsacienne aux cheveux jaunes et aux jolis traits que le marquis avait aperçue à la fenêtre, recevait les invités et les débarrassait de leurs cannes et de leurs chapeaux.

Victor, de son côté, prenait les chevaux et les hébergeait aux communs.

Enfin Mme Desaubiers arriva en compagnie de Suzanne, l'héroïne de la cérémonie, et ne tarda pas à être suivie du futur qui parcourut l'unique rue du bourg ou plutôt son unique route, au trot d'une fringante jument attelée à un tilbury du dernier genre.

Plus d'un habitant d'Orvilliers disait en le voyant passer, rayonnant comme un astre, une rose à la boutonnière de sa redingote :

— En a-t-il une chance, cet oiseau-là !

Et en effet, il en avait, une forte !

Mlle Suzanne Audeval était jeune, belle et désirable à tous les points de vue.

De plus, elle apportait à son mari une de ces riantes habitations, à demi-normandes, à demi-anglaises, devant lesquelles on ne passe pas sans un soupir d'envie, accompagnée de deux fermes plantureuses, meublée avec un goût exquis et pleine — bondée serait plus exact — de tout ce qui peut flatter l'amour-propre d'une famille et assurer son bien-être.

Sans préjudice de l'avenir.

La vieille Catherine qui possédait la confiance de son maître, disait quelquefois à Gredel, l'Alsacienne, qui le répétait avec son accent des bords du Rhin :

— Tout sera pour Mlle Suzanne !

Son élu était donc une manière de triomphateur et un objet d'envie pour tous les aspirants au mariage des environs.

Méritait-il tant de faveurs ?

On pouvait le croire.

Peut-être un peu trop sûr de lui-même et affichant une précoce expérience de la vie dont il se flattait à tort.

Mais n'avait-il pas fait ses études à Paris et Paris ne donne-t-il pas à ceux

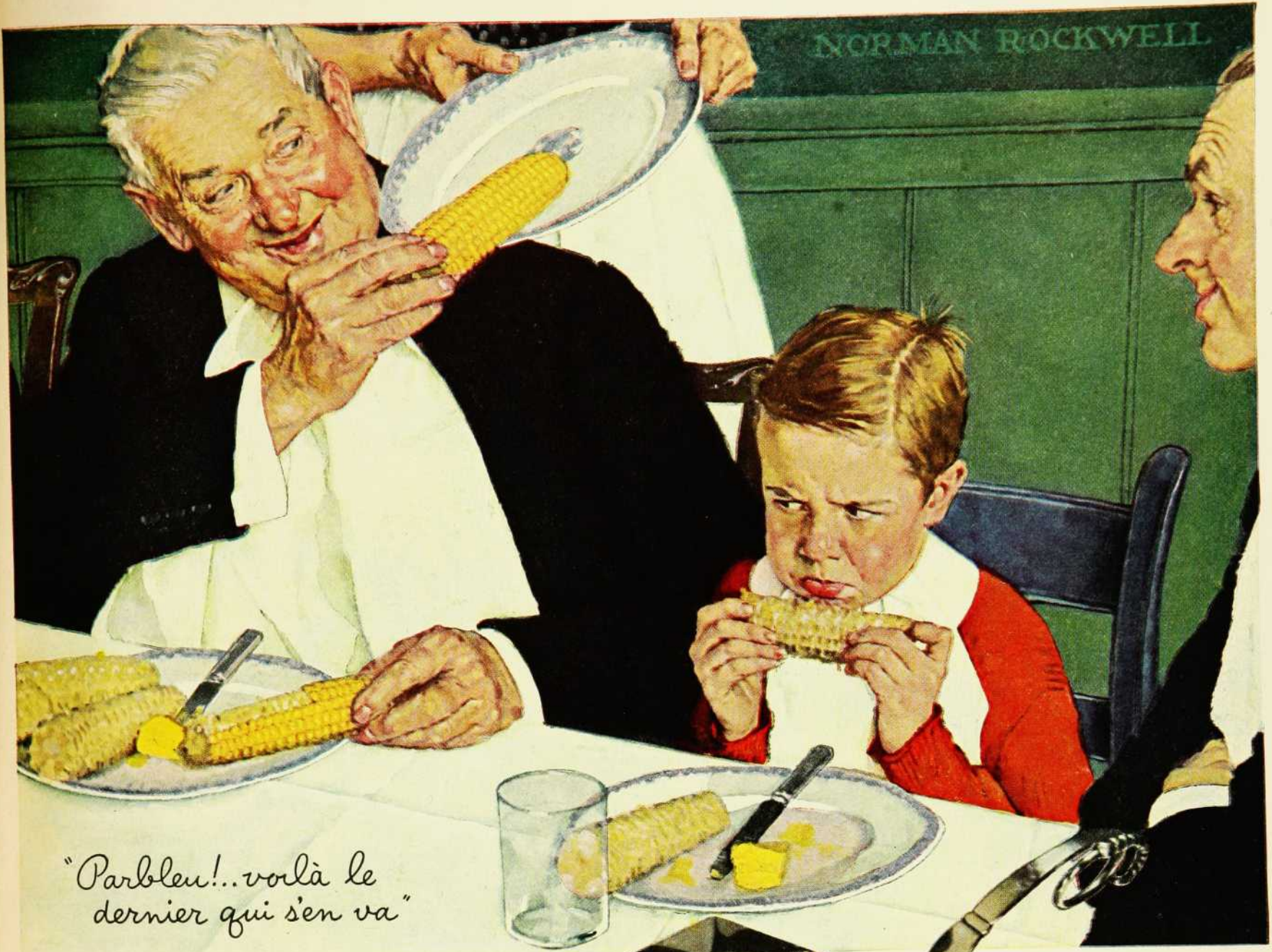
[Lire la suite page 51]

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?

CET INGÉNU petit Pierrrot est né d'une famille de musiciens. Son prénom est

Charles. C'est un excellent artiste lyrique dont les origines sont belges et qui, maintenant, est amateur de Havane. Ses talents sont multiples, variés. Ses créations ne se comptent plus, tant comme interprète que metteur en scène. Maître de chapelle réputé chez nous et même au dehors, il a fondé avec succès un chœur mixte dont on parle beaucoup depuis plusieurs années. Il aime le beau, mais le beau véritable, fini. Nous lui devons la fondation d'une société lyrique qui fait des merveilles et ce, depuis une dizaine d'années. Il a, à la fois, quelque chose du "show business" dans le sang et l'art européen dans le cœur, ce qui fait que ses spectacles plaisent à tous. Qui est-il ? Voir page 56.





"Parbleu!... voilà le dernier qui s'en va"

Blé-d'Inde sur l'épi SANS l'épi

Interprétation moderne d'un adage aussi vieux que l'Amérique... un Blé-d'Inde tendre et doré sorti d'une graine exclusive (D-138)

... cultivé par un fermier scientifiquement entraîné et ensuite cueilli au moment fugitif de la parfaite saveur

... enfin mis en boîtes à vide en vue de conserver la saveur des champs et vous l'apporter

... il n'y a qu'un seul Blé-d'Inde Niblets Brand Whole Kernel... et vous le trouverez à l'enseigne du Green Giant.



Niblets

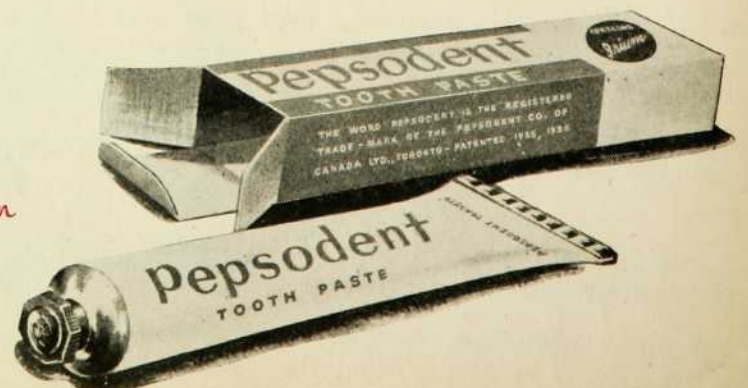
Blé-d'Inde Whole Kernel Brand

Mis en boîtes par Fine Foods of Canada Limited, Ste-Martine, Québec. Aussi metteurs en boîtes des marques suivantes: Pois Green Giant, Mexicorn Niblets (Blé-d'Inde whole kernel avec piments), Asperge Green Giant, Blé-d'Inde Del Maiz Style à la Crème, et Fèves Jaunes Green Giant.



Son **goût** plus net, plus piquant, signifie
 dents plus nettes, plus éclatantes — la pâte dentifrice **Pepsodent**
 à **l'Irium** enlève le film
 qui rend vos dents ternes

Employez Pepsodent deux fois par jour — voyez votre dentiste deux fois par an



MISERABLES DESTINEES

[Suite de la page 48]

qui l'habitent une assurance et une hardiesse souvent excessives ?

De taille moyenne, vigoureux et trapu, brun de cheveux, avec la fraîcheur du sang normand de bonne souche, l'œil bleu foncé, les traits accentués mais plaisants, les lèvres épaisses et rouges, le front bas et le menton carré, le cou gros, les bras musculeux, il respirait la force et la santé.

— Était-il beau ?

Non.

Il avait plutôt l'aspect d'un lutteur que celui de l'avocat ou de l'homme de cabinet, mais sa physionomie ouverte, son rire aux dents blanches et saines, étaient de nature à mettre en belle humeur une réunion d'amis ou une table comme celle où il venait de s'asseoir près de sa promise.

Comme il semblait fier de ce voisinage, heureux aussi !

Comme il la regardait avec des yeux enflammés de désir et d'amour !

Sans avoir vécu dans son intimité, il la connaissait depuis son enfance, mais de tout temps aussi il avait cru qu'il ne pourrait obtenir la main de l'orpheline et qu'elle lui serait disputée par des rivaux plus favorisés que lui.

Et brusquement, un soir qu'ils se rencontraient à une assemblée de village, le docteur Bernay lui avait dit :

— Vous ne voulez donc pas vous marier ?

— Peut-être, mais...

— Quoi ?...

— Je ne vois pas...

Et le docteur observa en souriant :

— Vous êtes donc myope !

D'un geste, il désignait Suzanne qui faisait un tour en compagnie de la présidente et, rouge d'émotion, le jeune homme balbutia :

— Vrai, je n'aurais pas osé...

— Osez... Qui sait ?

Cela s'était passé trois semaines plus tôt.

Il avait osé. Il avait été accueilli favorablement, et déjà on était d'accord sur tous les points. L'affaire avait été menée à toute vitesse et le jeune homme s'étonnait parfois lui-même d'un si facile succès.

Il n'en était pas moins heureux et il témoignait cette joie de son mieux à sa future.

— Comme je vous sais gré du consentement que vous m'avez donné !

Il lui expliquait ses projets.

Ils habiteraient la Coudraie, comme elle le désirait. Où seraient-ils mieux, d'ailleurs ? Mais de temps en temps ils passeraient quelques jours à sa propriété de Villequier.

On ne pouvait pas l'abandonner tout à fait. Sans avoir l'importance de la Coudraie, elle était très habitable et très pittoresque, avec la Seine qui coule au pied de la falaise et l'admirable vue d'Angeville et de son parc qui sont à deux pas.

Quelles bonnes parties de canotage et de pêche il se promettait !

Et la chasse ?

Pouvait-on ne pas aimer la vie des champs avec une compagne comme la sienne !

Il mettait dans ses explications un feu, un entrain qui déridaient ses voisins de table.

Il avait parfois des mots drôles, souvenirs du quartier Latin, et un esprit naturel qui eût éclaté en plaisanteries trop vives, si le voisinage de Suzanne n'eût mis une sourdine à sa verve.

Elle l'écoutait avec complaisance, en apparence du moins, mais au fond elle était distraite et ne répondait que par des lambeaux de phrases : Si vous voulez. — Sans doute. — Nous verrons ! — Je vous remercie !

Mais tout lui semblait charmant, sortant de cette jolie bouche.

Si, par hasard, électrisé par un voisinage si troublant, il se hasardait à lui dire, à voix basse : Suzanne, vous êtes à moi !... Suzanne, je vous ado-

re ! ou d'autres propos passionnés, elle devenait pourpre, baissait la tête et gardait le silence.

Cependant, les plats délicieux cuisinés par les mains savantes de la vieille Catherine se succédaient les uns aux autres.

Victor et Gredel passaient avec une merveilleuse habileté les entrées, les rôtis, les entremets, le dessert.

Les vins exquis circulaient et le champagne mit le comble à la belle humeur des convives.

Enfin l'heure de la séparation arriva.

Vainement le futur insista pour reconduire chez elle cette séduisante promise qui maintenant était bien à lui, presque officiellement.

Il dut céder.

D'ailleurs, leur chemin n'était pas le même.

Elle remonta en compagnie de Mme Desaubiers dans sa petite charrette traînée par un poney qu'elle conduisait elle-même.

En la quittant, il lui étreignit les mains en répétant, à demi-fou de joie :

— Eh bien, oui, je vous quitte puisque vous le voulez, mais à demain, n'est-ce pas ?

— A demain !

La petite charrette s'éloigna, illuminant la route du feu de ses deux lanternes, sous la clarté bleue de la lune qui brillait au-dessus de la campagne endormie.

Suzanne dirigeait son tranquille poney d'une main nerveuse.

Elle ne s'appartenait plus.

Sa liberté était aliénée, perdue à jamais, car pour rien au monde elle n'aurait voulu revenir sur une parole donnée. Pourtant, un amer regret l'a torturait et dans sa mémoire elle retrouvait une image flatteuse qu'aucun effort ne pouvait effacer.

Y resterait-elle donc gravée malgré tout ?

Elle était tentée de le croire et elle éprouvait un repentir, presque un remords, de s'être si aisément, si légèrement peut-être, soumise aux volontés des autres.

Elle était si séduisante, cette image, il était si doux, ce souvenir !

Elle avait cru l'oublier en s'imposant un autre attachement, une chaîne impossible à briser, des devoirs nouveaux, et chaque jour elle se représentait à elle avec plus de force.

Pourquoi y songer encore ?

Vainement, elle se le répétait en s'irritant contre elle-même, distraite et rêveuse au point que la présidente, alourdie cependant par un festin trop prolongé, lui demanda deux fois avant d'obtenir une réponse :

— Qu'as-tu donc ? Prends garde ! Nous allons verser !

Elle haussa les épaules et sortit de sa torpeur.

La distance qui sépare Orvilliers de la Coudraie n'est pas longue.

Bientôt la capricieuse silhouette de la villa dessina au bout de l'avenue des tilleuls sa façade sur laquelle des plantes grimpanes formaient des taches d'ombre.

La présidente descendit à demi endormie, tandis que Chanteloup, un vigoureux chasseur du régiment du lieutenant d'Angeville, libéré du service, prenait le poney pour le conduire aux communs.

Suzanne gravit l'escalier à la suite de la brave dame, l'embrassa à sa porte, et rentra chez elle.

Une jeune villageoise du pays, qui lui servait de femme de chambre, l'attendait.

Elle la renvoya en disant :

— Vous pouvez aller dormir, Louise.

— Mademoiselle n'a pas besoin de moi ?

— Non, merci.

Restée seule, elle se mit à sa fenêtre.

Une étrange émotion l'agitait. Elle se demandait avec anxiété si elle ne s'était pas trompée, si son existence serait aussi calme, aussi heureuse, qu'on la lui avait dépeinte.

Et, poussée par une inspiration subite, par un besoin de respirer et de réfléchir pendant qu'elle était libre encore, séduite aussi par cette magnifique soirée de printemps, elle redescendit au jardin.

Des larmes lui gonflaient les paupières et elle n'osait s'en avouer la cause.

Elle erra un instant à pas lents dans le petit parc plein du parfum des héliotropes, des jasmins et des roses.

Les lumières de la maison étaient éteintes, à l'exception de celle qui brûlait dans sa chambre.

Elle s'assit sur un banc rustique, au carrefour d'une avenue qui bifurquait d'un côté vers sa maison et de l'autre vers les communs et demeura immobile, le cerveau bourdonnant, rempli d'une foule de craintes et de défiances confuses.

Obstinément elle se répétait :

— Tout est fini pour moi !

Au bout d'un instant, elle se redressa et tendit l'oreille.

Dans le lointain, vers Orvilliers, elle venait d'entendre le galop d'un cheval qui se rapprochait de la Coudraie.

Son cœur se contracta.

Qui donc pouvait venir de ce côté à une heure aussi tardive ? Un secret pressentiment l'avertit que c'était pour elle et bientôt elle n'en douta plus.

Le cheval, lancé à fond de train, ralentit peu à peu son allure pour s'arrêter sur la route, à quelques mètres de l'avenue où elle demeurait clouée à son banc.

Un petit bois se trouvait en face de cette avenue.

Sans doute le cavalier y entra un instant pour attacher sa monture.

Et presque aussitôt Suzanne aperçut l'ombre d'un homme qui se glissait sous les grands arbres et venait à elle.

Elle ne fit pas un mouvement pour l'éviter, et lorsqu'il fut près de son banc, hésitant sur le chemin qu'il devait suivre, elle se leva et, d'une voix douce, elle lui demanda :

— Où allez-vous ?

II — UNE NOUVELLE IMPRÉVUE

LE MATIN de cette même journée, vers neuf heures, deux lieutenants du régiment de chasseurs en garnison à Compiègne s'étaient rencontrés dans la cour du quartier de cavalerie, sur le quai de l'Oise, au bord de la route qui se dirige vers Choisy-au-Bac et Noyon, à travers la royale forêt qui a vu défilé à son ombre presque tous les souverains de la vieille France.

Ils se touchèrent la main, en camarades, non sans avoir salué courtoisement un chef d'escadron aux traits heurtés, anguleux et durs, à la peau couleur de vieille basane, aux moustaches grises, longues et tombantes, sec d'un hareng salé, qui regardait mélancoliquement passer les convois de bateaux et les trains de la ligne du Nord qui se trouve à deux pas de là, de l'autre côté de l'eau.

Les deux lieutenants, du même âge, vingt-huit à vingt-neuf ans, l'un brun, et l'autre blond, échangèrent à la hâte quelques paroles :

— Tu es libre ?...

— Comme l'air. Et toi ?...

— Dans cinq minutes.



LE TRIO LE PLUS POPULAIRE

On peut faire une grande joie, une grande joie qui durera, à toute sa famille avec, tenez-vous bien, un "vieux billet de cinq". Cela peut vous paraître invraisemblable par le temps qui court, mais cela est si vrai qu'il n'y a rien de plus vrai. Voilà : un abonnement à nos trois magazines,

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

représente, pour tous les membres de votre famille, une distraction saine, informative et régulière. D'abord, petits et grands garçons et filles apprécieront hautement LE SAMEDI parce qu'il a parfaitement droit à son titre de "Magazine National des Canadiens". Madame et ses jeunes filles, sans oublier Monsieur, goûteront particulièrement LA REVUE POPULAIRE pour un tas de raisons qu'ils découvriront. Enfin LE FILM, aura le suffrage de tous les membres de cette famille qui s'intéressent au monde radiophonique et cinématographique. Pour la modique somme de cinq dollars, il est facile d'en faire l'essai : on n'a qu'à remplir le bulletin d'abonnement :

Coupon d'abonnement

TROIS MAGAZINES \$5.00 POUR 1 AN

Ci-joint \$5.00 (Canada seulement) pour un abonnement d'un an aux TROIS grands magazines.

Important—Indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES CINQ GAGNANTS DU PROBLEME No 729 — CINQ JEUX DE CARTES

M. Paul Lépine, 190 1/2, rue St-Olivier, Québec, P. Q.; Mlle Noëlla Savard, Taschereau, Abitibi, P. Q.; Mme C. Lévesque, 5278, rue Chabot, Montréal, P. Q.; Mme Louis Allard, 623, rue Brock, Drummondville, P. Q.; M. Ernest Blouin, St-Jean Ile d'Orléans, Co. Montmorency, P. Q.

Solution du Problème No 730

O	H	M	O	S	E	T	T	E	H	O	T	E
S	A	S	N	O	R	I	A	M	O	T	E	T
S	U	E	R	N	O	N	P	A	T	E	S	
A	T	R	E	E	S	H	A	T	E	R	S	
S	A	B	R	E	R	S	I	L	C	O		
S	S	U	R	M	O	U	T	N	S	O	U	
O	U	T	A	I	R	E	C	H	U	C	H	
U	N	E	S	E	T	B	A	S	B	O	A	
P	I	R	E	R	B	A	R	O	N	N	I	
C	O	S	M	G	O	C	T	I	O	N	T	
O	N	S	A	C	L	E	N	T	E	R		
N	P	E	K	A	N	R	S	E	R	I	E	
L	O	R	I	S	B	E	C	S	E	N	S	
O	A	S	I	S	L	A	G	O	N	E	G	U
S	I	E	N	N	A	T	U	R	E	L	E	S

AUX AMATEURS DE MOTS CROISES

En insérant tout simplement la languette dans l'enveloppe, au lieu de coller celle-ci, l'affranchissement de votre envoi ne vous coûtera qu'un sou, au lieu de trois ou quatre.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 731

1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom

Adresse

Ville ou Village Province

Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

- Affable. — Privé du sens de l'ouïe.
- Association. — Fleuve côtier de France. — Mari de Bethsabée.
- Exclamation d'admiration. — Dénué d'esprit. — Bords d'un fleuve. — Agent politique de Louis XV.
- Homme très avare. — Pays aride. — Lac du Soudan.
- Néant. — Terme du jeu de piquet. — Marque la surprise.
- Adjectif. — Mouvement de l'âme qui aspire à la possession d'un bien. — Pièce du jeu d'échecs.
- Cela. — Louanges. — Troisième poche digestive des oiseaux.
- Manque. — Chômer.
- Eloigne. — Commune rurale autonome, en Russie. — En les.
- A de l'amour pour quelqu'un. — Veine dans un bloc d'ardoise. — Tête d'une tige de blé, qui renferme le grain.
- Moi. — Homme grossier. — En Algérie, juge indigène.
- Fleuve de Russie. — Quadrupède rongeur. — Seule.
- Canton suisse. — Tribu de Peaux-Rouges. — Posséda. — Pronom.
- Diptère. — Conjonction. — Nom de l'appareil inventé par Ader.
- Elan. — Recouvrir de bardeaux.

VERTICALEMENT

- Nom vulgaire de la femelle du perroquet. — Soupçon.
- Aversion. — Ici. — Membre du corps humain.
- En quel endroit. — A toi. — Besoin de manger. — Une des Cyclades.
- Adjectif. — Humeurs secrétées par l'œil. — Lac du Soudan.
- Ancienne capitale des ducs d'Auvergne. — Crainte. — En quel endroit.
- Promptement. — Ce qui demeure d'un tout. — Outil de maréchal.
- Pronom. — Article. — Qualité de ce qui est dur.
- Délai. — Mélangé.
- Prendre vivement. — Louanges. — Possèdes.
- En même temps que. — Exprimer sa douleur par des sons plaintifs. — Première femme.
- Terminaison. — Très jeune. — Mois de l'année.
- En quel endroit. — Mesurer à la toise. — Au bout de peu de temps.
- Bison d'Europe. — Héritier direct. — Pluie. — Adverbe.
- Fleuve de la Georgie. — Adverbe. — Excroissance pointue qui naît sur certains végétaux.
- Graveur français. — Titre de certains fonctionnaires coloniaux.

- Viens-tu à Paris?
- Quoi faire?
- Déjeuner.
- Chez ton père?
- Nous y serons mieux qu'ailleurs, mais nous irons où tu voudras.
- Entendu!

Le plus grand, qui offrait une saisissante ressemblance avec le marquis d'Angeville, montra du doigt la gare à son compagnon et conclut :

— Alors, au train de dix heures trente-cinq.

— Ça va.

Ils s'en allèrent, chacun de son côté. Ils étaient tous deux extrêmement sympathiques à première vue, le brun avec plus de distinction, le blond moins élancé, plus épais, solidement construit, au regard clair et franc, aux épaules robustes et à la poitrine large.

Son apparence un peu vulgaire, pas trop, couvrait un grand fond de bonté, de finesse et de raison.

On voyait que tout en lui était sain et vigoureux, droit et cordial, l'âme et le corps.

Il se perdit dans les écuries, tandis que son camarade remontait vers le château d'un pas rapide.

Le commandant à barbe grise haussa les épaules en marmottant :

— Voilà encore M. le comte Jacques d'Angeville et M. le vicomte Jean de Vriigny qui vont s'offrir une forte noce! Oh! ces jeunes richards!

Il appuyait avec malveillance sur les titres des deux officiers et mettait dans sa petite phrase une profonde amertume.

Il ajouta mentalement :

— S'ils se font pincer un jour! Mais il avait rendu leur salut avec une politesse parfaite.

Le commandant Brinquant, fils d'un forgeron nivernais, mort sans le sou en laissant quelques misérables dettes que son fils, très scrupuleux sur les questions de probité, s'était fait un devoir d'acquitter en rognant sa maigre solde, avait conquis ses grades en Algérie, à la force du poignet, après avoir été fait sous-lieutenant en 1870, à la suite d'un acte de courage dont sa nomination n'était que la juste récompense, et il se trouvait dans ce brillant régiment le seul officier qui ne fût pourvu ni d'un titre ni d'une fortune.

Fils de ses œuvres, resté pauvre parce qu'il n'avait reçu d'aucun côté ni un héritage ni un legs, ni une dot, il ne pouvait s'empêcher de jalouser secrètement tous ces beaux fils, pourtant obligeants et gracieux pour lui, qui se payaient des équipages, des chevaux, des fêtes et des parties de plaisir sans fin, qui assistaient à toutes les réceptions des châteaux du pays, aux grandes chasses, et dont les poches étaient toujours pleines de louis et de billets de banque.

C'était la maladie de ce pauvre Brinquant, si honnête cependant, si loyal, en dépit de ses travers, et si brave!

Parfois il s'en voulait à lui-même de ce défaut, qu'il appelait carrément : Mon vice!

Mais sa jalousie le dominait. Au régiment on l'appelait l'Africain, à cause de la nuance de sa peau, basanée par plus de trente ans de vie en plein air et souvent en plein soleil.

Quand le vicomte de Vriigny repassa devant lui, une heure après, il essaya de réagir et appela :

- Lieutenant?
- Mon commandant?
- Vous allez à Paris?
- Comment le savez-vous?
- Parbleu, parce que je vous ai entendus, M. d'Angeville et vous, sans le vouloir.

— Il n'y a pas de secret, mon commandant, dit le lieutenant en souriant. Voulez-vous venir avec nous?

— Merci. Pas moyen. J'ai un fil à la patte.

Le commandant ajouta :
— Et puis, je me demande ce que j'irais faire à Paris, moi qui ne connais que ma consigne et le régiment?
— Regrette mille fois, déclara de Vriigny très pressé. Nous aurions eu l'honneur et le plaisir de déjeuner avec vous, mon commandant.

— Merci, fit de nouveau Brinquant, avec un soupir où il y avait un peu de regret. Et bon voyage! N'oubliez pas de rappeler à M. d'Angeville qu'il est de service demain matin. Le colonel va à Noyon et revient passer la revue à trois heures. C'est branle-bas au quartier, vous savez!

— Oui, mon commandant. Les deux officiers se saluèrent amicalement.

Le vicomte courut chez lui changer de costume et se mettre en civil.

— Un bon type celui-là, pensa le chef d'escadrons. Toujours de belle humeur, obligeant et gai! Plus réservé, d'Angeville, moins en dehors...

Il se secoua en concluant :
— Qu'est-ce que je peux bien avoir contre eux? Il n'y a pas à dire. De braves jeunes gens et de bons officiers, irréprochables!

Il passa sa main sur son front, comme pour en écarter une mauvaise pensée, et regardant la grande horloge de la caserne :

— Sacrées aiguilles qui n'avancent pas! gronda-t-il. J'ai mon diner d'hier dans les talons.

Il rentra dans la cour où déjà on sentait un commencement d'activité pour la revue du lendemain.

Il y avait un fourmillement de sous-officiers et de soldats autour des bâtiments.

Des hommes en bourgerons ignobles, maculés de crottin, de poussière et de boue jaune, astiquaient le macadam avec leurs grands balais usés, comme d'autres, aux portes des écuries, astiquaient des éperons ou des mors de bride avec du tripoli.

On aurait dit qu'on voulait faire reluire la caserne du haut en bas et d'un bout à l'autre.

Il y avait même des zélés qui, acharnés après les tiges des arbres malin-greux, sans cesse taquinés par le frottement des trainards qui essayaient de se mettre à l'ombre, et brûlés par le sol pierreux et dur qui les nourrissait si mal, leur jetaient des seaux d'eau, non pour les arroser, ce qui leur eût fait plaisir, mais pour les débarbouiller et les mettre en état de passer la revue, comme le reste.

Deux minutes avant le départ du train, une jolie victoria, conduite par un chasseur, s'arrêta devant la gare.

Les deux lieutenants en descendirent et Jacques d'Angeville dit à son ordonnance :

— Ce soir, au train de minuit, Brinquant.

— Bien, mon lieutenant.

Le rapide arrivait au même instant. Un compartiment se trouvait inoccupé.

Ils s'y installèrent vivement et le train reprit sa course.

— Veux-tu un cigare, Jacques? demanda le vicomte.

— Donne.

Ils s'absorbèrent un instant dans leurs rêveries et le blond demanda à son compagnon :

- Il me semble qu'il y a longtemps que tu ne m'as parlé de ta belle?
- Possible, mais ça ne m'empêche pas d'y penser.
- Toujours?
- Plus que jamais.
- C'est drôle, observa le vicomte.
- Et pourquoi est-ce drôle?
- A mes yeux du moins.
- On sait que tu méprises profondément le beau sexe.
- C'est que j'ai été payé pour ça. Sans doute un mauvais souvenir lui revint car, dans un mouvement irré-

fléchi, il lança son cigare par la fenêtre.

Ce léger sacrifice le calma. D'Angeville souriait comme s'il eût été bercé par une sonnerie délicieuse. Son ami lui demanda :

— A quoi penses-tu ?
Et comme l'autre ne répondait pas, il continua avec une légère nuance de raillerie :

— A Mlle Suzanne Audeval ?
Jacques d'Angeville dit en souriant :
— Ne blague pas. Le jour où tu trouveras une jeune fille comme elle...

— Avec toutes les perfections !
— Oui, bonne, aimante, sûre et fidèle...

— Un phénix, en un mot !
— Elle te guérira de ton mépris et de ton aversion pour les autres.

De Vrigny répondit, avec un petit mouvement ironique et nerveux des lèvres :

— Je ne crois pas. Vois-tu, Jacques, quand on s'est passionné jusqu'à la folie pour une de ces jeunes filles pures et charmantes, bonnes, aimantes et fidèles, comme tu dis — le lieutenant prononça ces mots d'une voix mordante — quand à vingt ans on l'a aimée d'une brûlante et stupide passion ;

quand on en est arrivé à lui offrir, à elle sans fortune et sans avenir, un nom honorable, une position inespérée, et lorsque, la veille du mariage qui devait consacrer cette touchante union de cœurs qui venaient d'échanger les plus doux serments, on a assisté au spectacle édifiant qui m'a heureusement retenu au bord de l'abîme, on est imbu, imprégné d'une opinion qui ne varie pas...

De Vrigny alluma un second cigare et déclara :

— C'est qu'il faut garder sa liberté et je garderai la mienne.

D'Angeville ne répondit pas. Il connaissait l'aventure de son ami, la future surprise la veille des noces en flagrant délit avec un de ces amants méprisables qui rendent la faute plus inexcusable et plus odieuse.

Et il savait qu'il était inutile d'essayer de guérir une plaie toujours saignante et dont le temps seul pouvait avoir raison.

Le train filait d'une vitesse de quinze lieues à l'heure, au milieu des maisons enfumées de Saint-Denis.

— C'est chez ton père que nous prenons notre pâture ? demanda le vicomte pour changer de sujet.

— Si tu veux.
— Pourquoi pas ?
— Où est le tien ?
— Dans sa terre du Ministère.
— Avec ta sœur ?
— Oui.
— Elle ne songe pas à se marier, cette pauvre Jeanne ?

Le vicomte et sa sœur s'appelaient Jean et Jeanne et étaient liés par une tendre amitié.

La jeune fille avait huit ans de moins que son frère.

A cette question le front du jeune homme se rembrunit.

— Non, répondit-il, depuis que nous avons eu le malheur de perdre notre mère, Jeanne s'est promis de ne pas quitter mon père. Elle tient la maison. Nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre. Elle sait que j'ai renoncé au mariage. Elle a les mêmes idées, du moins je le crois.

Il acheva gravement :
— Celle-là, mon ami, c'est une sainte.

— A qui le dis-tu ?
Le train entra en gare.

Les deux lieutenants, deux camarades d'enfance, deux compagnons de collège, fils de pères intimement unis, comme le vieux marquis d'Angeville et le docteur Bernay, s'empresèrent de sortir.

Une autre victoria attelée de chevaux de prix, avec un cocher et un

valet de pied sur le siège les attendait.

Ils y montèrent. Elle descendit au trot cadencé de ses deux alevans la rue Lafayette et de Vrigny dit à son ami :

— C'est égal, on peut crier contre cet infect Paris tant qu'on voudra, mais ça fait toujours plaisir de s'y retrouver.

L'hôtel d'Angeville est une des plus somptueuses résidences que le siècle du Grand Roi nous ait léguées.

Le valet de chambre du marquis, un vieillard de l'âge de son maître, aux traits agréables, à la face rasée, si blanche qu'on aurait pu la croire poudrée, avec un peu de rose aux pommettes, attendait les deux jeunes gens dans le vestibule.

— Mon père est là, Colin ? demanda Jacques.

— Non, monsieur le comte ; mais M. le marquis m'a chargé d'ouvrir ses dépêches. J'ai reçu celle de M. le comte. Le déjeuner de ces messieurs va être servi dans cinq minutes.

Tout bon repas commence par une soupe

SOUPE À L'OIGNON ET AU FROMAGE

3 gros oignons
4 c. à tb. de shortening
sel et poivre
1 tasse d'eau
4 tasses de lait
1/2 tasse de fromage râpé
6 tranches de pain

Faire fondre le shortening et y faire cuire les oignons hachés finement 10 minutes. Ajouter 1 tasse d'eau et prolonger la cuisson encore 10 minutes. Ajouter le lait chaud. Délayer 2 c. à tb. de farine avec 2 c. à tb. de lait et verser dans la soupe en brassant jusqu'à léger épaississement. Vérifier l'assaisonnement. D'autre part, faire sécher et dorer 6 tranches de pain, beurrer légèrement et saupoudrer de fromage. Mettre une tranche dans chaque assiette et y verser le potage bouillant. 6 services.

CHOWDER AU BLE D'INDE

4 tranches de bacon ou de lard salé
1 tasse de haricots verts
2 pommes de terre moyennes
1 carotte
1 boîte de blé d'Inde
3 tasses de lait

Couper le bacon ou le lard en très petits morceaux. Faire cuire dans cette graisse fondue, pommes de terre, carotte et haricots coupés en petits dés. Ajouter 1 tasse d'eau chaude et laisser cuire jusqu'à ce que les légumes soient bien tendres, mais non défaits, 1/4 d'heure à peu près. A ce moment, ajouter le blé d'Inde et le lait. Porter au point d'ébullition, bien assaisonner et servir aussitôt. Les chowders sont plus ou moins épais, suivant le goût. Ils conviennent bien à un souper léger. 6 services.

CREME DE POIS VERTS

1 boîte de pois verts
1 oignon moyen
2 c. à tb. de farine
1 boîte de pois verts
2 c. à tb. de beurre
1 c. à thé de sel
2 tasses d'eau
3 tasses de lait

Mettre dans une casserole l'oignon haché finement, les pois verts et l'eau. Laisser cuire 15 minutes. Passer au tamis. Ajouter le lait et lier avec le beurre et la farine. Faire jeter quelques bouillons, assaisonner et servir avec biscotins ou croûtons. 6 services.

CREME DE TOMATES A LA DUCHESSE

2 boîtes de soupe aux tomates
1/2 paquet de fromage à la crème
4 c. à tb. de persil frais
2 tasses de lait chaud

Vider le contenu d'une boîte de soupe aux tomates dans une casserole, ajouter le fromage. Faire chauffer lentement, battre au mousoir jusqu'à ce que le mélange soit bien lisse. Ajouter le lait chaud. Servir aussitôt et saupoudrer sur chaque assiettée du persil frais haché finement. 6 services.

SOUPE VEGETARIENNE

2 pintes d'eau
2 tasses de chou
1 poireau ou 1 oignon
2 tomates fraîches
1 tasse de navet
1 tasse de pommes de terre
2 cubes d'oxo
1 tasse de carottes
1/2 piment vert
1 c. à tb. de sel

Mettre tous les légumes hachés à l'exception des tomates et des pommes de terre, dans une marmite. Ajouter l'eau et laisser mijoter 1 heure. A ce moment, ajouter les pommes de terre coupées en petits dés, les tomates pelées et taillées en tranches minces et les cubes d'oxo. Laisser cuire encore 1 heure. Vérifier l'assaisonnement et ajouter de l'eau au besoin si le mélange est trop épais ; mais voir à ne pas ajouter l'eau à la dernière minute. 10 services.

Idées pour Cadeaux par Columbia



Disque C12015 12"—\$1.00

Kostelanetz et son Orchestre

"Oklahoma Medley"

Un cadeau qu'appréciera tout amateur de disques — des mélodies exquises ayant subi l'orchestration Kostelanetz si renommée. Comprendant: Introduction; People Will Say We're In Love; Out of My Dreams; Surrey With The Fringe On Top; Oh, What A Beautiful Mornin'; Oklahoma.



"Blues by Basie"

Cet album de quatre disques (No A23-\$3.50) est exactement ce qu'il faut pour l'amateur de jazz. Les titres sont: Sugar Blues; Bugle Blues; Royal Garden Blues; How Long Blues; St. Louis Blues; Cafe Society Blues; Farewell Blues; Way Back Blues. (Count Basie au piano avec son accompagnement rythmique si apprécié).

Columbia

Les disques "Masterwork"

sont faits au Canada à London, par

Sparton

"La Voix Radiophonique la plus riche"

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Canada	Etats-Unis
1 an..... \$3.50	1 an..... \$5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

IMPORTANT. — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

Rayonnez de Santé et Beauté



**Etes-vous déprimée ?
Nerveuse ? Délaisée ?
Sans énergie ?**

La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? de vertiges ? de migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

— Où est mon père ?
— A Angeville.
— Il est parti...
— Hier soir.
— Il reviendra?...
— Aujourd'hui sans doute.
— Sitôt?...
— Je n'en suis pas certain, mais M. le marquis me l'a donné à entendre.

A midi et demi, les deux officiers étaient à table dans la magnifique salle à manger de l'hôtel dont les dresseurs chargés d'argenterie, le plafond à caissons, les merveilleuses tapisseries, auraient ravivé la pâle envie que le pauvre et digne Brinquart s'efforçait d'anéantir dans son âme, sans parvenir à en triompher.

Colin, le vieux valet de chambre, les servait, et dans ses yeux on pouvait lire un attachement profond à l'unique héritier de cette maison dans laquelle il avait toujours vécu lui-même, fils de petits fermiers du maître, passé du service de la ferme au service du propriétaire qui l'avait toujours traité en ami.

Entre la côtelette et le café, le jeune homme demanda au valet de chambre :

— Penses-tu vraiment que mon père reste si peu de temps à Angeville ?
— Je le crois sérieusement, monsieur le comte.

— Alors, pourquoi y serait-il allé ?

— Je ne sais pas. M. le marquis a reçu une lettre hier dans l'après-midi et aussitôt il m'a dit : Je vais en Normandie. Je rentrerai demain sans doute. Et il est parti. Il n'y a pas d'observation à adresser à M. le marquis. J'aurais désiré l'accompagner pour le cas où il aurait besoin de mes services, car, à l'âge de M. le marquis, il n'est pas prudent de voyager seul, mais...

— Oui, oui, je le connais.

Les heures passèrent et le marquis ne rentrait pas.

Les deux officiers firent quelques courses et revinrent à l'hôtel vers cinq heures.

Au moment où ils allaient définitivement le quitter, une voiture s'arrêta devant la grille.

Le marquis en descendit.

Les deux lieutenants allèrent au-devant de lui. Il les embrassa tous deux avec une tendresse presque égale, mais un observateur aurait pu remarquer sur son visage une nuance de contrariété à l'aspect de son fils.

Sa présence le forçait à lui annoncer une nouvelle qu'il désirait sans doute lui laisser ignorer.

Toutefois, il se montra heureux de sa visite et retint les deux jeunes gens à dîner de bonne heure, pour leur permettre de jouir de leur soirée à Paris et de rentrer à Compiègne.

Il s'informa, avec sa bonté ordinaire, de la santé de son intime ami le comte de Vriigny, le père du lieutenant, et de sa sœur Jeanne, sa filleule, « la plus aimable et la plus parfaite jeune fille que je connaisse », dit-il.

Il parla aussi de quelques amis qu'il avait parmi les châtelains des environs de Compiègne.

A la fin du dîner, il demanda au vicomte :

— Vous n'avez pas de projets pour l'ouverture, mon cher Jean ?

Le lieutenant répondit :

— Mais non, aucun. Nous avons encore le temps d'y songer.

— Il y a beaucoup de gibier à Angeville, m'a-t-on dit. Depuis des années, nous y sommes allés très rarement. On pourrait y organiser une partie, y faire un séjour de quelque durée.

Le marquis observait le visage de son fils.

Il y lut un visible contentement de cette proposition et fronça le sourcil, mais il ne fit aucune observation, savoura lentement le petit verre de

très vieille fine champagne qu'il venait de se verser et se leva en disant aux deux officiers :

— Tout va bien au régiment ?

— Oui, très bien.

— Pas d'ennuis ?

— Aucun.

Il allait sortir, lorsqu'il ajouta négligemment :

— A propos, Jacques, j'ai une nouvelle à t'annoncer.

— Laquelle ?

— Oh ! peu importante et prévue depuis quelque temps. Mlle Audeval se marie.

Jacques poussa un cri de surprise :

— Suzanne !

— Son dîner de fiançailles a même lieu ce soir, chez le docteur Bernay.

Le marquis reprit sans paraître remarquer l'émotion de son fils :

— Oui, Suzanne ! Elle épouse un jeune homme de son monde, un voisin, Georges Dufresne, un propriétaire de Villequier.

— Elle ?

— Pourquoi pas ? C'est un mariage parfaitement assorti.

Il quitta la salle en fermant la porte derrière lui.

Les deux officiers restaient seuls.

Jacques s'était abattu sur sa chaise, les deux poings sous le menton, le regard fixe, hébété, hagard, comme foudroyé par un éclair.

Son ami lui posa la main sur l'épaule.

— Eh bien ? dit-il, tu le vois à ton tour ! Ces demoiselles sont faites pour nous causer des surprises !... Crois-moi donc ! Elles ne valent que de l'indifférence. Malheureusement on n'est pas toujours maître de ses sentiments pour elles !

Et comme l'autre ne répondait pas, il lui versa un verre de chartreuse en ajoutant :

— Allons ! n'y pense plus et sortons.

— Pourquoi ?

— Pour faire un tour, pardieu, et changer d'air ! Ça te changera en même temps les idées. Des femmes ! Nous allons en voir trotter de toutes les sortes !...

Jacques d'Angeville ne répondit pas. Il appela doucement :

— Colin !

— Monsieur le comte ?

— Tu as un indicateur ?

— Certainement.

— Apporte-le.

— Tu en as besoin ? demanda Jean.

— Oui.

— Pour aller où ?

— A Angeville.

— Ce soir ?

— A l'instant. Je veux la voir, connaître la vérité, l'entendre de sa bouche.

— La vérité, ton père vient de te l'apprendre, et sans songer à mal, le pauvre homme. Ta belle aime un de ses pays et elle l'épouse. C'est simple et clair. Pas besoin de commentaires !

L'amoureux secoua la tête.

— Non, dit-il, ce n'est pas si simple. Il y a là-dessous un mystère et je veux le connaître.

— Quel mystère peut-il y avoir ? fit le vicomte avec une sorte de compassion.

— Je le saurai.

— Tu crois ?

— Dès ce soir.

Le valet de chambre rentrait avec l'indicateur demandé.

Le jeune homme le feuilleta fiévreusement et fit un geste de dépit.

— Rien qu'un express qui me laisse à Rouen à dix heures... De là, je ne sais en vérité pas comment je m'y prendrai.

— Tu ne peux pas être à Orvilliers avant minuit.

— J'en ai peur.

— A pareille heure, les jeunes personnes honnêtes ne reçoivent pas de visites d'officiers.

— Ne raille pas, je t'en supplie. Je t'affirme que je suis frappé là... et durement.

Il toucha sa poitrine.

— Eh ! mon cher, je sais ce que c'est. J'y ai passé et j'en garde rancune au sexe à qui tu dois cette déception qui ne sera sans doute pas la dernière. Veux-tu mon opinion ?... Cette jeune fille a raison d'en épouser un autre que toi. Vous ne vous convenez pas. Le milieu où elle est née, où elle vit, n'est pas le tien.

Jacques se leva brusquement.

— Qu'est-ce que ça me fait ? s'écria-t-il. Je ne sais qu'une chose, c'est que je l'aime uniquement, éperdument.

Il répéta avec une énergie qui n'admettait pas de résistance :

— Je veux la voir et je la verrai.

L'autre objecta :

— Mais Compiègne, malheureux, le quartier, ton service !

— J'y serai.

— Comment feras-tu ?

— Comme je pourrai, ou tant pis si j'arrive en retard. On ne me fusillera pas pour si peu... Le colonel est un brave homme... Il comprendra.

Et comme son ami allait insister, il l'arrêta.

— N'ajoute rien, je t'en supplie. Ce serait inutile !

Il conclut avec un triste sourire :

— Sois tranquille, j'arriverai.

— C'est impossible !

— Il n'y a rien d'impossible avec de la volonté.

Le vicomte garda le silence.

Il se souvenait.

Lui aussi il avait aimé et souffert.

Lui aussi il aurait fait mille folies pour cet amour qui le rendait insensé et dont le dégoût d'une vision ignoble l'avait à jamais guéri.

A huit heures vingt, l'amoureux prenait le train de Rouen sans savoir encore ce qu'il allait dire et se faire.

Sous l'empire d'une idée fixe, il s'abandonnait au hasard et comptait sur son étoile.

C'était lui qui venait d'entrer dans l'avenue de la Coudraie.

III — DANS LA NUIT

AU SON DE LA VOIX qui l'interrogeait, il se retourna vivement et ne prononça qu'un nom :

— Suzanne !

— Jacques !

Il reprit :

— Vous étiez là !

— Je rentre... J'ai voulu respirer un instant, librement, réfléchir encore... seule...

Et vivement elle ajouta :

— C'est à moi de vous demander par quel hasard vous êtes ici et comment je vous y rencontre à pareille heure ?

Il répliqua non sans amertume :

— Vous avez raison, Suzanne, et cette démarche en effet doit vous étonner. Peut-être, si vous me permettez de m'expliquer, la comprendrez-vous sans peine. J'espère que vous ne refuserez pas de m'entendre, ne fût-ce qu'en souvenir de notre ancienne amitié.

Et aussitôt, sans attendre sa réponse, il s'empara d'une de ses mains qu'elle n'eut pas la force de retirer et l'entraîna près de lui sur le banc d'où elle venait de se lever.

Et là, à voix basse, il lui dit :

— Ce n'est pas le hasard qui m'amène près de vous, c'est ma volonté. J'ai appris, il y a quelques heures, à Paris, une nouvelle qui m'a bouleversé, et alors j'ai voulu vous voir, vous parler, ou du moins vous faire savoir, sans une minute de retard, en quel trouble votre brusque résolution m'a jeté. J'espérais arriver à la Coudraie avant vous ; je comptais que la fête — sa voix prit un accent de colère — qui se donnait pour vous à Orvilliers, vous retiendrait plus longtemps...
— Et alors ?...

— J'aurais vu votre domestique, Chanteloup, un de mes anciens chasseurs, un fidèle que je vous ai recommandé lorsqu'il a quitté le service et, s'il m'eût été impossible de vous parler, je lui aurais remis une lettre pour vous...

— Au risque de me compromettre ! Il haussa les épaules.

— Je vous répète que nous pouvons être sûrs de lui ; d'ailleurs, vous êtes de celles dont la réputation est au-dessus de toutes les calomnies ; enfin, en l'état où je suis, on ne raisonne pas. Ecoutez-moi, Suzanne, c'est notre destinée qui se décide en ce moment. Ce matin, j'ai quitté Compiègne pour aller voir mon père à Paris. Je ne songeais pas à venir à Angeville et ne me doutais pas de ce qui se passait dans ce pays. Je devais retourner ce soir à mon poste. Il faut que je sois à la première heure au quartier et il m'est à peu près impossible d'y rentrer à temps. Ce sera la première fois que j'aurai brûlé ma consigne. En arrivant rue de Lille avec un de mes camarades qui est aussi mon plus ancien et mon meilleur ami...

— M. de Vriigny ?

— Lui-même... j'appris que mon père n'était pas chez lui, qu'il avait pris le train hier, dans la soirée, pour Angeville. Il est rentré au moment où je me disposais à repartir en compagnie de Jean, et nous a retenus à dîner. Il avait vu ce matin le docteur Bernay et, quelques heures après l'avoir quitté, il avait repris l'express de Paris. Nous allions nous lever de table lorsqu'il m'a dit avec insouciance, comme si la nouvelle n'avait eu aucun intérêt pour moi :

— Tu sais, Jacques, Suzanne se marie.

Il m'a semblé que je recevais un coup terrible et je me suis écrié :

— Ce n'est pas possible !

Il m'a regardé fixement en me demandant :

— Et pourquoi n'est-ce pas possible ? Je n'ai rien trouvé à répondre.

En effet, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que vous vous décidiez à vous marier et qui donc aurait le droit de vous en empêcher ? Vous n'avez plus de parents, vous allez avoir dix-neuf ans et vous êtes libre comme l'air.

Je sentais qu'à la moindre objection c'était ce qu'on allait me répondre. Mon père est entré dans quelques explications que j'écoutais à peine. Mon unique pensée était celle-ci :

— Elle se marie !

Il m'a dit, je crois, que vous épousez un de vos voisins, un jeune homme dans une position de fortune très convenable, et que, selon toutes les apparences, c'est une union qui vous promet un heureux avenir. Pendant qu'il me parlait, je n'avais qu'une idée, courir au chemin de fer, prendre le premier train qui se dirigeait de ce côté, et arriver jusqu'à vous.

C'est ce que j'ai fait.

J'ai demandé un indicateur et j'ai dit à Jean :

— Tu sais, je ne rentre pas ce soir à Compiègne.

— Où vas-tu ?

— A Orvilliers.

— Quand comptes-tu revenir ?

— Cette nuit si je peux, ou demain dès le matin.

— Mais, malheureux, c'est matériellement impossible ! Tu vas te faire flanquer aux arrêts.

— Eh ! que m'importe !

Je lui ai serré les mains et je suis parti comme un fou.

Il y eut un silence.

L'officier aurait pu entendre le cœur de la jeune fille battre dans sa poitrine.

— Voyons, reprit-il en pressant à la briser la main de Suzanne, les instants sont précieux. J'aime mon métier de soldat ; je tâche de me soumettre à ses exigences et de donner l'exemple

à mes hommes. Je n'ai pas encore encouru de punition et je me demande comment je pourrai en éviter une. Vers deux heures un train passe à Motteville et me ramènera à Paris. De là je partirai pour Compiègne où j'arriverai peut-être de bonne heure. Hâtons-nous. Ainsi la nouvelle de votre mariage est exacte ?

— Oui.

— Vous avez donné votre consentement ?

— Oui.

— Librement ?

— Oui.

— Si vite, sans consulter personne ?

— Mon tuteur m'a affirmé que je ne saurais trouver un meilleur parti.

— Vous aimez ce jeune homme ?

Elle répondit évasivement :
— Je le connais du moins depuis longtemps.

— Enfin, il vous plaît !

— C'est-à-dire qu'il n'a rien qui me déplaît... Je me crois en droit d'espérer qu'avec lui je pourrai vivre paisiblement, sans secousses, sans grandes joies peut-être mais sans grands chagrins.

Elle ajouta d'un ton plein d'une douloureuse résignation :

— Maintenant, c'est tout ce que je demande.

— C'est le docteur qui vous a proposé ce parti ?

— C'est lui.

— Et vous vous êtes décidée tout de suite ?

Elle baissa la tête.

A la lueur argentée de la lune, l'officier essaya de plonger son regard dans les yeux de la jeune fille et d'une voix frémissante :

— En acceptant cette proposition, murmura-t-il, n'avez-vous pas songé qu'il pourrait vous en être fait d'autres, que la nouvelle de ce projet serait une cause de chagrin pour un ami qui vous connaît aussi depuis longtemps, pour un compagnon d'enfance dont peut-être vous avez pu deviner le tendre attachement ?...

Elle retira doucement la main qu'elle lui abandonnait et, se redressant :

— Est-ce de vous, Jacques, que vous voulez parler ?

— Ne l'avez-vous pas déjà compris ?

— Si, mais à quoi bon me le dire, puisque je ne suis plus libre ?

Il répliqua vivement :

— Vous l'êtes encore et jusqu'au dernier moment vous avez le droit de revenir sur votre parole, si vous sentez qu'elle puisse être cause du malheur de votre vie et de celle d'un autre.

— Je me suis engagée cependant...

— Pas sans retour !

— Est-ce à vous, si loyal, de me donner un tel conseil ?

Il resta muet un instant, frappé de la fermeté et en même temps de la tristesse avec laquelle elle venait de prononcer ces mots, et enfin il s'écria :

— Vous ne m'avez jamais aimé pour me désespérer ainsi !

— Qu'en savez-vous ? répliqua-t-elle en s'animant, et qui vous dit que si j'ai si promptement engagé mon avenir, ce n'était pas pour étouffer en moi de vaines espérances, pour chasser des rêveries dangereuses et fermer l'oreille aux voix secrètes qui, comme vous en ce moment, venaient dans la nuit faire miroiter à mes yeux les illusions d'une alliance impossible ?

— Suzanne !

— Qui vous dit, poursuivit-elle d'une voix plus ferme, que je n'aie pas deviné le but de vos promenades à la Coudraie, le langage de vos yeux et leurs prières trop éloquentes pour n'être pas comprises et auxquelles peut-être je n'étais que trop disposée à répondre ?

— Suzanne, ma Suzanne !

— C'est un aveu que je ne voulais faire à personne et qui s'échappe de mes lèvres parce que j'ai confiance en votre honneur et que je compte sur

vos amitiés pour respecter le mien. Je mourrais plutôt d'ailleurs que de me laisser déshonorer, ne fût-ce qu'à mes propres yeux.

Elle ajouta amèrement :

— Nous ne sommes pas du même monde, mon ami, et votre père qui pourtant m'a toujours témoigné une profonde tendresse, a pris soin de me le rappeler.

— Lui !

— Il ne consentirait pas à une telle union si vous aviez l'imprudence de la lui proposer.

— Qu'en savez-vous ?

Elle secoua la tête.

— Je connais trop ses idées sur ce point pour conserver le moindre doute. Aujourd'hui même il a donné son approbation à mon mariage avec trop d'empressement pour que je n'aie pas lu sur son visage la satisfaction qu'il en éprouve. Sans doute, Jacques, il avait prévu ce que vous venez de m'apprendre, et c'était sa réponse.

— Lui qui vous a toujours tant aimée ?

— Peut-être ; mais il est d'autres sentiments qui lui tiennent plus profondément au cœur, l'orgueil de son nom et de son titre, l'honneur de sa race, le désir de voir son fils, au lieu de s'abaisser jusqu'à une fille d'origine obscure et de fortune modeste, s'élever, s'élever toujours, par une de ces alliances qui flattent la vanité et doublent les richesses d'une grande maison. Voulez-vous que je sois franche jusqu'au bout ?... Vous vous en souvenez peut-être, l'an dernier, à l'automne, il y eut une nombreuse réunion à Angeville, à l'occasion des chasses. Vous étiez là avec votre ami, M. Jean de Vriigny. Mon tuteur m'y avait amenée. Peut-être vous êtes-vous montré trop empressé auprès de moi ? Notre ancienne amitié vous y autorisait, et sans doute aussi je ne cachai pas assez ma fierté de l'hommage d'un cœur où j'étais si heureuse de tenir une petite place. Le marquis de l'œil pénétrant. Je crus reconnaître dans ses regards une vive contrariété de cette intimité qu'il favorisait autrefois, alors que j'étais enfant. Quelques instants avant le dîner, il me prit à part et, en termes très doux mais très clairs, il m'expliqua les projets qu'il formait pour vous, la nécessité de grandir toujours, si on ne veut pas déchoir, et sa volonté de vous ménager, quand le moment serait venu, les avantages d'une alliance nécessaire, au temps où nous vivons, au maintien d'un grand nom et d'une haute position. Ce soir-là — pour quoi vous le taire ? — je quittai le château où je venais auparavant avec tant de joie, l'âme blessée et pleine d'idées sombres. Je me jurai d'accorder ma main au premier qui la demanderait pour bien prouver à votre père que je l'avais compris et aussi afin d'étouffer en moi les idées ambitieuses qu'il venait d'y découvrir, et à tort peut-être, et dont il me démontrait si clairement le néant et la vanité.

— Mon père ! s'écria l'officier frappé de stupeur.

— Lui-même !

— Je ne puis douter de votre sincérité et cependant je ne saurais en croire mes oreilles.

— Il le faut !

Elle ajouta vivement :

— D'ailleurs n'avait-il pas raison ?

Avec quelles caresses il essayait de panser les blessures qu'il venait de me faire ! Comme il m'affirmait que je n'aurais jamais d'amis plus sincères et plus dévoués que vous et lui. Mais il avait atteint son but ! Il voulait couper les ailes de mes chimères et c'était fait !

Elle se leva et, debout devant l'officier qui l'écoutait le cœur serré, elle reprit :

— Eh bien ! oui, ce soir-là elles y régnaient en effet. Oui ! j'avais entre-

Cet essai chez vous rendra votre
**PEAU PLUS DOUCE,
PLUS LISSE**
en 14 jours seulement !

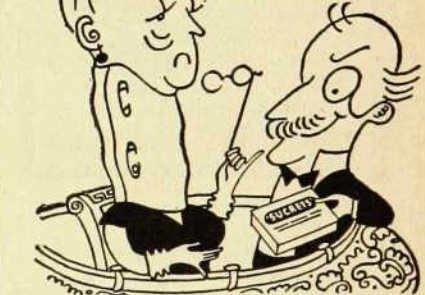


Comparez votre figure avec vos épaules. Vous constaterez que vos épaules paraissent au moins 5 ans plus jeunes. Pourquoi ? Parce que les pores de vos épaules, que vous lavez régulièrement à l'eau et au savon Palmolive quand vous prenez votre bain sont propres — et, par conséquent, peuvent respirer librement. Mais les pores de la figure, obstrués par la saleté et le maquillage, ne peuvent respirer librement ; il en résulte que votre peau ne tarde pas à perdre sa souplesse, et vieillit prématurément. Il n'est pas nécessaire que cela vous arrive, car Palmolive offre un moyen facile de conserver un beau teint.

Vous pouvez rajeunir en 14 jours ! Lavez-vous la figure 5 fois par jour au Palmolive et, chaque fois, massez-la vigoureusement avec une débarbouillette, pendant 60 secondes de plus, pour faire pénétrer la mousse Palmolive dans votre peau. Ce Massage Palmolive facilite la circulation et nettoie les pores pour aider votre peau à retrouver sa souplesse, à redevenir plus douce, plus lisse, en 14 jours seulement !



Les Secrets sont plus efficaces, Madame



LES SUCRETS sont des pastilles pour la gorge qui agissent comme un garigisme, contiennent de l'hexylrésorcinol, et sont germicides. Cet analgésique unique calme aussi rapidement les gorges irritées. Goût de bonbon agréable. Chaque pastille enveloppée séparément. Chez votre pharmacien !

'SUCRETS'

PASTILLES ANTISEPTIQUES POUR LA GORGE

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à
ROMEO AUGER
CR 9363 7662, rue St-Denis, Montréal



Challenger
La montre
DONT LA
PRÉCISION EST PROTÉGÉE
BIRKS
BIJOUTIERS

POUR MAL de TÊTE
et
AUTRES
DOULEURS



PARADOL
du Dr. Chase

JOUEZ DE LA GUITARE

APPRENEZ A JOUER
la Guitare Hawaïenne
par correspondance.
Cours complet, méthode
très facile. Examens,
diplôme, etc. Superbe
guitare hawaïenne
fournie GRATUITS
avec la première le-
çon. Termes de
paiements faciles.
13 années d'expé-
rience. Des milliers
d'élèves diplômés
recommandent notre
cours.



LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE
HAWAÏENNE ENR.
122 S, Boulevard Cherest, Québec

Le Samedi

coupon d'abonnement

Canada	Etats-Unis
1 an..... \$3.50	1 an..... \$5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

Important — Indiquez d'une croix
s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

vu l'aurore d'une félicité qu'il a tuée en germe et qui ne renaîtra plus. Je m'égarais dans des régions qui me sont interdites!... Elles sont mortes, mes chimères, et je leur ai dit adieu pour toujours!

— Suzanne, mon amour!

— Laissez-moi finir... Pour guérir la maladie dont j'étais atteinte, j'ai employé un remède héroïque. Je me marie. Dans quelques jours je m'appellerai madame Georges Dufresne. C'était écrit sans doute au livre du destin, et bientôt le notaire, l'estimable Me Tabureau y aura ajouté sa signature.

Elle essayait de sourire mais il y avait des larmes dans sa voix et d'autres larmes gonflaient ses yeux.

L'officier enlaça sa taille de ses deux bras et la pressa contre lui dans un élan d'amour.

Comme si elle eût compris le danger, elle se dégagea d'un violent effort en disant:

— Pas un geste ou je m'enfuis et nous ne nous reverrons plus! Du jour dont je vous ai parlé, depuis cette soirée d'Angeville, mon parti fut pris et il n'a pas dépendu de moi qu'il ne fût exécuté sur l'heure. Quand M. Dufresne s'est présenté... et Dieu sait que je ne songeais pas à lui!... j'ai demandé vingt-quatre heures de réflexion dont je n'avais pas besoin et j'ai répondu oui. Nos destinées, comme vous le disiez tout à l'heure, sont fixées... Que sera la mienne?

Elle eut un geste adorable des épaules, un geste très coquet et navrant cependant, qui signifiait:

— Tant pis; le sort en est jeté!

Jacques d'Angeville se rongea les lèvres de dépit.

Il y avait dans ce récit un cri de l'âme, un accent de vérité qui ne pouvait le tromper, et cependant il ne comprenait pas.

Il connaissait son père. Il savait de quelle affection son cœur était plein pour elle et pour lui, pour lui surtout, son fils, et il serait allé à l'encontre de ses désirs, sans même le consulter, sans le prévenir!

— Était-ce possible?

Et près d'elle il sentait l'amour dont il était épris depuis si longtemps grandir et s'enflammer.

Jamais elle ne lui avait paru plus belle que dans cette sereine nuit de printemps, sous les étoiles qui seules assistaient à cette scène, à l'ombre de ces arbres à travers le feuillage desquels un rayon de lune tombait sur elle et l'illuminait comme dans une apothéose de féerie.

Il lui fallait se livrer à des efforts surhumains pour ne pas tomber à ses genoux et l'étourdir de ses supplications.

Mais il était retenu par ce sentiment de l'honneur auquel Suzanne venait de faire appel et par le respect de cette jeune fille qu'il avait vue tout enfant et qui s'était toujours confiée à lui avec l'abandon d'une sœur.

Elle poursuivit, avec une tristesse contenue:

— Tout ce que je demande à mon avenir, Jacques, c'est d'être effacé, obscur et sans secousses. Voulez-vous toute la vérité? Je n'aime pas encore celui auquel j'ai lié ma vie. Je tâcherai de l'aimer et de m'en faire aimer et je jure devant Dieu d'être et de rester une honnête femme. Je pourrai souffrir, mais je n'aurai à rougir ni devant moi ni devant les autres. Pour vous, mon ami, si vous avez quelquefois pensé à votre jeune voisine de campagne, à l'orpheline que votre père et vous, en souvenir de sa mère sans doute, vous avez entourée de soins et de prévenances, vous l'oublierez en contractant une alliance digne de vous et je ferai des vœux pour votre bonheur. Vous pouvez toujours compter sur mon inébranlable amitié. Je suis heureuse de vous avoir vu ce

soir et mon cœur en est soulagé. Mieux vaut entre nous une franchise entière qu'une équivoque dont je ne veux pas et qui ne nous satisfait ni l'un ni l'autre.

Elle s'arrêta.

Sa voix s'était altérée.

Elle fit un pas pour se retirer en murmurant:

— Adieu!

Le lieutenant l'arrêta d'un geste de prière.

— Encore un instant, supplia-t-il. Je vous donne ma parole de ne pas prononcer un mot qui puisse vous froisser. Vous me désespérez, Suzanne, mais je veux croire que vous réfléchirez encore et que vous ne ferez pas ainsi votre malheur et le mien.

Elle s'arrêta et se tint droite devant lui.

— Vous souvenez-vous, dit-il, qu'un jour — il y a déjà de longues années — j'avais dix-huit ans, je crois, et vous en aviez à peine sept à huit, je vous dis ici même, en plaisantant: — Si jamais j'ai quelque grand secret à te révéler, je t'écrirai et je placerai ma lettre sous cette pierre.

Il désignait de la main un ancien cadran solaire placé au centre du carrefour où ils venaient de se rencontrer.

La pierre brisée par le milieu reposait toujours sur son piédestal environné d'une couronne de lierres grimpants et de jasmins et de capucines sous lesquels elle disparaissait à demi.

— Oui, murmura-t-elle. De notre passé, je n'ai rien oublié.

Il tira de sa poche une lettre qu'il lui offrit.

— Tenez, dit-il, voici ce que Chanteloup vous aurait remis, si je n'avais pu vous voir. Cette lettre, je l'ai écrite dans le train, au milieu du désordre de mes pensées, alors que j'avais le cœur malade et la tête en feu, je ne vous demande qu'une grâce, c'est de la lire lorsque je vous aurai quittée. J'y ai mis toute mon âme, tous mes sentiments pour vous, toutes les espérances dont je me berçais et que vous vous efforcez de détruire.

Et comme elle ne tendait pas la main, il souleva la pierre du cadran et glissa sa lettre dessous, avec un triste sourire, en disant:

— Vous la prendrez en souvenir de nos jeunes années que je regrette amèrement. En ce temps-là du moins vous aviez de l'amitié pour moi, tandis que maintenant...

Il n'acheva pas.

Peut-être la vit-il comprimer sa poitrine de ses deux mains dans un mouvement involontaire et il se dit qu'elle se rendrait à sa prière.

Alors pourrait-elle demeurer inflexible?

Elle était très émue, mais elle fit un effort sur elle-même.

— Prenez garde, dit-elle, vous avez une longue route jusqu'à Motteville et le temps passe.

— C'est vrai... Il faut donc que je vous quitte!

Il demeura immobile.

Elle se mordait les lèvres pour ne pas éclater en sanglots.

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE?



CHARLES GOULET, directeur-fondateur des Disciples de Massenet, maître de chapelle à St-Stanislas, co-fondateur, avec Lionel Daunais, des Variétés Lyriques. Charles Goulet est né en Belgique. Il est le fils de M. Jean Goulet, violoniste et directeur musical des Variétés Lyriques. Il est aussi le neveu de M. J.-J. Goulet, chef de fanfare.

Photo Desautel.

Elle comprit qu'elle allait se trahir, fondre en larmes, et elle voulut l'éloigner.

— Eh bien, oui, dit-elle, je lirai cette lettre, je vous le promets.

— Et vous réfléchirez ?

— Oui.

— Et vous me répondrez ?

— Dans quelques jours.

— Au revoir donc... J'espère !

Il s'éloigna à grands pas. Elle le suivit machinalement, la tête troublée, souffrant du mal qu'elle faisait à cet élu de son cœur.

Il se glissa dans le petit bois où il avait attaché son cheval ; il en ressortit aussitôt et se mit en selle, soutenu par l'atome d'espoir qu'elle venait de lui donner.

Du bord de la route, elle le vit se pencher vers elle, lui envoyer un baiser avec ces mots qui arrivèrent à son oreille douce comme un soupir :

— Je t'adore !

Et il s'élança au galop sur la route de Motteville.

Il avait près de six lieues à faire, mais qu'était cette étape pour un cavalier comme lui ?

Suzanne resta appuyée au poteau de la barrière jusqu'au moment où elle cessa d'entendre le bruit de ce galop qui devenait de plus en plus rapide, comme si l'officier avait eu peur d'être ramené en arrière par un irrésistible désir.

Alors elle envoya elle-même un baiser du bout des doigts à cette ombre qui ne pouvait plus la voir.

Et elle remonta l'avenue de tilleuls à pas lents, en soupirant douloureusement :

— C'est mon bonheur qui s'en va !

Arrivée près du cadran, elle souleva la pierre à son tour et s'empara avidement de la lettre que l'officier y avait déposée.

Et sans bruit, elle traversa le petit parc, passa dans le vestibule de la maison et de là dans sa chambre.

Tout dormait autour d'elle.

Le front plissé, son beau front d'une blancheur éclatante qu'assombrissaient des boucles de cheveux ravagés par une main énervée, elle s'arrêta longuement devant le portrait de sa mère et le fixa comme pour lui demander un dernier conseil.

C'était l'œuvre d'un des maîtres de la peinture, d'un de ces hommes auxquels seuls les grands financiers et les plus opulentes familles de l'aristocratie peuvent s'adresser.

Peut-être s'était-il laissé tenter par la splendeur de son modèle.

Mme Audeval avait été une admirable femme et le pinceau de l'artiste en la reproduisant avait créé un chef-d'œuvre. Elle représentait l'idéal de la blonde passionnante et superbe ; elle avait trente ans, c'est-à-dire l'âge où la beauté de la femme atteint presque toujours son apogée, et elle revivait sur cette toile.

Suzanne aurait pu croire, dans la pénombre de cette chambre éclairée par une seule lampe, que sa mère allait s'avancer vers elle et lui parler.

Ses yeux bleus, de la couleur des saphirs, l'enveloppaient d'une caresse ; ses lèvres de pourpre semblaient chercher celles de sa fille pour lui donner un baiser.

Elle murmura, comme si la morte avait dû l'entendre :

— S'il avait raison et si je m'étais trompée !

Elle attendit vainement une réponse.

Les lèvres de cette femme qui avaient dû inspirer d'ardentes passions restèrent closes avec leur énigmatique sourire.

Sa gorge de marbre ne s'anima pas. Suzanne laissa tomber ses vêtements sur le tapis de son cabinet de toilette, s'enveloppa d'un peignoir et, les cheveux dénoués retombant en cascades sombres sur son cou et sur ses épaules

de neige, la poitrine oppressée, courbée sous la lampe qui l'inondait de sa lumière dorée, elle déplaça la lettre de son ami et lut ce qui suit :

« Ma bien-aimée Suzanne,

Je voudrais vous parler cœur à cœur, avec la familiarité d'autrefois quand nous courions tous deux librement à travers les champs et les bois et qu'aucun de nous ne prévoyait les métamorphoses et les fièvres de l'avenir.

Je n'ose, et pourtant je me dis que vous êtes libre encore et qu'en vous écrivant cette lettre qui décidera de notre sort, je mets à profit les derniers instants de notre intimité expirante.

Excusez-moi si quelque expression dépasse ma pensée, car je ne sais plus si j'ai toute ma raison, tant ce que je viens d'apprendre m'a consterné.

Ainsi, dans quelques jours vous ne serez plus libre.

Vous vous mariez, Suzanne !

Sitôt et alors que je me disais que vous garderiez encore quelques années votre chère indépendance, que vous voudriez jouir plus longtemps d'une jeunesse entourée et protégée par tant d'amitiés !

Est-ce vrai ?

Non, n'est-ce pas ?

Mon père m'affirme cependant que cela est, que vous avez donné votre consentement et que ce mariage est convenu et prochain.

Y avez-vous assez réfléchi ?

Pensez-vous que votre choix puisse satisfaire vos aspirations, assurer votre sécurité ?

En un mot, espérez-vous trouver le bonheur que je vous désire de toutes les forces de mon âme, fût-ce au prix de la perte du mien ?

Connaissez-vous donc si bien celui auquel vous en confiez le soin, que vous ayez cru pouvoir l'accepter si légèrement ?

Je vous jure que s'il m'était permis de lire au livre de l'avenir et d'acquiescer la certitude que votre choix vous prépare des jours calmes et sans orages, quels que soient mes propres sentiments je garderais le silence et ne viendrais pas vous troubler par mes plaintes et — pourquoi ne pas le dire ? — par l'amertume de mes reproches.

Ce que je souhaite avant tout, c'est votre félicité, fussiez-vous, en rendant la mienne impossible, me plonger moi-même dans un abîme de regrets.

Il faut que vous sachiez tout.

Lorsque tout à l'heure, à l'hôtel de la rue de Lille où j'étais arrivé plein

de joie et de confiance, mon père m'a appris cette nouvelle, mon premier mouvement a été celui de la colère.

Quoi ! vous acceptiez un mari, vous donniez votre main, vous engagiez votre vie entière sans même songer à l'ami de votre enfance, sans lui accorder une pensée, sans vous dire que vous alliez le jeter dans un désespoir sans bornes !

Vous savez cependant que je vous aime, que je vous adore, que mon cœur est rempli de vous, de votre charme, de votre grâce pareille à celle de votre mère, morte dans tout l'éclat de sa beauté et dont le souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire de ceux qui l'ont connue !

Oui, vous le saviez, Suzanne !

Ne me dites pas non !

Vous mentiriez.

Mes regards, mes paroles dans nos dernières promenades, mon silence lui-même et jusqu'à mes respects, tout a dû vous l'apprendre !

Vous n'ignoriez pas que je ne soupirais que pour vous, que je ne saurais m'attacher à aucune autre femme et que vous êtes la joie de mes yeux, mon orgueil et mon espoir !

Et comment en eût-il été autrement.

Depuis qu'un hasard m'a appris cette fatale nouvelle qui renverse tous mes projets, notre passé me revient sans cesse à la mémoire, tout entier, d'un bout à l'autre, je pourrais presque dire depuis le jour de votre naissance.

Je me rappelle ces jours lointains où mon père, l'ami intime du vôtre, qui mourut loin de vous quelques mois avant que vous vinsiez au monde, me conduisait, tout enfant, dans votre joli cottage de la Coudraie.

J'avais neuf à dix ans et vous veniez à peine d'entrer dans la vie.

Je vois encore votre mère, déjà veuve et si belle dans ses vêtements de deuil, si éblouissante, que jamais je n'ai oublié ses traits ni la séduction de son sourire.

Je pourrais vous dépeindre la chambre où se trouvait votre berceau, telle que je l'ai vue alors, et dessiner de mémoire la petite figure rose qui me souriait sous la gaze de ses rideaux.

Depuis, ma pauvre Suzanne, je peux dire que nous avons grandi côte à côte sans nous perdre de vue, tristes des malheurs ou des pertes que nous avions à déplorer, heureux de tout ce qui nous arrivait de bon.

Les années ont passé.

Vous êtes allée en pension ; je suis entré au collège, puis à Saumur et au régiment.

[Lire la suite au prochain numéro]

VOICI!
VOUS QUI TOUSSEZ-

Soulagement rapide de la toux et de l'irritation de la gorge dues au rhume!... Les Pastilles Vicks sont médicamenteuses — avec des ingrédients adoucissants du Vicks VapoRub. C'est pourquoi elles font tant de bien. Et elles ont bon goût. Essayez-en!

← **LE BOUCHON DE CONTRÔLE** Empêche DE RÉPANDRE LA SAUCE, D'EN TROP VERSER

Rehausse la saveur des **VIANDES POISSON SOUPES SAUCES**

SAUCE WORCESTERSHIRE CROSSE & BLACKWELL

LE NOËL DES PETITS LITS BLANCS

[Suite de la page 27]

— "Lui, l'Enfant-Jésus. Il est venu, n'est-ce pas ? Il n'est pas déjà reparti ? Oh ! maman, j'avais tant de choses à lui raconter. Et il faut lui dire merci !"

— "T'inquiète pas chéri, papa et maman le lui ont dit pour toi. Il ne voulait pas t'éveiller. Dors maintenant !"

"Je savais... maman, je savais qu'il viendrait. N'est-ce pas... qu'il est... gentil ?"

Et dans un sourire lumineux, Alain s'est endormi. Au dehors il a cessé de neiger. Un épais tapis blanc et moelleux enveloppe les êtres et les choses d'une douceur veloutée. Des paillettes cristallines scintillent à la lumière des reverberes, et on voudrait saisir ces diamants et s'en parer : c'est fête ! Tout est beauté, tout est bonté.

"Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté".

De ces malheureux petits Alain, il y en a toujours trop, hélas, non seule-

ment dans les maisons pauvres, mais aussi dans les hôpitaux et dans les orphelinats. Fort heureusement, des gens généreux, au cœur d'or se sont groupés en divers groupements comme le Bureau d'Assistance Sociale aux Familles, et ses gens s'occupent avec tendresse à mettre un peu de lumière et de joie dans le cœur de tous ces petits. Avez-vous fait votre part pour participer à une si belle action ? Peut-être pas encore, mais il est toujours temps de le faire car, comme veut le dicton : il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Que tous et chacun s'organisent pour célébrer dignement ce premier Noël de paix, mais n'oublions pas ces solennelles et antiques paroles : *Paix sur terre aux hommes de bonne volonté*. Or, la bonne volonté implique à chacun de nous qu'il faut faire le bien et, par conséquent, créer un peu de bonheur dans la vie de tous les petits Alain, si possible !

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

Tous nos sollicitateurs d'abonnements sont munis de reçus officiels imprimés au nom de Poirier, Bessette & Cie, Limitée, et aussi d'une lettre d'introduction signée du chef du tirage, M. Odilon Riendeau. Nous mettons ainsi le public en garde contre les faux sollicitateurs qui pourraient se réclamer de notre maison sans y avoir droit.

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film sont édités par Poirier, Bessette & Cie. Ce sont les trois seuls magazines que nous possédons.

Qualité sans Egale

THÉ ET CAFÉ

"SALADA"

LE NOËL DE GILBERTE

[Suite de la page 14]

— Ensuite ? Vous faisiez réveillon ?
— Qu'il était gai ! murmura Gilberte. Mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs entouraient la grande table et il était rare qu'il n'y eut pas trois ou quatre amis partageant notre joyeux repas !

— Après vous alliez vous coucher !
— Naturellement ! mais je n'oubliais pas une chose !...
— Quelle chose ? interrogea M. Aulebin.

— C'était de l'enfantillage !... cependant je ne manquais jamais de placer mes souliers... dans ma cheminée ! et le lendemain !...

Gilberte s'arrêta encore, riant à cette évocation du passé.

— Et le lendemain ? répéta Gontran.

— Je les retrouvais pleins de souvenirs. Comme on fait pour les petits enfants, tous les chers miens m'apportaient leur cadeau.

— Même à dix-sept ans ?

— Même à vingt !... Ils eussent fait la même chose si j'étais restée auprès d'eux !

A quelques mètres de l'usine, la devanture d'un bijoutier brillait encore à cette heure tardive de tout l'éclat de ses diamants, de ses rubis.

M. Aulebin entra, choisit une broche, une boucle de ceinture, trois ou quatre breloques, paya sans marchander et revint chez lui tout joyeux.

Il attendit quelques instants dans la pièce du rez-de-chaussée qui se trouvait en-dessous de la chambre qu'occupait Gilberte. N'entendant aucun

bruit, il conclut que sa femme était couchée et, peut-être, endormie ?

Il avait présumé juste. Mme Aulebin dormait paisiblement, quand il pénétra dans sa chambre. Alors, avec des précautions de mère, il saisit les petites pantoufles de satin, y plaça les coûteux bibelots et posa délicatement les mignonnes chaussures devant l'âtre où plus rien ne brûlait !...

Le lendemain, quand Gilberte se leva, enveloppée dans son long peignoir, elle chercha ses pantoufles ! Instinctivement, elle courut à la cheminée et poussa un cri de joie :

— Oh ! mes Noël's d'enfant ! fit-elle en saisissant les écrins. Gontran !...

A cet appel, son mari s'avança tout ému.

— Cela te fait plaisir ? ma petite Gilberte, demanda-t-il avec bonté.

— Oh ! oui, Gontran, merci... merci... Mais, qu'est-ce encore ?...

Elle déplia une lettre et lut ces quelques lignes :

« Nous n'avons pu être auprès de vous pour les fêtes de Noël, comptez sur notre arrivée le trente-un courant. »

Suivait l'adresse de son père, à Aurillac.

— Mes chers petits souliers ! que de bonheur vous renfermez, s'écria Gilberte, tremblante d'émotion.

Si la jeune femme était pleinement heureuse, Gontran l'était autant qu'elle.

Et embrassant longuement Gilberte, il bénit, lui aussi, les petits souliers de Noël !

CATHERINE PHREBERT.

INVITATION AU SKI

[Suite de la page 37]

Cette méthode ne permet pas une vitesse appréciable mais elle vous donne de la sécurité et vous vous préparez à passer, au stage suivant : le Christiania.

Quelques lignes ne suffiraient pas à décrire la technique approfondie et les variétés du virage et de l'arrêt Christiania. Sa maîtrise permet au skieur d'aborder des neiges et des terrains très variés. Au départ, la position du corps est légèrement affaissée, déplaçant ainsi le centre de gravité vers l'avant. Les genoux sont souples. Le skieur prendra une certaine vitesse pour assurer l'exécution du virage avec aisance. Votre élan étant suffisant, avancez le ski droit, légèrement, le chargeant graduellement du poids du corps, allégeant ainsi le gauche. Commencez une rotation du corps, vers la pente, dans le sens du virage, à droite. Si le mouvement est lent, le virage est dit "coulé". S'il est rapide, il est "arraché". Si vous ne réussissez pas, recommencez mais dans l'autre sens. Le virage à gauche exige que le pied gauche soit avancé et porte le poids du corps. Afin de ne pas développer un bon et un mauvais côté, c'est une règle excellente que de pratiquer le même nombre de virages à droite et à gauche.

Pour compléter, le débutant devrait étudier le virage et l'arrêt Telemark. Avant que le ski se développe hors de Norvège, le Telemark était l'unique contrôle permettant le virage, le freinage et arrêt sur skis. En neige profonde, ce virage offre beaucoup de sécurité et demande, dans ce cas, un effort musculaire moindre que le Christiania. A l'encontre de ce dernier, dans le Telemark, c'est le ski opposé au virage que l'on avance en premier et qui porte le poids du corps. Les bras, levés plus haut que les épaules, constituent un balancier aidant à conserver l'équilibre.

Apprenez à skier sans jamais vous départir du contrôle. Vous irez n'importe où si vous conservez la maîtrise de vos skis. Ne croyez pas que l'étude de la technique du ski soit difficile ! Au contraire ! C'est le côté intéressant et profitable de ce sport. Elle développera vos muscles. Si la neige n'a pas encore recouvert le sol lorsque vous lirez ces lignes, préparez-vous "à sec" en pratiquant la gymnastique de chambre. Les premiers flocons vous trouveront en forme, souple et résistants.

RENÉ PAYEN.

DE LA MINE A L'ATELIER

[Suite de la page 28]

les géraniums rouges n'ont pas d'autre raison d'être dans le tableau que l'amour du vieux Scott pour ces fleurs, et son impression qu'il fallait une touche de couleur vive à cet endroit. N'est-ce pas là ce qui s'appelle satisfaire à l'instinct d'équilibre dans un tableau ?

Jim Floyd expérimenta pour peindre sur des surfaces élémentaires telles que des vieilles boîtes de carton, du calico à beurre tendu sur un contreplacage et des vieux tabliers. Harry Wilson, pour ses sculptures sur bois, se servit d'un tronc de houx, et pour ses gravures, d'un outil emprunté à un dentiste. Andy Rankin s'amusa à ciseler un vieux morceau de chêne trouvé dans la mine, pour le plaisir. N'importe qui peut d'ailleurs tenter la même expérience : tout ce qui est nécessaire est un morceau de bois, un canif bien aiguisé, quelques vieilles lames de rasoir, et du papier d'émeri. Quand vous avez tout cela — allez-y : ne cherchez pas à copier quoi que ce soit ; amusez-vous ! Créez pour le plaisir de créer, comme le fit Andy, et vous ressentirez la satisfaction que cela procure.

C'est ainsi que, durant les deux premières années de cette mémorable expérience, nous nous amusâmes à peindre, à sculpter, à graver, sans autre idée que le plaisir que nous trouvions à le faire. Puis, le bruit de notre activité parvint aux oreilles de certains spécialistes de l'enseignement, de critiques d'art, de la B.B.C., et d'artistes professionnels. On commença à parler d'Ashington et de son Groupe d'Art, et, après une première exposition à la Galerie d'Art Laing à Newcastle-on-Tyne, les demandes affluèrent du monde entier pour nous priver de prêter des exemples de nos travaux. Nos braves mineurs furent naturellement flattés de voir leurs œuvres exposées et formant l'objet de tant de curiosité et de commentaires. Mais cette publicité n'effectua rien leur peinture. Tout ce qu'ils demandaient était qu'on rappelât, en exposant leurs œuvres, dans quelles conditions elles avaient été conçues et réalisées.

Comme j'étais moi-même un peu inquiet de l'effet que ces expositions pourraient avoir sur notre école, je demandai à Leslie Brownrigg, qui avait travaillé dans la mine, ce qu'il pensait d'une exposition organisée à Londres, et il me déclara : "Je ne peux pas me faire à l'idée de voir les tableaux que nous avons peints avec vous pour le plaisir, durant nos heures de loisirs, exposées en public. Les gens qui les voient doivent avoir quelque difficulté à comprendre ce que nous recherchions dans nos travaux et que nous en attendions. L'atmosphère d'une exposition est si différente de celle du baraquement où nous nous retrouvions et des discussions que nous y avions entre nous. C'est là qu'était le cadre naturel pour nos tableaux et nos sculptures ; c'est là qu'il convenait de discuter nos idées et de les voir prendre corps. Je ne sais pas, mais il me semble que de voir un tableau de Jimmy Floyd sans voir Jimmy y travailler et sans savoir rien de lui doit enlever beaucoup du plaisir du public."

Bien qu'ils aient cédé quelques-uns de leurs tableaux et sculptures pour pouvoir acheter des couleurs, des pincesaux etc., ces tableaux n'ont pas été vendus suivant la méthode ordinaire. Pour chacun d'eux, des dons allant de \$90. à 50 sous ont été versés au fonds commun de la classe. Un jour, je reçus une lettre d'une femme de Gateshead-on-Tyne, me disant qu'elle avait vu

quelques-uns de ces tableaux, et, bien que son mari fût un simple maçon et qu'ils ne pouvaient pas dépenser plus de deux dollars, ils désiraient ardemment acquérir l'un de ces tableaux, et ils avaient à cette intention ramassé toutes leurs économies — deux dollars. Le produit de ces ventes ne va pas aux membres individuels du groupe, mais au fond de la classe. Dès le début, la classe a pu subvenir à ses propres besoins, et elle possède maintenant un baraquement que les membres du Groupe ont acheté de leurs propres deniers, acquis par leurs propres efforts.

Depuis le succès de l'expérience d'Ashington, on m'a souvent demandé pourquoi elle ne pourrait pas être répétée ailleurs. Et, de fait, pourquoi pas ? Tout ce qui est nécessaire est que le groupe ainsi formé soit bien pénétré de l'idée que son succès dépend de ce que chacun y apporte et non de ce qu'il compte en retirer. Une tentative du même genre a été faite par un groupe d'instituteurs, qui considéraient la chose un peu comme un "cours de répétition", ainsi que par des amateurs d'art qui espéraient en faire une espèce de club leur permettant de faire exposer leurs œuvres. C'était là une attitude complètement erronée, qui a causé bien des déceptions.

Un autre groupe de la région de la Tyne a eu davantage de succès en adoptant une solution quelque peu différente de celle d'Ashington. C'était un groupe de spécialistes des chantiers navals, longtemps en chômage, et qui, par suite du manque de pratique, commençaient à perdre leur dextérité manuelle, mais disposaient de beaucoup d'énergie et d'enthousiasme. Ils achetèrent quelques ciseaux et des marteaux lourds ; on leur fit cadeau d'un bloc de pierre, et ils se mirent à sculpter directement ce matériau. Le résultat ressembla quelque peu à l'œuvre des artisans sculpteurs de Moyen Age, qui prenaient plaisir et un intérêt personnel à décorer leur église pour l'amour de Dieu. Tout ce qu'ils faisaient, sans chercher à être "artistes", ils l'exécutaient naturellement et bien, parce que leur seule raison de faire ce travail était la joie de créer en pleine liberté.

C'est là l'esprit qui doit régner dans tout groupement cherchant à imiter l'exemple d'Ashington, cet esprit n'a rien à voir avec les arts et métiers, avec le travail en série, les ventes, les musées, les intermédiaires et les théories artistiques. Si donc un groupe d'une douzaine de personnes tente d'étudier l'art par cette méthode, qu'ils se rappellent avant tout que le seul moyen de sauvegarder le groupe est de se rappeler que la technique employée n'est qu'un moyen d'exprimer des idées : ce n'est pas un but en soi, mais uniquement un procédé pour atteindre ce but.

Quant à la méthode des peintres d'Ashington, tout ce qu'on en peut dire est qu'elle a contribué à leur éducation artistique en leur permettant de jouir comme jamais auparavant des tableaux qu'il leur était donné de voir, de se rendre compte par eux-mêmes de la technique d'un tableau ou d'une sculpture, et d'exprimer dans leurs propres tableaux un certain nombre d'idées essentiellement simples. Bien que les détails de quelques-uns de ces tableaux puissent être mal dessinés, le tout n'en constitue pas moins un ensemble satisfaisant, parce qu'il représente une expression sincère d'une idée unique et fortement conçue.



M le Capitaine MARTIAL

par FRANK TINSLEY

DÉMON DE LA VITESSE, IL TE FAUT PRENDRE TERRE AVEC PRÉCAUTION! C'EST UN MOSQUITO, NON PAS UN SPITFIRE!

SOIS SANS CRAINTE, TON PETIT PÈRE CONNAÎT TOUS LES TRUCKS!

VOYEZ, LES AMIS, C'EST UN DE NOS CARGOS, ÉCHOUÉS DANS LA LAGUNE!

NE POURRAIS-TU PAS ATTENDRE QUE J'AIE ATTERRI POUR OBSERVER LES LIEUX!

NOTRE RANDONNÉE, SE RA UN SUCCÈS COMPLET! JE CROIS!

WHEW! JE TE COMPRENDS, L'AMI!

MMM! LE SIGNAL DE DÉTRESSE N'ÉTAIT QU'UNE SUPERCHERIE!



MON SAUVEUR! COMME JE SUIS CONTENTE DE TE VOIR! J'AI L'ENVIE DE...

TOUT À FAIT ÉPATANT! ÇA VA FAIRE UNE JOLIE MANCHETTE DE JOURNAUX: "UNE DEMOISELLE DANS LA DÉTRESSE ACCUEILLE SON LIBÉRATEUR À BRAS OUVERTS!"

À TOI, C'EST UNE JEUNE FILLE DES AUSSI! PLUS DÉMONSTRATIVE VOILÀ! MMM... ME DONNERA-T-ELLE UNE POIGNÉE DE MAIN?

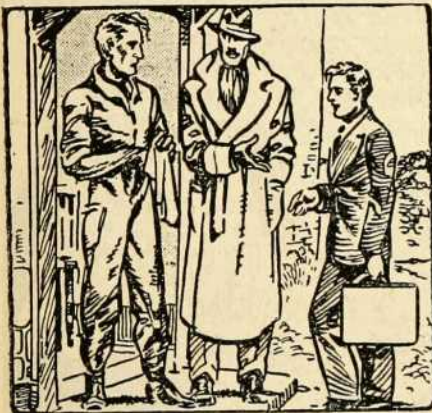
HMEFF... JE NE M'EN FAIS PAS. À LA PROCHAÎNE LUNE SEULEMENT, ELLE S'APERCEVRA QUE JE SUIS UNE FEMME. ... OH-OH! HEUREUSEMENT, TOUS LES TALENTS DE CETTE LOCALITÉ N'ENTRERONT PAS DANS CETTE DANSE...!

.... TIENS, UNE ÂME QUI NE PRISE PAS LES RÉCEPTIONS AUSSI CHALEUREUSES!...

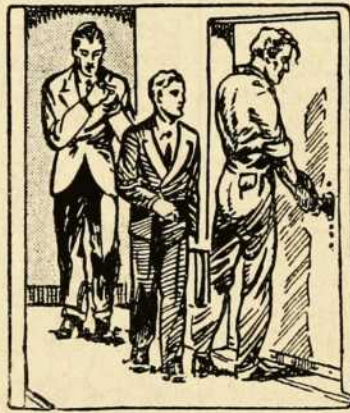
FRANK TINSLEY '45

TOM L'INTREPIDE

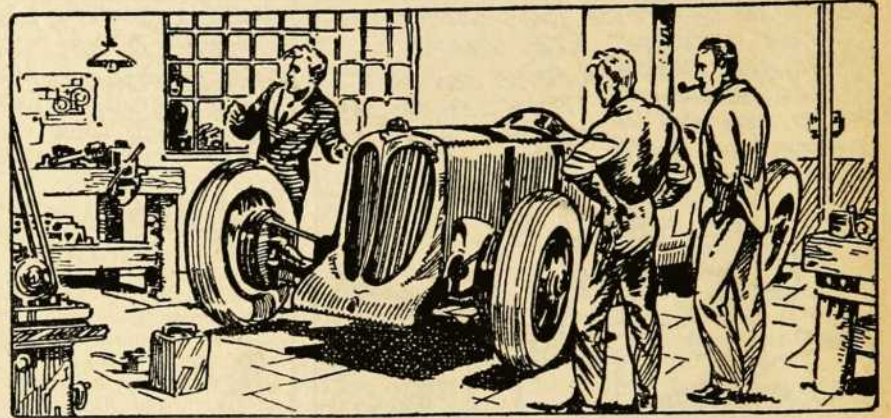
TROISIEME EPISODE



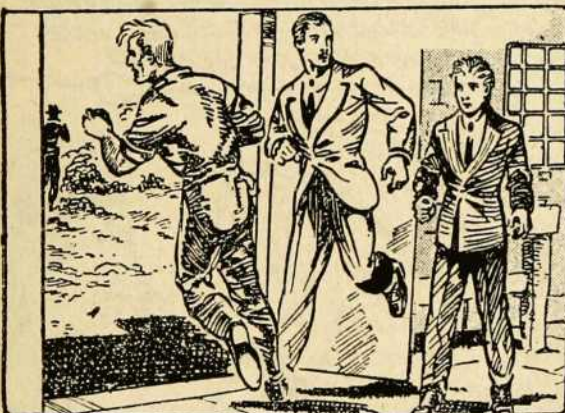
1—Tom se sentait très heureux de cette chance qui lui arrivait. Ils arrivèrent enfin à la maison de campagne de Roger Larseneur. Un homme aux yeux vifs les reçut. "Voici ton nouvel assistant, Mac," dit Roger. "Juste l'homme qu'il nous faut."



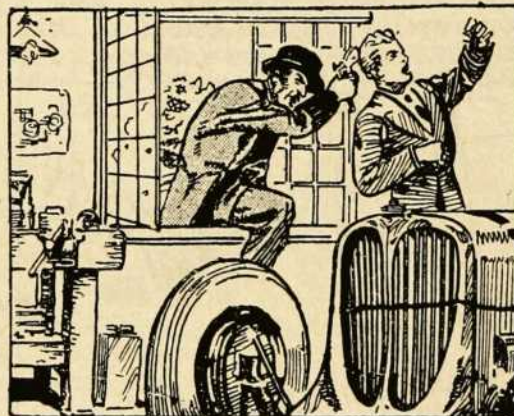
2—Mac plut à Tom, dès qu'il lui serra la main. Tous trois se dirigèrent vers une porte que Marc ouvrit avec une clé. Tom continuait à marcher en se demandant s'il ne rêvait pas.



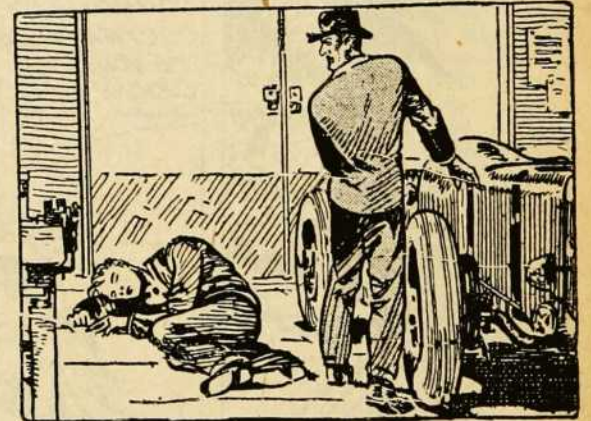
3—Ils entrèrent dans une vaste pièce représentant un garage bien équipé. Mais ce qui attira davantage son attention fut l'auto de course qui se trouvait là. Sa figure s'illumina, pendant qu'il regardait ce superbe véhicule. Son expression de joie n'échappa pas à Roger et à Mac qui l'observaient. "Ce garçon est un mécanicien né," dit Mac à son patron. Soudain Tom entendit du bruit derrière lui. Un homme se trouvait à la fenêtre, épiant à l'intérieur. Roger tressaillit.



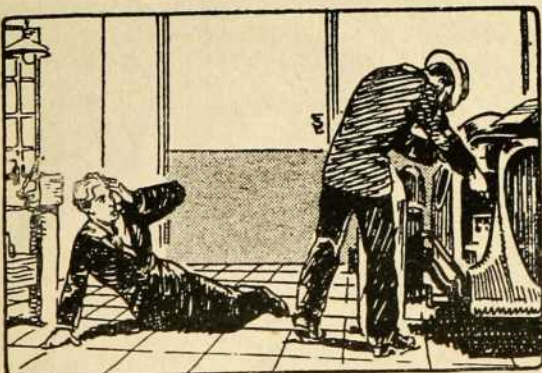
4—"C'est un de ces satanés voleurs!" cria le patron, en regardant la figure de l'homme. "Essayons de le rattraper, Mac!" Tous deux coururent vers la porte. "Reste ici et garde la porte, veux-tu, Tom?" dit Roger, avant de sortir.



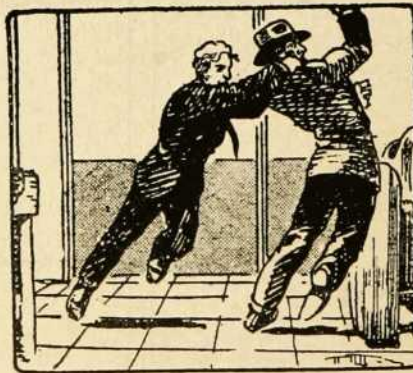
5—Tom ferma la porte à clé et continua à admirer la belle voiture. Mais pendant qu'un des voleurs attirait Mac et Roger à l'extérieur, un autre ouvrit silencieusement la fenêtre et frappa Tom à la tête.



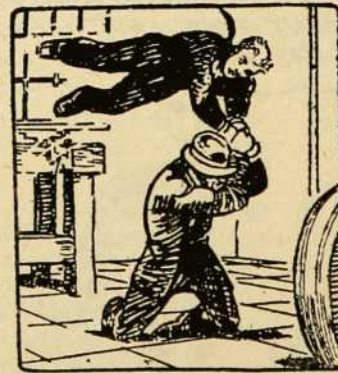
6—Tom s'affaissa sur le sol et le voleur pénétra dans la pièce. "Maintenant, je suis libre pour examiner cet auto. Roger Larseneur peut lui dire bonjour car il ne le verra plus! Tant pis pour lui s'il l'a laissé à la charge d'un gringalet!"



7—Lorsque Tom reprit ses sens, il vit l'étranger qui l'avait attaqué, penché sur le moteur de l'auto de course, se préparant à le mettre en mouvement. Tom comprenait maintenant la ruse des voleurs.



8—Le jeune homme se leva d'un bond. "Sale voleur, tu ne partiras pas avec cet auto!" cria-t-il en sautant au cou de l'homme. Riquet, comme on l'appelait, fut pris par surprise.



9—Mais ce fut de courte durée! Riquet leva les mains et Tom sentit des doigts d'acier se resserrer sur ses poignets. En même temps, le rusé Riquet tomba sur les genoux

[Suite au prochain numéro]

A nos jeunes
lecteurs, nous
souhaitons un

Joyeux
Noël



LUTINS ORTHOGRAPHIQUES

LE FRANÇAIS PAR AUTODIDAXIE

Ces petits démons familiers ne cessent de taquiner votre orthographe parce que vous flattez toujours leurs caprices.

Par ALBERT LEMIEUX

Mettez-vous bien dans la tête que si ces esprits follets viennent tourmenter sempiternellement votre grammaire, c'est que vous les élevez dans du coton! Vous faites, sous votre plume, des m'amours continuelles aux mauvais génies préférés de votre orthographe qui, chose curieuse, sont à peu près les mêmes chez la plupart des écorcheurs du mot écrit. Prenez la peine de rompre définitivement avec ces diabolins et leur progéniture. Votre orthographe n'aura plus la mine chiffonnée!

Dans une chronique antérieure, nous vous avons donné la recette pour faire rentrer ces lutins dans leur antre: adoptez un système personnel de mnémotechnie des mots, un truc qui vient à la rescousse, au bon moment, de votre mémoire orthographique.

Nous récapitulons! Ecrivez-vous *cinique* ou *cynique*? Faites un cliché mental d'une meute de chiens qui rient aux éclats devant une immense pancarte sur laquelle s'étale le mot: cYnique, correctement orthographié avec un y gigantesque et dûment fionné! Epelle-t-on *pervers* ou *pervert*, *friand* ou *friant*, *perclus* ou *perclut*? Devenez d'emblée un féministe outrancier. Le féminin de *pervers* est *perverse*, de *friand*, *friande*, de *perclus*, *percluse*. Agrandissez démesurément les finales: t, d, s. Imaginez-vous en une sorte de cinématographie rapide. Agathe, Marguerite ou Thérèse qui peuvent à la fois être perverse, friande ou percluse. Développez un petit film mental de chaque mot, au gré de votre fantaisie. Plus il sera baroque, mieux il s'incrusterà dans votre esprit. Adoptez comme principe qu'une faute quelconque qui vous a été signalée ou que vous avez remarquée vous-même, ne doit plus jamais être faite!

Exercice I

Voici vingt mots dont la moitié est correctement orthographiée et les dix autres, hélas, sont écrits comme beaucoup le font! Pouvez-vous pêcher les dix bons... ou ne plus pêcher!

- | | |
|---------------------|-----------------|
| 1. volatile | 11. tyranniser |
| 2. friccassée | 12. persifler |
| 3. assonance | 13. agression |
| 4. boursouffure | 14. pantomime |
| 5. controverse | 15. charrette |
| 6. charriot | 16. giraffe |
| 7. cottonade | 17. apurer |
| 8. fabriquant (nom) | 18. tulipe |
| 9. Bonhomie | 19. corrolle |
| 10. acolyte | 20. atrabilaire |

Réponses: Bien: 4, 5, 9, 10, 12, 13, 15, 17, 18, 20. Orthographe rectifiée des mots mal épelés: volatlle; friCassée; assoNance; chaRriot; coToNNade; fabriCant; tyraNiser; pantomiMe; giraFe; coRolle.

Chaque mot corrigé vaut dix points. Moyenne: 70. Avez-vous failli?
OUI NON

Exercice II

L'origine des mots donne la clef de la plupart des lettres qui ne se prononcent pas ou qui ont un son qui ne leur est pas propre. Le procédé mécanique, *mnémotechnique*, prend dans un mot de même famille que celui que l'on écrit toutes les lettres que la prononciation permet d'y prendre. *Tard* emprunte le d final à *tarder*, *tardif*; *art* emprunte le t à *artiste*. Lesquels, s'il y en a, des vingt mots suivants sont mal orthographiés. Pointez ceux qui sont écrits correctement, récrivez ceux qui, d'après vous, sont épelés incorrectement.

- | | |
|---------------|--------------------|
| 1. parrallèle | 11. liquifier |
| 2. acoquiner | 12. pitoresque |
| 3. irrascible | 13. chuchoter |
| 4. époumoner | 14. antropophage |
| 5. hémicile | 15. authentique |
| 6. rythmique | 16. apotaire |
| 7. inoculer | 17. maroufle |
| 8. absance | 18. resplendissant |
| 9. bénifce | 19. résonance |
| 10. ramoner | 20. boursouffler |

Réponses: 1. parallèle; 2. —; 3. irascible; 4. —; 5. hémicycle; 6. rythmique; 7. —; 8. absence; 9. bénéfice; 10. —; 11. liquéfier; 12. pittoresque; 13. —; 14. anthropophage; 15. authentique; 16. apothicaire; 17. —; 18. —; 19. —; 20. boursouffler.

Chaque mot corrigé vaut 8 1/3 points. Moyenne: 65. Avez-vous failli?
OUI NON

Dans la liste suivante, les lettres italiques des mots sont empruntées aux mots de la même famille placés à leur suite: galop, galoper; bourg, bourgade; étain; étamage; plomb, plomber; poul, pulsation; ciment; cimenter; rôt, rôti; le mors, la morsure; expert, expertise.

Vous voyez la marche de ce procédé mnémotechnique. Utilisez-le libéralement et vous remarquerez vos progrès.

RIEN DE SÉRIEUX

C'était en cour. L'avocat expliquait qu'il arrive souvent qu'on est convaincu d'une chose qui n'existe pas:

— Ainsi, quand je suis parti ce matin, j'étais bien sûr d'avoir ma montre sur moi. Voici maintenant que je me rappelle l'avoir oubliée sur mon bureau à la maison.

A son arrivée le soir à la maison, sa femme l'interpelle:

— C'était bien la peine de faire tant de tapage à propos de ta montre. Quatre individus sont venus l'un après l'autre pour la chercher. Je l'ai remise au premier.

Un père veut connaître la vocation de son fils. Son voisin lui conseille d'enfermer son fils dans une chambre, de mettre sur la table un code, une bible et une pomme.

— S'il lit dans le code, ce sera un avocat; s'il s'intéresse à la bible, ce sera un curé et s'il mange la pomme, ce sera un cultivateur.

On surveille par le trou de la serrure. Le gendarme est assis sur la bible, a le code sous ses pieds et mange la pomme.

— Assis sur la religion, la loi sous ses pieds et grugeant les habitants, il n'y a pas d'erreur, ce sera un député.

Style narration de voyage:

— En descendant sur l'île, les voyageurs virent un criminel qui, par ordre du pouvoir public, en punition de je ne sais quelle faute, avait été empalé. C'est, dans ce pays barbare, la manière de guillotiner.

A une classe de jeunes enfants dans laquelle se trouvait un élève juif, le professeur demanda aux élèves:

— Où voulez-vous aller quand vous serez morts?

— Chez le diable, répond l'enfant juif.

— Chez le diable! quelle idée? et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que papa dit que toutes les affaires sont rendues là.

— Avez-vous quelque chose à déclarer, demande le douanier?

— Non, ma valise ne contient que des vêtements.

Le douanier fouille et retire une bouteille de scotch.

— Et cela, c'est un vêtement?

— Certainement. C'est un "night cap".

Un homme s'en allait dans la rue en faisant des gestes singuliers, levant le bras droit, puis le bras gauche, et faisant des moulinets. Un agent lui demanda ce que signifient tous ces gestes:

— C'est tout ce qui me reste de mon automobile qu'il m'a fallu vendre faute de fonds.

Un peu éméchés, ils étaient quatre en auto sur la grande route lorsqu'ils arrivèrent à un passage à niveau. Il faisait nuit; un long train de voyageurs passait au nez des automobilistes dont le véhicule était arrêté. Le dernier wagon passé:

— Le monde veille tard dans le village qu'on vient de traverser; toutes les maisons sont illuminées.

— Avez-vous remarqué le premier cottage! Il était en feu. (La locomotive, sans doute.)

Jean, un garçon très bien, fréquente une famille où il y a quatre filles à marier. Dorothee est restée à la maison, alors que ses trois sœurs sont sorties. Devant le jeune homme, elle fait valoir son habileté à préparer un repas et à faire le ménage. Jean est très impressionné:

— Dites - moi, mademoiselle Dorothee: si j'épouse l'une de vos sœurs, voudrez-vous venir demeurer avec nous autres.

Le jeune homme entre timidement dans le bureau du père de son amie. Le père l'encourage:

— Allons, allons, mon garçon. Je sais ce que tu viens faire. Tu veux épouser ma fille. Très bien, mariez-vous, soyez heureux, la belle jeunesse.

— Ce n'est pas cela; je viens vous demander de me prêter cinq dollars.

— Comment! je vais te prêter cinq dollars et je ne te connais pas!

— Accusé, vous êtes acquitté de l'accusation. Vous pouvez regagner votre domicile.

— Lequel?

Un Ecosais et un Canadien étaient dans le même train en route pour New-York. Le Canadien remarqua que, à toutes les gares, son compagnon descendait du train pour acheter un billet jusqu'à la gare voisine. Il lui demanda la raison.

— C'est, répondit l'Ecosais, parce que mon médecin m'a dit que je pouvais mourir à n'importe quelle heure. Je ne veux pas m'acheter de billet qui me mène trop loin et perdre de l'argent.

Un livre français de phrases toutes faites à l'usage des touristes de langue étrangère contenait celle-ci:

— Mon petit chien a un beau poil, mais je n'aime pas la soupe aux choux.

Jean s'en allait sur la grande route lorsqu'un resquilleur leva le bras pour demander de monter dans le véhicule. Jean consentit, mais avec quelque méfiance. Voulant consulter sa montre, il s'aperçut qu'elle n'était pas dans sa poche de veston. Sortant un revolver, il l'appliqua dans les côtes de son voisin en disant:

— Donnez-moi la montre.

Le voisin s'exécuta et fut invité à descendre sur le champ.

On avait ramassé le corps d'un Ecosais au milieu de la rue. Des témoins affirmèrent qu'il s'était imprudemment précipité au beau milieu des voitures pour ramasser une pièce de cinq sous, et qu'il avait été écrasé.

Lors de l'enquête, le juré du coroner rendit le verdict suivant: "Mort de causes naturelles".

— Quand j'ai quitté le collège, on m'a dit qu'il y avait de l'ouverture dans l'assurance. J'ai suivi le conseil et depuis ce temps-là, je suis dans le trou.

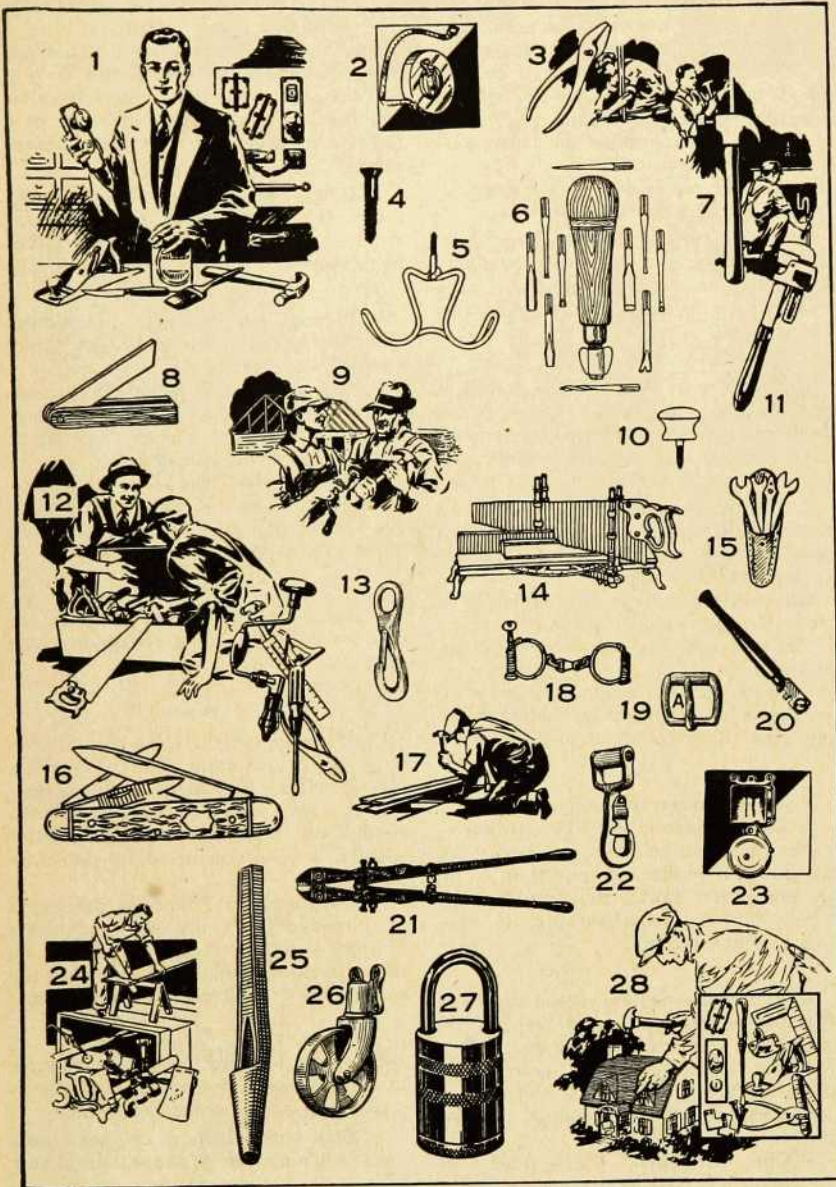
L'agent à la dame chauffeuse qui est en faute:

— Vous ne connaissez pas le code de la route?

— Certainement! Qu'est-ce que vous voulez savoir?

ÉPURONS NOTRE VOCABULAIRE

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES



En premier lieu, étudier les figures ci-dessus, pour se reporter ensuite au texte ci-dessous, dans lequel, à chaque numéro correspondant, on trouvera le terme juste. C'est un exercice simple, presque amusant qui offre, en même temps, le précieux avantage de corriger ou d'enrichir son vocabulaire.

1. Un quincaillier offrant de la quincaillerie (outils ou articles divers en fer ou en cuivre).
2. Une mesure à ruban.
3. Des pinces.
4. Une vis à tête plate.
5. Un crochet plafonnier.
6. Un manche - nécessaire contenant vrille, tournevis, poinçon, gouge, arrache-clou ou pied-de-biche, mèche, alésoir, etc.
7. Un marteau dont la partie opposée à celle servant à donner des coups s'appelle la panne, souvent terminée en pied-de-biche.
8. Une sauterelle.
9. Menuisiers tenant un vilebrequin et un marteau.
10. Un bouton.
11. Une clé à tuyau.
12. Outils de charpentier.
13. Un mousqueton ou crochet de sûreté.
14. Une scie à onglets.
15. Une série de clés.
16. Un canif ou couteau de poche. On y distingue une lime à ongle et un ongle (entaille destinée à recevoir l'ongle pour aider à faire pivoter la lame).
17. Un parqueteur.
18. Menottes de prisonnier.
19. Une boucle ; A) l'ardillon.
20. Un coupe-verre.
21. Un coupe-boulon.
22. Une bélière ou mousqueton.
23. Un timbre électrique.
24. Charpentier sciant une planche posée sur un tréteau.
25. Un emporte-pièce.
26. Un galet, une roulette.
27. Un cadenas.
28. Une maquette de maison.

Les règlements de la marine américaine obligent maintenant tout paquebot de plus de 5,000 tonnes et transportant des passagers, à avoir à son bord un radio-détecteur parce que cet appareil n'est pas affecté par les éléments, ce qui lui permet de déterminer avec précision la position exacte d'un navire en mer.

Une dame fort élégante entre dans un magasin de Regent Street, à Londres, et choisit deux robes. Au moment de payer, la vendeuse lui réclame des points textiles : — Mais je n'en ai que 22, s'excuse la dame. — Je regrette, dit la vendeuse, mais nous ne pouvons pas vous vendre ces robes sans avoir en échange les points réglementaires. Et la reine d'Angleterre s'en fut sans emporter ses emplettes.

Il existe encore dans certains pays d'Europe des coutumes assez surprenantes au sujet du mariage. En Toscane, une jeune fille n'assiste jamais à une noce. A Venise, c'est le garçon d'honneur et non le marié qui glisse l'anneau au doigt de la mariée. En Espagne, un jeune homme qui a demandé trois fois une jeune fille en mariage et s'est vu repoussé par les parents de celle-ci, peut en appeler au maire de la ville qui se charge d'obtenir le consentement du père récalcitrant. S'il persiste dans son refus, on lui retire la tutelle de sa fille, et le mariage peut alors être célébré.

Lorsque les officiers alliés parlèrent de quelques-unes des armes secrètes découvertes en Allemagne, ils furent accueillis avec un certain scepticisme. Mais il y a trois mois environ, ils firent circuler la photo de l'une des plus fantastiques de ces armes : un fusil courbe avec lequel on peut tirer du coin d'une rue ; construit de telle façon qu'un soldat peut se dissimuler en tirant. La balle sort tout droit, mais on ne vise pas très juste en général.

La Chine est un pays où il n'y a pas de fête sans vin et la victoire a fait ruisseler sur Tchoung-King d'extraordinaires libations. Cette ville est d'ailleurs le siège du fameux Yung Feng Cheng, un café à qui la guerre a valu une célébrité mondiale et dont le vin a deux siècles de renommée. L'histoire raconte que sous le règne de l'empereur mandchou, Chieng Lung, ce café traversait une crise financière lorsqu'un mendiant qui était un habitué de la maison récompensa le propriétaire, toujours généreux à son égard durant les bonnes années, en lui livrant la précieuse recette du vin jaune qui fait depuis lors sa fortune.

Le plus grand mathématicien d'origine américaine s'appelait Josiah Willard Gibbs. Il a été 32 ans professeur à la célèbre Université de Yale et est mort en 1903. Il a laissé des travaux scientifiques d'une importance capitale dont *L'Équilibre des Substances Hétérogènes* qui a posé les bases de la chimie physique et contribué dans une large mesure aux progrès accomplis dans le domaine de l'électricité, de la radio et de la réfrigération. Il s'est aussi occupé de médicaments, d'engrais, de caoutchouc synthétique, d'explosifs. Malgré cela, il a passé presque inaperçu dans son propre pays, durant sa vie, et ce n'est qu'un quart de siècle

après sa mort que les hommes de sciences américaines ont reconnu son rôle important, soit longtemps après l'Allemagne, la France et l'Angleterre qui avaient réimprimé ses articles. Ceux-ci n'ont été réunis en volume, aux Etats-Unis, qu'en 1928, et en 1942, on écrivit la première biographie de Gibbs.

La Chine possède des crus très appréciés. Le meilleur de ses vins vient du Shaosing, il s'appelle le Hua Tiao ou *sculptures de fleurs*. Cette poétique appellation lui vient de la coutume qui veut qu'à la naissance de chaque fille la famille passe des pots à vins sur lesquels sont traditionnellement sculptées des fleurs et qui doivent rester en cave jusqu'au mariage de celle à qui on les a dédiés.

Au cours de la récente guerre, il paraît qu'on a parfois remplacé les cuirasses d'acier, si lourdes et si coûteuses, par des cuirasses faites d'une matière beaucoup plus légère et recouvertes de résine. Ces cuirasses plastiques se sont révélées plus solides que l'acier et furent surtout efficaces contre les éclats de shrapnels.

Pourquoi peindre un obus ? demande-t-on parfois. Pour le protéger et aussi pour l'identifier. La peinture soigneusement appliquée protège la surface pendant le transport de l'obus au champ de bataille et immunise cet obus contre l'abrasion imputable aux rudes manipulations et contre l'oxydation qui peut se produire au cours d'un entreposage prolongé. Par sa couleur, elle permet enfin au canonier d'identifier l'obus et son contenu.

Les Etats-Unis ont consommé en 1941, 3,929,773 tonnes de papier ; en 1942, 2,815,532 et en 1943, 3,627,009. Sur cette quantité, l'importation du Canada se montait à 2,770,002 tonnes en 1941, 2,810,839 en 1942 et 2,549,759 en 1943, soit environ 80 pour cent de notre production totale.

Il paraît qu'il y eut une alerte en juin 1942 à San-Francisco. Obscurité, descente aux abris, affolement de gens qui croyaient un bombardement possible. Le bombardement ne se produisit d'ailleurs pas. On nous apprend, aujourd'hui, que la censure est abolie, que les sirènes qui avaient mis toute la ville en émoi avaient été déclenchées par les rayons explorateurs frappés par une présence insolite. Des avions japonais ? Non : tout simplement par un passage fort important d'oiseaux abondants dans ces parages.

Des savants croient avoir découvert un nouveau remède qui pourrait tuer le cancer. Il s'agit du colchine que l'on tire du safran cultivé. A l'heure actuelle, on s'en sert au John Innes Horticultural Institute pour tuer le cancer qui ronge les arbres. Un porte-parole de cet institut déclarait que si l'on pouvait trouver comment naissent les cellules du cancer dans les plantes, on pourrait rechercher la même chose sur le corps humain. Grâce au colchine, des arbres ont atteint leur grandeur maximum au bout de trois ou quatre années, au lieu de centaines d'années, comme c'est le cas pour les arbres géants.



LES HOMMES QUI PENSENT A DEMAIN PREPARENT LA CUISSON "A LA LUMIERE"
Les cuisines de l'avenir ne chaufferont pas au feu du poêle, mais à la chaleur de la lumière!
Des fourneaux doublés "d'ampoules électriques" cuiront mieux vos aliments, en moins de temps,
grâce à la chaleur égale, facilement contrôlable des rayons infra-rouges. *Ce sont ces meilleures
choses de demain que vos obligations de la victoire vous permettront d'acheter!*

Les hommes qui pensent à demain disent: "Gardez aujourd'hui vos obligations de la victoire" . . .

LES OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE nous ont aidés à gagner la guerre.

Elles ont réduit le danger de l'inflation en temps de guerre.

Elles ont permis l'accumulation d'une richesse qui bénéficiera aux individus comme à la nation lorsque le danger d'inflation aura disparu.

Mais souvenez-vous que l'inflation se fait plus menaçante encore à la fin d'une guerre.

Si nous les conservons, nos obligations de la victoire maintiendront les prix à un niveau raisonnable jusqu'à ce que l'offre suffise à la demande . . . lorsqu'un dollar achètera pour cent sous de marchandise.

Songez à demain avant de vendre une obligation de la victoire!

LA MAISON SEAGRAM

64

TOUJOURS
de *Mise*
À L'HEURE
Précise
BULOVA



Oliver 17 rubis. La distinction de la nouvelle couleur jaune \$37.50



Christine 17 rubis. Or doublé, jaune, 10 carats \$37.50



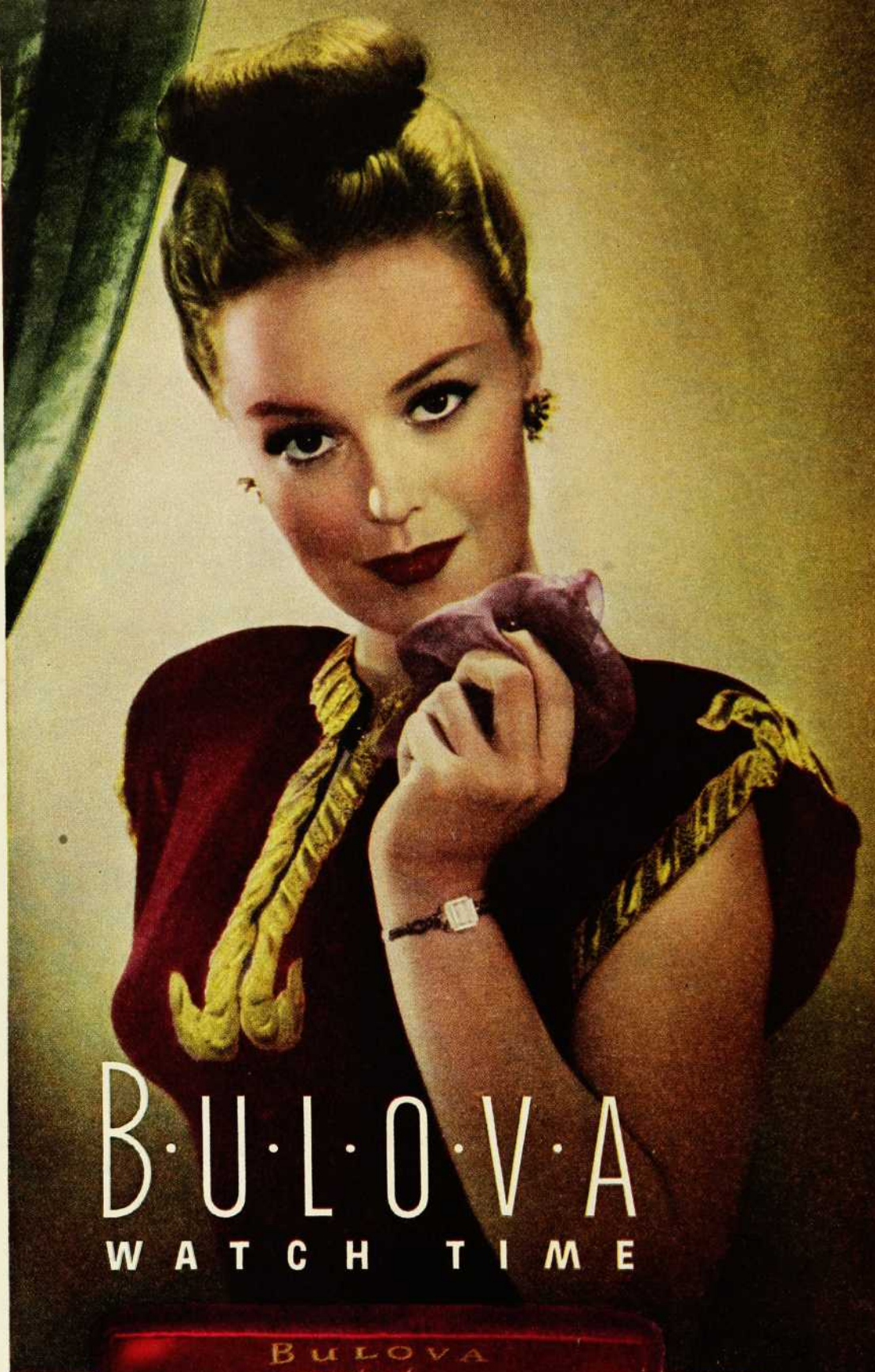
President 21 rubis. Or doublé, jaune, 10 carats \$45.00



Marquise 17 rubis. Or rose, 14 carats \$57.50



Douglas 21 rubis. Superbe bracelet tressé. Or doublé, rose, 14 carats \$67.50



B·U·L·O·V·A
WATCH TIME



Duchess 17 rubis. Or blanc 14 carats avec huit diamants blanc bleu. \$275.00

MONTRES BULOVA DE \$24.75 A \$2500

BULOVA WATCH COMPANY LIMITED—Toronto, Canada